

MAURICE BEDEL^e

LE MARIAGE des COULEURS

roman



nrf

GALLIMARD

Le Mariage des couleurs

Maurice Bedel



Gallimard, Paris, 1951

Exporté de Wikisource le 14 juillet 2026

DÉDIÉ
AUX
SANG-MÊLÉ
DES
DEUX HÉMISPÈRES

TABLE

ÉPISODE BLANC

ÉPISODE NOIR

ÉPISODE COULEUR DE FRANCE

ÉPISODE BLANC

De Florian je dirai la longue douleur et les courtes joies qui, semblables aux lucioles des nuits chaudes, piquèrent quelques lumières dans les ténèbres de son destin.

Que ses frères de couleur trouvent dans le récit de ses peines le rappel de leurs peines ! C'est pour vous, sang-mêlé d'Afrique du Sud et d'Amérique, pour vous, métis d'Asie et des îles d'Océanie, pour vous, mulâtres des Antilles et des îles de la mer Indienne, que j'écris ceci.

Vous peuplez la terre de vos foules colorées, de vos familles ambiguës ; vous êtes les hybrides de l'espèce humaine. En traçant ces lignes je pense à vous, Griffes des Caraïbes, Griquas du Transvaal, Mamelucos du Brésil, à vous tous dans votre peau marquée du signe de la fumée, ô fumerons des proches et lointaines latitudes !

I

Toutes les voix de la France chantaient, ce matin-là, dans l'étroit sentier que suivait Florian. D'une haie d'épines blanches un roitelet, petit roi des creux d'ombre, jetait les trilles précipités de sa chanson tout en *i* et en *u*, voyelles de la joie ; les grillons d'une jachère voisine lui faisaient un accompagnement de grelots qu'acidulaient les crécelles des aigres sauterelles ; les alouettes d'azur annonçaient le plaisir des espaces ; une fauvette, à la pointe d'un rameau, jouait à s'étourdir dans l'ivresse de ses propres accents. Le chemin même, tout en détours d'ombre et de lumière, semblait s'abandonner aux rythmes des chanteurs, montant, descendant, s'inclinant à droite, se penchant à gauche et se perdant au fil de l'imprévu.

Florian s'arrêta, s'assit sur le talus et, prenant sa tête entre les mains, murmura en lui-même :

« Ô France, France ! Que m'es-tu donc ? De quels charmes perfides m'enveloppes-tu aujourd'hui comme chaque jour, à chaque heure, à tout instant de ma vie cruellement partagée ? Parfums des aubépines, vous vous insinuez dans l'air de mes poumons, vous cherchez les chemins de mon sang. Pourquoi suis-je insensible à vos philtres ? Vous désirant, je vous refuse. Il semble qu'en mes chairs un je ne sais quoi d'adverse s'oppose à votre glissante visite. Et toi, bleu du ciel, quel est ton bleu que mon regard refuse ? »

Qui fût passé par ce chemin à l'instant où Florian y posait des questions aux parfums du printemps eût été frappé de l'air de détresse qui marquait les traits du jeune promeneur. On eût dit que chaque rayon du soleil de mai le blessait à l'âme, que chaque trille d'alouette lui déchirait le cœur. Pour tout autre l'instant se fût montré prodigue en délices de l'ouïe, de la vue et de l'odorat. Un matin d'Île-de-France aux environs d'Ermenonville est, en cette saison, si généreux d'enchantements qu'il fallait que ce jeune homme fût la proie d'un étrange tourment pour n'en point goûter la diverse beauté.

« Non, non, poursuivait-il en lui-même, jamais la France des autres ne sera ma France. »

Il se leva, arracha du talus quelques fleurs qu'il jeta au sol dans un mouvement de rage et, d'un pas plus rapide, reprit son cheminement vers l'horizon qui le fuyait.



Florian était un Martiniquais de sang mêlé, beau comme la confusion du jour et de la nuit et dont on n'aurait su dire lequel l'emportait en lui du clair rayonnement qui lui venait de la France et du sombre éclat qu'il tenait de la lointaine Afrique. Ses yeux d'agate ombrés de cils courbes, son nez de belle ligne, ses lèvres dessinées plus pour le sourire que pour l'expression de l'amertume, tout dans ses traits marquait l'heureux accord de la race blanche et de la race noire ; seules la légère crêpelure des cheveux et la teinte de la peau tirant sur le bronze donnaient à la seconde l'avantage sur l'autre. L'intelligence était à la hauteur d'un aussi beau physique : bien que la sensibilité intervînt fréquemment en des contingences où la raison seule avait son mot à dire, les jeux de la pensée se développaient dans les rouages très souples d'un cerveau doué à peser le pour et le contre des décisions à prendre, le oui et le non des vérités philosophiques, le tout et le rien de l'état d'existence, bref le bon et le mauvais, le vrai et le faux de toute proposition gratuitement énoncée au nom d'une société où Florian tenait, comme tout homme blanc, noir ou jaune, sa place.

On disait de lui qu'à la Faculté des Sciences où il préparait une licence, il se jouait sans effort des choses de la zoologie, de la botanique et de la géologie, qu'il s'exprimait avec tant d'élégance aux examens oraux que les membres du jury aimaient à multiplier les questions pour le plaisir d'entendre les réponses, qu'enfin ses camarades le tenaient pour l'un des plus brillants d'entre eux. Toutefois, on ne lui connaissait pas d'amis avec lesquels il fût assez lié pour s'en faire des confidents. Les Noirs, si nombreux au Quartier Latin, avaient tenté vers lui quelques avances auxquelles il s'était en souriant dérobé. Après deux ans de séjour à Paris il n'avait livré de lui-même que les expressions d'un jugement façonné par la lecture et qui, aux yeux des plus perspicaces, semblait rigoureusement établi pour masquer les mouvements d'une sensibilité tumultueuse.

Il prenait logement dans un hôtel de la rue Cujas où nul n'était admis à l'aller visiter, à mener avec lui ces échanges d'idées auxquels se plaisent les étudiants. On ne l'avait jamais vu en compagnie d'une femme, lui qui attirait le regard de toutes les femmes ; ses compagnons de cours l'avaient d'abord plaisanté sur ce qu'ils tenaient pour un mystère derrière lequel se cachaient de galantes aventures, mais il fallut se rendre à l'évidence : ce mulâtre plein de séduction était indifférent à l'amour comme il l'était à l'amitié.



Tel était le jeune homme qui, en ce matin de mai, poussait des soupirs et arrachait des fleurs avec rage dans un chemin creux des environs d'Ermenonville.

« Monsieur, dit-il à un homme qui passait, le château des Fontaines, est-ce loin d'ici ?

— Une petite demi-heure », dit l'autre.

Florian reprit sa marche, tantôt pressant le pas, tantôt s'arrêtant pour interpellier les oiseaux, les fleurs et les grillons. En ces mêmes parages, Jean-Jacques Rousseau, dans les derniers jours de sa vie, allait herborisant et rêvant, cherchant l'oubli de la méchanceté des hommes dans la

découverte d'une fougère rare ou d'une mousse peu commune. L'heure était au plaisir des abeilles, aux jeux des libellules ; les airs bruissaient du bourdonnement des ailes, du murmure des amours au creux des calices engorgés de pollen.

Florian, les yeux fixés au loin, demeurait étranger aux fêtes du printemps célébrées par les prés et les bois d'Île-de-France.

Bientôt le chemin qu'il suivait aboutit à une route courant sous une voûte de verdure en bordure de laquelle s'élevait sur plusieurs centaines de mètres le mur ébréché d'un parc de vaste étendue. La route était déserte ; le silence n'était coupé que par l'appel d'un coucou issu des hauts arbres et par le bruit des pas du promeneur. Par les brèches on apercevait au loin, perdue sous les ombrages, la claire façade d'une demeure de vieux style qui semblait endormie dans le calme du parc. Rien qui indiquât qu'elle fût habitée ; les volets étaient clos ; nulle animation n'en marquait les abords.

Florian suivit le mur jusqu'à une grille d'entrée que flanquait un pavillon de conciergerie. Il tira la chaîne d'une cloche ; une petite fille parut qui, à sa vue, s'éloigna vivement en criant :

« Maman, un nègre ! »

C'est ainsi que Florian découvrit le château des Fontaines où jusqu'à la fin du XVIII^e siècle avaient vécu les comtes de Boismarleux avant d'aller se faire planteurs de canne à sucre à l'île de la Martinique.

« Vous désirez ? dit la concierge à travers les barreaux de la grille.

— Visiter, répondit Florian.

— On ne visite pas, dit la femme. Si c'est pour acheter, adressez-vous à l'agence chargée de la vente.

— Oh ! dit Florian, ce n'est pas pour acheter, c'est pour voir, c'est pour toucher, pour humer. Vous comprenez... Pour toucher des crémones de fenêtre, des boutons de porte, des rampes d'escalier, sur lesquels d'autres mains se sont jadis posées... Pour humer des odeurs de tentures, de boiseries, de placards que d'autres narines ont humées... Pour...

— Mais, dit la concierge...

— Taisez-vous ! Si je suis ici, ce n'est pas pour vous écouter, femme d'aujourd'hui, c'est pour entendre vibrer sous les lambris les accords des

clavecins, chanter les rires légers des jeunes femmes amusées par le plaisir de vivre. Taisez-vous ! N'allez pas me dire que je suis fou ou que je rêve. Je suis ici chez moi et je vous ordonne de m'ouvrir ma maison. »

Comme il joignait à cet ordre singulier le don d'un fort pourboire, comme son air était celui d'un honnête jeune homme un peu foncé de peau et comme le printemps des deux côtés de la grille jetait à profusion ses messages d'allégresse, la femme ouvrit à Florian la porte des Fontaines et l'accompagna jusqu'au perron du château.

« Ouvrez les volets, s'écria-t-il, faites entrer le soleil ! Réveillez les siècles ! »

Il allait par les salons démeublés où résonnaient ses pas ; il caressait les boiseries, les marbres ; il courait d'une fenêtre à l'autre, considérant, longuement la cour d'entrée limitée par des communs de belle ordonnance, les parterres du jardin français dont les ifs taillés en fuseau semblaient monter la garde du passé.

« Ah ! Madame, disait-il à la concierge qui roulait rêveusement entre ses doigts le billet de banque du pourboire, Madame, parlez-moi des Boismarleux.

— Des quoi ?

— De ceux qui ont vécu ici, qui ont aimé dans ces alcôves, qui ont, devant ces âtres, séché leurs bottes fumantes de veneurs. Parlez-moi de la belle Artémise de Boismarleux pour qui soupirait le duc de Richelieu et qui tenait la dragée haute à l'homme le plus séduisant de son temps. Oui, oui, la dragée haute, Madame, je vous le dis, la dragée haute.

— La dragée, disait la concierge, je vois ça... La dragée... »

Cette femme était prête à voir tout ce qu'on lui demandait de voir, sachant qu'il ne fallait pas contredire les fous.

« Alors, ces Boismarleux ?

— Je vous dis que je ne connais pas ça.

— Vous ne connaissez pas, vous ne connaissez pas ! Apprenez, Madame, qu'ici, entre ces murs, sous ces plafonds, a battu le cœur des Boismarleux et qu'aujourd'hui entre ces mêmes murs, sous ces mêmes plafonds, bat le cœur d'un Boismarleux.

— C'est-il Dieu possible ! » disait la femme sans quitter des yeux la porte par laquelle elle pourrait s'enfuir au cas où la folie du visiteur tournerait à la fureur.

Tout était possible. Tout est possible à qui porte en soi-même la foi dans ses affirmations. Florian s'était adossé au manteau d'une cheminée, souriant de ses dents que le bronze de son teint faisait paraître de la blancheur des grêlons de mars. Il était beau de la sombre beauté des enfants du soleil, rayonnant d'un feu de véhémence qui réchauffait les silences de ce château abandonné. Il n'était plus ce jeune homme qui, la tête entre les mains, soupirait aux grelots des grillons et aux parfums des épines blanches dans un chemin creux de la campagne française.

« Quoi ! poursuivait-il, vous doutez que je sois un Boismarleux, vous me refusez le droit de me dire ici chez moi ! Mais, ma bonne femme, regardez-moi : tous les seigneurs des Fontaines en ce moment revivent dans mon sang. Je suis ceux qui ont été, je suis leur gloire et leurs passions ; je porte dans ma chair leurs forces et leurs faiblesses et les exploits qu'ils accomplirent et les fautes qu'ils commirent ; et c'est leur voix qui passe dans ma voix, et si je crie c'est leur colère ou leur joie ou leur désir qui crient dans ma gorge. Oui, oui, regardez-moi et retrouvez sur mes traits les traits de ceux, de celles qu'ont peints les Mignard, les Largillière, les Nattier. »

À ce moment il se tourna vers le miroir du trumeau qui ornait la cheminée, se tut un instant, recula d'un pas, poussa un cri et éclata d'un rire qui fit s'enfuir la concierge vers le jardin.

« Un Boismarleux ! Ah ! Ah ! disait-il, un bois d'ébène, oui, un bois d'ébène ! Pauvre Florian ! Un Boismarleux ! À quoi pensais-tu ? Ils ont acheté aux esclavagistes les pères de tes grands-pères, ils en ont fait du bétail humain, ils les ont enchaînés, humiliés et ils ont usé de leurs filles comme de pauvres jouets d'amour. Et c'est d'un de ces jouets-là que tu viens, c'est d'un de ces suborneurs de filles noires que tu descends. Ah ! malheureux, qu'es-tu venu faire ici ? »

Il ne quittait pas des yeux le miroir au-dessus duquel figurait un panneau peint où l'on voyait un galant berger poursuivant une bergère. Son regard allait du sombre visage reflété aux fragiles personnages du trumeau. Une

grimace de ricanement altérait ses traits, les déformait de telle façon qu'il ne restait plus du beau Florian que l'apparence d'un nègre d'imagerie populaire. Telle est la force des influences ancestrales qui d'un homme de couleur tantôt font un jeune chevalier de l'Île-de-France, tantôt le muent en un Noir des savanes africaines.

Les coudes au marbre de la cheminée, Florian ne se lassait pas de se constater dans son aspect africain, cherchant passionnément sur son visage les marques de son ascendance noire, comparant avec un plaisir rageur le bistre de ses joues à la fade roseur de celles du berger.

« Peuh ! faisait-il, quelle mièvrerie chez ces Blancs ! Mon aïeul Boismarleux devait être de l'espèce de ce pâtre en satin gorge de pigeon, un peau-fin, un sucré, un faiseur de madrigaux, un diseur de babioles. Pas même un fouetteur d'esclaves. Tout juste bon à caresser les filles des plantations, à leur faire porter le fruit de sa débauche. Un mélangeur de sangs, un salisseur de races. Un beau seigneur, ma foi, celui qui a engendré le père de mes pères ! »

Laissant le miroir et le berger, Florian toujours agité de sentiments extrêmes gagna le parc où il alla se perdre dans une futaie de hêtres dont la splendeur faisait la gloire du château des Fontaines. Il tremblait d'une sorte de chagrin mêlé de colère ; il était prêt à fondre en larmes dans un de ces désespoirs où il semble à celui qui l'éprouve que la terre s'effondre autour de lui et qu'il demeure seul sur un îlot de douleur dont nul secours jamais ne viendra le tirer.

« Hélas ! soupirait-il, qui suis-je ? Que suis-je ? D'où suis-je venu ? Où vais-je ? »

Il titubait, butait contre une touffe de fougères, s'appuyait au tronc d'un hêtre, repartait.

« Ô mon île natale ! disait-il. Toi-même, qu'es-tu, d'où viens-tu ? Pauvre crachat de lave issu d'un hoquet de la mer, où vivaient heureux les libres Caraïbes, où vinrent semer la misère et la mort les démons d'Europe, où furent jetés en esclavage les doux Noirs d'Afrique arrachés à leurs villages, à leurs chasses, à leurs libres ébats pour pâtir sous un soleil et sur un sol étrangers ! Pauvre Madinina, ô mon île ! arrosée de sang, de sueur et de

larmes, n'es-tu pas comme moi un mensonge de la nature, une créature sans authenticité ? »

Pendant qu'il parlait ainsi dans la solitude de la hêtraie, des ramiers roucoulants se répondaient d'un arbre à l'autre, des araignées filaient leurs toiles entre les branches dans les fils du soleil, des bourgeons donnaient naissance à des feuilles, d'autres à des fleurs ; tout s'abandonnait avec la grâce naturelle des plantes et des bêtes à la loi du printemps.

Fallait-il que cette allégresse de vie fût troublée par les plaintes de mort d'un être déchiré ?

« Et toi, terre française, pourquoi m'es-tu muette ? Parle, parle-moi donc ! Dis-moi qui je suis, toi que je porte dans mon sang, toi, terre de mes aïeux blancs. »

Il s'était étendu sur la mousse, l'oreille contre le sol comme pour entendre la réponse qu'il désirait. Il n'entendait que le bruissement des actives fourmis courant le canton de leurs chasses, il ne percevait qu'un ardent murmure de vie venu des êtres dont le seul souci était la nourriture et l'amour.

Que n'entendait-il la voix même de ce vieux sol qu'avaient foulé dans les hauts et les bas de l'histoire Clovis et Charlemagne, les Croisés en départ pour la sainte aventure, Jeanne d'Arc sur son lourd destrier courant au secours de Compiègne, des multitudes d'hommes d'armes, mais aussi des poètes, des amoureux, des peintres, et Gabrielle d'Estrées rejoignant son roi à la chasse, et Jean-Jacques Rousseau coulant au calme des grands bois les derniers jours d'une vie de tourmente ! Ô voix du vieux sol d'Île-de-France ! Celui qui demeure sourd à vos plaintes des tristes heures comme à vos hymnes des temps glorieux, celui qui n'est pas saisi au cœur par vos musiques faites de la houle des blés mûrs, de la course des ruisseaux comme de l'écho lointain des cortèges royaux et des galops de chasse, celui-là est un pauvre plus démuné que le plus pauvre des vagabonds de la misère : il tend la main et il reçoit mais il ne sent ni ne voit les biens dont sa main est emplie.

Et Florian s'éloigna de la terre des ancêtres.



Comme il venait de franchir une des brèches du mur et qu'il se retrouvait sur la route, un groupe de garçons et de filles en tenue de campeurs apparut chantant, riant et devisant. Les sacs étaient lourds aux épaules, les souliers lourds aux pieds, mais l'on sait que tout est léger à qui a le cœur joyeux.

II

Quelques jours plus tard, comme les vacances de la Pentecôte lui en donnaient le loisir, Florian se rendit en Touraine où l'attiraient à la fois le renom de cette belle région et la culture de la vigne. Un des préparateurs du laboratoire de botanique l'avait, sur sa demande, recommandé à un vigneron de Vouvray spécialisé dans les hybrides de cépages.

Vous qui venez de rencontrer sous les ombrages des Fontaines ce malheureux jeune homme brisé par le chagrin, vous le verrez menant sa rêverie par un de ces étroits sentiers creusés dans le tuffeau, usés et polis par les sabots de vingt générations d'hommes de la vigne et dont les détours au flanc des coteaux de la Loire inscrivent le paraphe d'un labeur séculaire. Goûtez ces instants sans pareil où la lumière de juin enveloppe de sa caresse d'or les eaux lentes du grand fleuve paresseux attardé dans ses sables ; pénétrez-vous de la beauté d'un paysage d'où se dégage ce quelque chose de parlant au cœur, de chantant à l'âme, de charmant à l'esprit dont il n'y a pas d'autre exemple au monde. Et songez aux impressions que tant d'images venues d'une exquise union de la nature et de l'homme vont éveiller chez celui dont nous savons qu'un feu étrange le dévore.

Le vigneron dont Florian était l'hôte se nommait Baillargeau et logeait dans une de ces maisons du coteau de Vouvray qui sont moitié bâties à l'air libre moitié creusées dans la pierre blanche de la falaise. C'était un vieil

artiste de la vigne, un virtuose du cépage. Il portait sur ses traits la marque de ses dons : le nez était celui d'un dégustateur à papilles affinées, l'œil portait en son coin des sillons délicats burinés par le soleil, l'application au travail et la malice du jugement. Le teint se partageait entre le doré du pain à la sortie du four et l'éclat des reines-claude à juste maturité. Madame Baillargeau se contentait de mener les opérations domestiques en femme qui sait commander autant à la basse-cour qu'à la cuisine et au jardin potager ; elle était ronde, elle était rose et peu coquette en ses atours. Une fille, mademoiselle Jasmine, était leur seul enfant et qui menait le cours de ses jours dans l'insouciance de ses dix-huit ans.

L'arrivée de Florian dans cette famille du coteau vouvrillon causa un effet de surprise : quoiqu'on sût qu'il venait des Antilles, on attendait un botaniste curieux des choses de l'hybridation et l'on voyait apparaître un jeune homme fort marqué de couleur.

« Est-ce donc, lui demanda M. Baillargeau, que vous voulez planter de la vigne dans votre pays ? »

Florian lui répondit qu'en son île natale, qui s'appelait la Martinique, on se contentait de planter de la canne à sucre dont on tirait un bon rhum et que sa présence à Vouvray était déterminée par les seuls motifs de la curiosité scientifique.

« Monsieur, dit-il, c'est pour les hybrides que je suis ici.

— Eh bien, dit M. Baillargeau, nous allons d'abord ouvrir une bouteille ; venez la choisir avec moi. »

Ils s'engagèrent dans un monde souterrain dont nul signe au dehors ne laissait soupçonner le vaste développement : à la lueur des ampoules brillant de place en place on allait par de belles avenues voûtées, par des carrefours d'où des voies plus étroites se perdaient dans les ténèbres ; certains de ces boulevards étaient bordés de casiers où s'alignaient mille bouteilles en gestation de qualité.

« Voilà du 38, dit M. Baillargeau. Il ne doit pas être mauvais. »

Il tira deux bouteilles de leur cage de fer et l'on regagna le logis.

« L'hybridation, dit M. Baillargeau, c'est, voyez-vous, ce qui fait le sang de la vigne. Vous prenez deux cépages, l'un qui donne la qualité, la finesse

ou, si vous voulez, la distinction, l'autre qui apporte la force et la couleur...

— La couleur, vous dites la couleur ? fit Florian.

— Oui, tenez : prenez le « teinturier » — c'est un cépage des coteaux du Cher — hybridez-le avec...

— Avec un cépage blanc ?

— Non, ah ! non, pas ça ! Ce serait la fin de tout. Je veux dire, hybridez-le avec un cabernet un peu pâle de mine : vous aurez un producteur vigoureux et d'un teint superbe.

— Mais, dit Florian, pourquoi affirmez-vous que ce serait la fin de tout si vous tentiez d'unir une vigne donnant du raisin noir avec une vigne donnant du raisin blanc ?

— Parce que le noir et le blanc, voyez-vous, cela ne donne rien de franc ; c'est du ni oui ni non, du méli-mélo ; c'est malsain. Défunt mon père disait qu'on ne mariait pas la lune avec le soleil. Encore un verre ? »

**

Quelle est la cruauté de l'homme le meilleur s'il ne veille à la démarche de son discours, s'il ne se garde des embûches des mots !

Chaque trait qui blesse Florian nous blesse. Nous sommes là, témoins d'un drame qui se développe sans que nous puissions en arrêter le cours. Semblables aux personnages que parfois nous incarnons en rêve et qu'une glu affreuse retient au sol à l'instant qu'ils vont s'élancer au secours d'une personne aimée, nous assistons impuissants à cette triste scène où un mulâtre, un sang-mêlé, dont l'histoire nous est déjà touchante, subit l'affront de celui qui croit l'honorer le verre en main.

Tais-toi, tais-toi donc, vigneron ! N'as-tu pas des yeux pour voir ? Ton hôte ne t'apparaît-il pas comme l'image même de ces mélanges que tu tiens pour malsains ? C'est le drame des métis — entre tant d'autres misères — qu'à tout instant de tels propos les blessent, de telles paroles en l'air les touchent jusqu'aux sources de la bile. Leur sensibilité est de la sorte que le langage médical appelle « exquise ». Il semble que le velours de leur

épiderme se froisse au moindre souffle de la contrariété. Ce sont des êtres de serre chaude sous des apparences de vigueur naturelle.



Pendant que Florian et Baillargeau échangeaient des propos en buvant un vin d'or, la fille de la maison pénétra dans la pièce.

« Bonjour, Monsieur, dit-elle. Comme je suis heureuse, comme nous sommes heureux de vous rencontrer dans notre Touraine ! Vous êtes botaniste ; ici la flore est simple, familière, en amitié avec l'habitant, parfois même bienfaisante à son corps au dire de ma mère qui s'y entend fort bien. Rien de sensationnel, rien qui s'adresse à l'homme de science. Nous avons dans les failles de nos murailles la giroflée dont on assure qu'elle symbolise la fidélité, le muflier qui, à cause de sa lèvre en avant, est réputé présomptueux. Nos fleurs ont un langage ; ce n'est pas que j'y croie, mais lorsque j'en cueille une il ne me déplaît pas de connaître le sens caché de la disposition de ses pétales : le pied d'alouette signifie *légèreté*, l'aubépine *espérance*, la scabieuse *mystère*, la centaurée *bonheur*... C'est un plaisir de courir les sentiers de nos prés, de nos bois : on y est escorté de messages. Et vous, Monsieur, dans vos Antilles, est-ce que vous entendez la voix des pamplemousses, des vanilliers ? Est-ce qu'il y a sur les pentes de vos mornes des fleurs dont on effeuille les pétales en leur posant des questions ?

— Eh bien, c'est-à-dire que...

— Oui, oui, je vois : elles ont trop chaud pour jouer aux énigmes. Si vous êtes encore ici demain, je vous mènerai sur les bords de la Cisse ; vous y cueillerez pour votre herbier des iris d'eau dont les feuilles servent de perchoir aux libellules bleues. Et nous irons nous pencher sur la margelle des puits pour arracher des fougères scolopendres dont les lanières sont plus longues et plus vertes dans l'ombre humide qu'aux ruisseaux des sous-bois. Ah ! Monsieur, Vouvray, c'est le jardin du Jardin de la France. »

Florian recevait les paroles de la jeune fille comme une ondée bienfaisante à son cœur blessé. Tout s'éclairait à son regard : il découvrait la pièce où il était reçu, les assiettes à fleurs qui en ornaient les murs, les

meubles en bois fruitier où la lumière posait des touches blondes. Une sorte de bonheur qu'il n'avait jamais éprouvée l'imprégnait jusque dans les secrets détours de sa complexe hérédité. Tout ce qu'il y avait de blanc en lui entraît soudain en harmonie avec la grâce sans apprêt, la gentillesse spontanée qui se dégageaient de cette fraîche enfant de Touraine. Ce qu'il n'avait jamais obtenu des étudiantes de la Sorbonne, le naturel, le limpide, le non préparé, le non calculé, la fille du vigneron, le lui offrait comme on offre une gerbe de fleurs des champs. Il découvrait en elle les vertus dont il parait dans ses rêveries ses lointaines cousines Boismarleux : elles aussi, deux siècles plus tôt, avaient couru les bois et les prés des Fontaines, cueilli des plantes dont elles entendaient le langage, glissé dans leur corsage des fleurs qui signifiaient *fidélité*. Et il était de leur sang, et il y avait en lui les mêmes sources de joie prêtes à jaillir au premier appel du cœur.

« Mais, poursuivait Jasmine, dites-moi si vous sentez les choses comme nous les sentons. Est-ce que, comme nous, vous souriez de plaisir quand, au réveil, le soleil du matin lèche de sa langue rose vos projets de la journée ? Est-ce que vous entendez la fauvette des jardins, le grillon des jachères et la reinette des soirs d'été de la même oreille que nous ?

— Qui appelez-vous « nous » ? demanda Florian d'une voix serrée.

— Oh ! fit-elle en riant, « nous » ce sont les gens d'ici, les gens de France nourris depuis toujours de pain de froment, désaltérés de vin de vigne et qui...

— Et qui ont la peau blanche.

— Non : qui ont la peau bien dorée au soleil des champs. Ceux-là sont de la famille de tout ce qui vit dans les haies, parmi la bruyère, sous le couvert des bois, dans les branches des arbres. Tenez, moi je me sens la cousine de l'ortolan — vous savez, le petit oiseau qui flûte sa chanson en cinq notes à la pointe des piquets de vigne — et j'ai de très tendres affinités avec les rainettes de la Cisse : quand j'en aperçois une assise sur une feuille de nénuphar je lui adresse des discours en l'appelant « ma petite sœur ».

Baillargeau, qui écoutait en hochant la tête les bavardages de sa fille, prit à son tour la parole.

« Ce qu'il y a de vrai, dit-il, c'est que, pour nous autres Tourangeaux, les gens de votre cou leur...

— Les quoi ? s'écria Florian.

— Oh ! fit Baillargeau, je ne dis pas cela pour vous offenser, monsieur Florian, mais, voyez-vous, la couleur de la peau, c'est quand même quelque chose qui montre que vous n'êtes pas tout à fait comme nous. Ce n'est pas commode de nous figurer comment vous voyez ce que nous voyons. À moi il me semble que ce serait comme si je portais des lunettes noires. »

Florian était partagé entre le désespoir, la colère et un singulier sentiment qui l'inclinait à accepter les pires affronts pourvu qu'il continuât d'entendre la fille de son hôte lui parler d'oiseaux et de grenouilles. Il répondit, avec ce doux accent créole d'où les *r* sont absents, que le regard d'un homme de couleur pouvait, comme celui d'un blanc, percevoir les nuances les plus subtiles du rose des joues d'une jeune fille, que les yeux les plus noirs étaient souvent les plus perçants et que, lisant dans la pensée de M. Baillargeau, il y découvrait de curieuses erreurs touchant la condition des Antillais.

« Nous sommes, dit-il, Français comme le sont les Bretons, les Picards, les Bourguignons ; rien ne nous distingue d'un Auvergnat ou d'un Gascon. Mon île est un département comme votre Indre-et-Loire, avec un préfet, un Inspecteur d'Académie, des chefs de bureau, des sous-chefs de bureau, des Ponts et Chaussées, de la Sécurité sociale, des Archives, de l'Hygiène, des 14 juillet, des grèves, des impôts, des députés...

— Et des partis politiques, dit Baillargeau, avez-vous des partis politiques ?

— Oh ! dit Florian, une dizaine au moins.

— Alors, dit Baillargeau, c'est bien la France. »

Là-dessus il déboucha une seconde bouteille.

« Il y a tout de même quelque chose qui me travaille, dit-il après avoir trinqué, c'est que vous autres vous puissiez avoir les mêmes idées que nous dans une tête qui n'est pas de la même couleur que la nôtre. Ainsi, moi, quand je vendange du cabernet rouge et que je le presse, le vin que j'en tire n'est pas celui que je tire d'un cépage de pinot blanc. Vous ne me direz pas qu'un homme noir est un homme blanc et qu'une vigne rouge est une vigne blanche.

— Ainsi, dit Florian, vous comparez les idées nées du cerveau d'un homme au jus qui coule d'une grappe de raisin.

— Ma foi, dit Baillargeau, c'est tout comme. »

Lancé sur ce terrain un vigneron de Vouvray ne s'arrête plus. Baillargeau remonta au déluge qui est à l'origine de l'histoire du vin puisqu'on voit Noé se réjouir d'avoir échappé à l'engloutissement des eaux en vidant quelques coupes de jus de vigne ; il passa par Bacchus et Silène, par le nectar sorti d'une corne de la chèvre Amalthée, donna un clin d'œil de connaisseur au Falerne cher aux Romains, digressa un long moment du côté des vins de liqueur nés au soleil des îles égéennes et par ce détour revint aux coteaux de Touraine où il montra le soldat légionnaire Martin, devenu par la suite un évêque et un saint, plantant des vignes de Pannonie sur les pentes de Marmoutier, à deux pas de Vouvray, et les laissant brouter à son âne afin que les sarments ainsi taillés prissent de la vigueur et donnassent plus de grappes : un voyage rondement mené pour arriver à cette vérité que chaque race de vigne avait son génie propre, ses dons, ses dispositions, ses penchants et même ses préférences, le tout bien rassemblé dans les grains de la grappe et mis en langage de vigne par les fumées, les arômes et les bouquets du vin.

« Si donc, conclut-il, une race de cépage est si fortement marquée dans sa manière d'être et sa façon de sentir les choses, il n'y a pas de raison de croire qu'il en soit autrement d'une race d'homme. »

En tout autre lieu et en tout autre instant Florian se fût laissé aller au mouvement d'humeur d'un homme blessé à vif, mais il ne découvrait dans le langage de ce vigneron nulle malice et nulle intention de déplaire ; il y trouvait au contraire une rare occasion de pénétrer l'opinion de gens simples touchant le préjugé de la couleur et il était prêt à supporter d'autres affronts pourvu qu'il ne remarquât point l'expression du mépris de la part de ses hôtes. Aussi bien s'appliqua-t-il à donner de lui-même plutôt l'apparence d'un Antillais à forte hérédité noire que celle d'un homme de couleur à dominante blanche.

Le soir, comme il partageait le dîner de famille, il conta des histoires de son enfance à la Martinique et comment il grandit dans un village de la côte sud appelé Diamant.

« Ma grand-mère fumait la pipe, dit-il, et passait ses journées, assise sur le seuil de la maison, à tirer des bouffées de fumée en nous faisant des contes pleins de diables et de diableries. Elle connaissait toutes les plantes qui guérissent : elle en tirait des cataplasmes, des cautères, des baumes et des tisanes. C'est d'elle que je tiens mon goût de la botanique.

— Moi, dit madame Baillargeau, je mets à sécher les racines de la primevère des bois et je les donne à mâcher à ceux qui ont mal aux dents. Et tenez, quand Jasmine était bébé et qu'elle souffrait de coliques je lui posais sur le ventre des cataplasmes de melon : c'était souverain. Mais ce que je ne comprends pas c'est que madame votre grand-mère prenait plaisir à fumer la pipe ; la mienne prisait du tabac en poudre comme il était de mode en son temps.

— Ma grand-mère était une négresse, dit Florian, et les négresses aiment à fumer la pipe.

— Une négresse tout à fait noire ? demanda Jasmine.

— Oui, répondit Florian d'une voix qui s'exaltait, d'un très beau noir, d'un noir comme celui que je vois là au fond de l'âtre de votre cheminée. Elle avait été une des plus jolies femmes de Diamant.

— Vraiment ? fit Jasmine. Ah, peut-on imaginer une chose pareille !

— Quelle chose ?

— Eh bien ! qu'une femme dont la peau est noire comme le fond de la cheminée puisse être jolie. »



Ô Florian ! Tel que nous commençons à te connaître, garde-toi de t'irriter d'un pareil propos. Songe au lieu où tu es, à ceux qui t'accueillent dans leur maison de vigne. Vouvray n'est pas Diamant ; point de manguiers, de goyaviers ni d'arbres à pain sur ces coteaux ; point de bambous géants et point de cocotiers ; rien du décor de ton enfance qu'en toi-même tu dessines tandis que t'apparaît l'image de ta grand-mère. Cette même image, essaie de l'animer dans les sentiers de chèvrefeuille qui se glissent ici entre les

jardins fruitiers et les champs de culture, de la promener sous les tilleuls de la terrasse de tes hôtes. Admets avec nous, avec ces gens à vue simple qu'elle y ferait une curieuse figure. À la beauté noire il faut le cadre des tropiques, il faut un ciel lourd saturé d'orages, un air gonflé de molles vapeurs et de parfums visqueux ; il faut de la langueur et de la volupté. Toi-même, avec ton teint de bronze et tes cheveux d'astrakan, toi-même, malgré la touche claire dont le sang des Blancs a marqué ta sombre enveloppe, peux-tu prétendre à l'emporter sur les garçons de Vouvray ? Toute leur personne est en accord avec la pâleur du ciel, avec la pierre blonde des falaises du pays, avec l'horizon où se perd le regard dans des nuances insaisissables. De vouloir raisonner dans l'air léger d'ici comme tu ferais sous les cieux pesants de ton île antillaise t'engage plus avant dans cette voie de malheur et de désespérance où nous te suivons depuis que nous t'avons rencontré allant et soupirant dans un chemin creux d'Île-de-France.



« C'est, dit Florian en réponse à Jasmine, la question que les sculpteurs débattent depuis toujours : de savoir si le bronze n'est pas plus beau que le marbre.

— C'est vrai, dit la jeune fille, je n'y avais pas songé. »

Ainsi se passa la soirée chez les Baillargeau, tantôt dans une furtive communion des cœurs, tantôt dans le heurt brutal des esprits, chacun se tenant par un penchant irréfrenable de l'humaine nature, non dans l'universel où est la vérité du vrai, mais dans le particulier source de toutes erreurs, de toutes vicissitudes, de tous mortels conflits.

III

Autant que nous en puissions juger par les seules apparences, Florian ne connut pas, au cours de la nuit, l'apaisant repos que lui proposait la chambre où il couchait : taillée directement dans la roche blanche de la falaise et prenant jour par une fenêtre à balcon sur la cour fleurie du domaine, il semblait qu'elle fût disposée pour loger le silence et la paix. Mais saurait-il être question de paisible abandon aux heures de la nuit pour celui qui porte dans ses veines un sang double et mêlé et que tourmente le souvenir des propos dont ce sang fut l'objet ?

Habitué à sa chambre d'hôtel de l'étroite rue Cujas, aux amphithéâtres et aux laboratoires de la faculté, Florian n'avait jamais assisté aux fêtes du soleil levant dans un village de France. Roitelets des murailles, alouettes du ciel, mésanges et fauvettes des jardins faisaient un concert dont les accents vifs et comme emplis de joie le surprenaient dans sa mélancolie. Il eût aimé prendre sa part de l'allégresse générale et qu'un des rayons d'aurore qui passaient la fenêtre vînt, comme disait Jasmine, le lécher de sa langue rose au seuil de la journée. Mais, bien qu'il s'offrît en tout abandon aux musiques et aux couleurs de l'instant ravissant, nul message ne l'atteignait en son entendement, nul ne le touchait au cœur.

« Non, non, répétait-il en lui-même comme il se l'était répété sur les chemins d'Ermenonville, jamais la France des autres ne sera ma France. »

Quelle était donc *sa* France, sinon celle de construction tout intellectuelle qu'à l'école de Diamant puis au lycée de Fort-de-France ses maîtres d'enseignement lui avaient fabriquée ? Un pays de systèmes, de principes, de lois et d'institutions, une nation en mouvement d'idées, en création de coquecigrues et hère surtout d'avoir donné l'apparence de la vie à des vues de l'esprit qu'elle appelait la liberté, l'égalité et la fraternité. Mais de la terre de France, rien ; rien de la beauté de ses monts, de ses forêts et de ses plaines, rien de cette noble élégance d'aspect qui lui donne le pas sur tout autre pays. De sèches énumérations de départements avec des préfectures et des sous-préfectures enveloppées d'une odeur de dossiers, d'encre à tampons et de colle de pâte, tel était son seul état-civil. Jamais un mot de

son Périgord aux vallées depuis toujours recherchées des hommes pour leurs rivières à truites et leurs chênes à truffes ; jamais une allusion à la Provence des cigales de juillet, à l'Alsace des cerisiers d'avril ; silence sur les prés de pâquerettes et de boutons d'or où la bergère Jeanne d'Arc gardait ses moutons en tendant l'oreille aux messages du ciel ; silence sur les jeux de la lumière d'été à travers les verrières de Notre-Dame de Chartres.

« Non, non, jamais la France des autres ne sera ma France. »

Il se tenait sur le balcon fleuri de pétunias et de géraniums-lierre ; dans la cour allaient et venaient les tâcherons partant pour le binage des vignes : c'étaient des hommes entre les hommes de la campagne française, la démarche alourdie par des années de travail en terres grasses, les mains déformées par l'usage des manches de hoyau, le front ridé précocement par l'effort de chaque jour.

« Non, non, jamais », répétait Florian.

C'était la France des autres qui s'animait sous ses yeux, une France de labeur patient, d'ouvrage fait avec soin, avec goût, une France de corps à corps entre l'homme et la terre. Florian ne la sentait ni dans l'air de ses poumons ni dans le ressort de ses muscles.

« Et pourtant, songeait-il en lui-même, les Boismarleux étaient gens de la terre ; bottés, ils foulaient à lourdes enjambées la glaise des guérets où gîtait le lièvre ; bien musclés, bien bâtis de charpente, ils étaient capables de travaux de force ; et quand mon trisaïeul fouettait ses nègres je suis bien sûr qu'il y allait d'une main vigoureuse... »

*
**

« Alors, monsieur Florian, dit Baillargeau en apparaissant dans la cour, avez-vous bien reposé ? Savez-vous que vous avez dormi dans une chambre dont les murs sont en place depuis vingt-cinq millions d'années ? Ce que je vous dis là, c'est sur la foi des géologues. »

Florian le rejoignit et, prenant par la rue principale de Vouvray, ils se dirigèrent vers le clos où Baillargeau allait procéder à des travaux

d'hybridation.

« Vous comprenez, disait Baillargeau, dans la vigne ce ne sont pas des espèces que nous croisons, ce sont des races, des variétés. On devrait dire des métis et non pas des hybrides, mais la coutume est de parler d'hybrides, et puis cela fait plus noble.

— Plus noble ! Ah, ah, plus noble ! s'écria Florian. On voit que vous usez de mots dont le sens vous échappe.

— Monsieur Florian, quand je parle de vigne je suis à mon affaire. Peut-être bien que chez vous autres les mots n'ont pas le sens qu'ils ont ici. Vous n'entendrez tout de même pas mon voisin Flambert qui est rosiériste parler de métis en vantant la beauté de ses roses France ou de ses Caroline Testout, lesquelles sont, bel et bien, des hybrides de Thé, ou parler de métis encore en vous offrant une de ses plus belles réussites, la Boule de Neige, qui bat tous les records de blancheur et qui est un hybride de Noisette.

— Monsieur Baillargeau, chez nous autres, comme vous dites, le français que l'on parle vaut bien celui que vous parlez. Vous soutenez que le terme d'hybride est plus noble que celui de métis. D'abord il est impropre et vous en convenez puis qu'il désigne le produit du croisement de deux espèces différentes ; ensuite il est grossier, barbare et, de plus, outrageant puisqu'il est tiré du mot grec *hybris* qui a le sens de viol, alors que métis vient du latin *mixtus* au sens exquis de ce qui est mêlé, tendrement mêlé, amoureusement mêlé.

— C'est possible. Eh bien, nous, dans la vigne, comme Flambert dans la rose, nous disons hybride. »

*
**

Mais laissons nos deux hommes débattre de métis et d'hybrides et demandons-nous quelles sont les sources du sentiment qui les sépare.

Le bronzé de l'épiderme apporte à l'être humain si nu, si cru, un élément de beauté que nul artiste ne saurait contester ; elle le vêt, lui que la nature a laissé tout gêné de son manque de vêture ; elle le met en harmonie avec la sombre parure des forêts, le velours des plaines herbeuses, avec les feux

mêmes du soleil qui ne sauraient s'accommoder des pâleurs de la peau et se chargent vivement de les virer au brun lorsqu'elles se risquent à délier la lumière du ciel. Qui oserait soutenir que l'humanité dans sa première apparition n'était point teintée d'un beau bistre foncé et que les races blanches ne sont rien d'autre que des reliquats de races noires, des êtres pâlis par les climats où les menèrent d'errantes migrations ? Nous, habitants des zones de la terre en voisinage avec le septentrion, nous sommes les inventeurs de la précellence de l'incolore sur le ton de vigueur ; nous défendons notre peau, c'est la juste expression. Nous avons décidé dans notre vanité qu'Aphrodite était blonde, que les dieux qui faisaient cortège à sa pâle beauté avaient le teint couleur de paille, de poterie, de laitage ; nous avons divinisé la fadeur et donné l'immortalité au blafard. Nous sommes allés chercher sous les terrasses du vieux sol le marbre le plus livide pour la splendeur des temples que leur élevait notre dévotion ; ni le paros ni le pentélique n'étaient assez blancs pour honorer ces blanches divinités. Et quand nous donnions forme à ces célestes créatures, c'est dans ce même marbre incolore que nous modelions les traits de leur visage, les grâces de leurs gestes.

Voilà pourquoi, dans une rue de Vouvray, l'épicier au seuil de sa boutique, le boucher le dos à son étal, la ménagère le balai à la main dans l'embrasure de sa porte, pouvaient s'étonner de l'aspect de cet homme dont le teint ne répondait pas aux canons de la beauté vouvrillonne et fournissait par là même aux habitants d'un village de France motif à se réjouir d'appartenir à la race des dieux et des héros.

*
**

Pendant le temps que nous nous posions ces questions, Florian et Baillargeau étaient arrivés au clos des hybridations. Les vignes étaient à la veille de leurs noces ; déjà les grappes d'un vert aigu offraient au soleil du printemps les menus boutons de leurs fleurs et attendaient de lui que fût donné le signal des épousailles. Les abeilles impatientes de nectar exploraient les pampres en quête de stigmates ouverts à leur visite ; les

approches de l'amour donnaient à cet étroit canton du monde un air de fête tout mêlé de musique, de danse et de lumière.

« Ce que je cherche, dit Baillargeau, c'est un cépage de blanc qui ait de la vigueur, de l'abondance et de la qualité.

— Est-ce donc, dit Florian, que le blanc manque de ces vertus-là ?

— Bien sûr, vous ne pouvez pas demander à un gentil pinot de Maillé ce que vous obtenez sans peine d'un picpoul de folle-blanche.

— Entendez-moi, dit Florian : est-ce qu'à votre avis un cépage de noir montre plus de résistant à la maladie, plus de défense aux intempéries qu'un cépage de blanc ?

— Monsieur Florian, vous mêlez les questions. Si c'est de gros noir que vous voulez parler, ce n'est pas à Vouvray qu'on vous donnera réponse ; allez du côté de Béziers, là ils vous renseigneront sur leur aramon, sur leur terret et leur bois dur de Carignane ; ils vous vanteront la vigueur de leur mourvèdre dont le plus solide est celui, sauf votre respect, qu'ils appellent le nègre.

— Vous dites le plus solide ?

— Oui, mais ici nous ne connaissons pas ces cépages grossiers ; nos vignes sont de nobles dames, délicates, spirituelles, avec qui l'on peut causer.

— Des Boismarleux, dit Florian en souriant à demi-lèvre.

— Non, des pinots. »

Baillargeau s'était arrêté devant un pied de vigne dont, au sécateur, il s'appliquait à supprimer une bonne partie des grappes de fleurs pour n'en conserver qu'une douzaine. Sur chacune de celles-ci il se livra à une minutieuse opération, coupant avec de fins ciseaux certaines fleurs, les moins bien venues, les chétives, et ne laissant en place que quelques éléments robustes auxquels il fit subir de singulières amputations : il tranchait le filet minuscule des cinq étamines ne conservant que le pistil, si bien qu'on ne voyait plus sur les grappes élues que des pistils femelles prêts à ouvrir leur urne étroite, non au pollen des mâles évincés, mais à celui qu'il plairait à Baillargeau d'aller chercher ailleurs, ce que fit aussitôt l'actif hybridateur. Se rendant dans un clos éloigné, il préleva sur un cépage de son

choix plusieurs grappes aux fleurs bellement épanouies et revint en secouer la féconde poussière sur les pistils en attente de noces. Puis il enveloppa d'une gaze légère le peuple des jeunes épousées afin que rien ne pût troubler les premières heures de la gestation.

« Et voilà, dit Baillargeau. Dans quatre mois, lorsque les grains seront à pleine maturité, je prélèverai les pépins, je les sécherai et, au printemps prochain, je les sèmerai sous châssis. Et j'aurai mes hybrides.

— Vos métis, dit Florian.

— Vous y tenez, dit Baillargeau en riant. Eh bien, va pour les métis ! Et allons boire à leur santé. »



Après le déjeuner Jasmine entraîna Florian dans la vallée de la Cisse pour lui enseigner, disait-elle, la botanique des plantes les plus simples du monde, celles que les botanistes ne regardent ni ne cueillent parce qu'elles se nomment mouron, pissenlit, bouillon-blanc, liseron, plantain ou bourse-à-pasteur.

« J'ai bien compris hier que vous souhaitiez à tout prix de vous sentir français pour la raison que vous êtes né dans un département français tout là-bas de l'autre côté du monde. Mais, Monsieur, on n'est pas un Français tout à fait français si l'on n'a pas, en se promenant, tiré sur les herbes pour en croquer le bout qui a un goût de noisette. Tenez, mordillez dans celle-ci. Est-ce qu'à Diamant vous jouiez avec les escargots à leur faire : rentrer les cornes dans la tête ? Et les mûres des haies, reveniez-vous chez vos parents, les lèvres barbouillées de leur jus couleur d'encre après avoir flâné sur le chemin de l'école ? Ce n'est pas encore la saison des mûres à Vouvray mais vous allez manger des graines rouges d'aubépine. N'est-ce pas qu'elles ont un goût délicieux surtout celles qui sont un peu blettes ? »

Loin de sourire de ces jeux enfantins, Florian s'appliquait à les considérer comme une initiation aux mystères de ce sol qu'il foulait et dont les messages lui demeuraient indéchiffrables.

« Les demoiselles Boismarleux, se disait-il, devaient avoir cette voix d'allégresse légère et elles grignotaient des graines d'aubépine en crachant le noyau comme fait la fille de Baillargeau. »

Ils étaient arrivés au bord de la rivière.

« Comment s'appellent les rivières dans votre département à cocotiers ? Ici elles se nomment la Cisse, la Choisille, le Madelon. On dirait des noms d'amis ; jamais elles ne grondent, jamais elles ne se fâchent ; à peine rident-elles le front quand le vent les agace. Regardez la Cisse : elle nous sourit et même, si vous écoutez bien, elle nous parle. Vous l'entendez ? Non ? Eh bien, nous allons nous agenouiller tout au bord et nous pencher sur elle. Vous verrez. »

Ils s'agenouillèrent, ils se penchèrent et Florian vit leurs deux visages reflétés dans le miroir du lent courant. Pour la première fois il confrontait ses traits avec ceux d'une jeune fille aux yeux clairs, à la peau couleur de jour. L'opposition entre les deux images lui apparut dans sa dure vérité : il était toutes ténèbres, elle était toute lumière ; il se détachait à peine du fond vaseux de la rivière, elle semblait flotter au fil de l'eau comme une douce Ophélie.

« Vous entendez ? fit Jasmine à voix de murmure.

— Oui, oui, j'entends, s'écria-t-il en se relevant après avoir jeté une poignée de terre dans le double reflet, j'entends la voix de mes ancêtres noirs qui me demandent ce que je fais ici, ce que je cherche penché sur cette eau étrangère. Que puis-je leur répondre sinon que je les trahis ? Quelle est cette vanité qui me travaille sans répit de me vouloir plus blanc que noir, de porter ma pensée plus souvent vers mes aïeux de France que vers mes ancêtres de la forêt africaine ? Ah ! Mademoiselle, je suis indigne d'être ici près de vous. »

Il se détourna pour cacher les larmes qui lui venaient aux yeux.

« Mais, Monsieur, dit Jasmine, vous voilà tout fâché contre l'eau de la Cisse. Vous n'avez pas voulu écouter ce qu'elle disait. Quel dommage ! Justement, elle se réjouissait de nous voir réunis, vous qui venez d'une France que je ne connais pas et moi qui suis d'une France que vous ne connaissez pas. Elle avait l'air de penser que ces deux France-là pouvaient très bien s'entendre, que l'une — la vôtre — qui porte à la rêverie, qui

chante au cœur une chanson que... une chanson dont... (tenez, toute la nuit j'ai été bercée par cette chanson-là) et l'autre — la mienne — celle qui sent la menthe foulée et la reine-des-prés, étaient comme le complément l'une de l'autre...

— Mademoiselle Jasmine, regardez-moi : je suis, à moi tout seul, ces deux France-là ; au lieu de s'unir en moi, elles se heurtent, elles se déchirent. Je ne suis ni la chanson que vous croyez entendre ni le parfum de prairie que vous croyez sentir. Un sang-mêlé, voilà ce que je suis, un mensonge de race, une tricherie de la nature.

— Pas plus un mensonge, pas plus une tricherie que les beaux hybrides de nos vignes, monsieur Florian. J'ai bien entendu ce que vous disiez hier soir avec mon père et je sais que ce matin vous avez travaillé ensemble au clos des hybrides. À ces choses-là et à bien d'autres j'ai pensé pendant la nuit et cela me chantait comme une chanson de votre île. Oui, oui, j'ai senti votre peine et j'ai compris ce qui se passait en vous chaque fois que nous faisions des allusions, que nous glissions des remarques où votre teint était en jeu. Raisin blanc, raisin noir, c'est toujours du raisin, me disais-je, et c'est devenu une chanson. Et, ce matin, en vous voyant rentrer du clos et en vous regardant aller rêveusement dans la cour, j'ai décidé d'aborder franchement avec vous cette question de... de...

— De peau.

— Eh bien, oui, de peau. »



Il faut nous pénétrer de cet instant si rare où l'un des problèmes de tout temps les plus ardemment débattus entre hommes de bonne ou mauvaise foi est de nouveau posé par deux jeunes gens dans la lumière de la sincérité et la fraîcheur des sentiments sans apprêts.

Nous qui sommes les témoins d'une scène dont les conséquences ne sauraient atteindre que les étroites destinées de deux jeunes inconnus, nous ne perdrons pas un détail du décor où elle se joue, pas un mot des propos qui seront échangés, car s'il y va du bonheur d'un Florian qui déjà nous est

cher et d'une Jasmine dont nous savons peu de chose sinon qu'elle est simple, naturelle et vraie, nous n'oublions pas que pareille scène peut se jouer au même instant en bien d'autres points de la terre.

IV

Ils remontèrent le cours de la Cisse jusqu'à un bouquet de saules à l'ombre duquel ils s'arrêtèrent. Jasmine s'étendit de côté, un coude au sol, la tête appuyée sur la paume de la main ; elle suçait un brin d'herbe dont on entendait craqueter sous ses dents la tendre tige. Florian, assis, le dos au tronc d'un des arbres, portait son regard vers de lointains horizons qui, pour lui, se dessinaient bien au delà des espaces où se confondaient la Touraine et l'Anjou. Autour d'eux le printemps, meneur du grand jeu des parfums, des sons et des couleurs, délivrait plantes et bêtes des contraintes de la réserve et de l'hésitation ; il ouvrait les capsules à senteur des moindres graminées, des plus modestes mousses ; il déchirait sans ménagement corolles et calices dans leurs retenues d'apparente modestie, libérait les pollens impatients d'aventures et qui s'accrochaient aux pattes des abeilles pour atteindre plus vite les bien-aimées dispersées aux quatre coins des vents ; il tendait les ressorts des pattes de la sauterelle, centuplait le rythme de battement des ailes de la mouche ; il était partout où une existence s'unissait à une autre existence pour peupler la terre de nouvelles existences. Ce n'est pas à ce chevalier de l'amour qu'il eût fallu parler de mûres réflexions, de pesée du pour et du contre et d'hésitation au moment de la franche action.

« À quoi pensez-vous ? demanda Jasmine.

— À mon île, à mes frères de couleur. Je vois ma mère, la tête prise dans son madras des jours de fête, et mon père qui l'accompagne à la promenade. Elle est si hère de lui ! Songez qu'il est plus clair que moi, du ton de la

cassonade, un ton chaud et doré qui lui donne grand prestige aux yeux des Diamantins.

— Vous voilà encore dans vos histoires de couleur de peau ! Eh bien, j'en suis heureuse. Nous avons décidé d'en parler, parlons-en. Pourquoi n'en parlerions-nous pas ? On parle bien de la couleur des yeux, de celle des cheveux ! On parle aussi du teint, on le dit mat ou pâle ou vif ou clair ou chaud ; il est rose, il est jaune, il est vert ; parfois il est fleuri et d'autres fois fané. Donc, de parler du foncé de la peau, rien n'est plus facile. J'en parle, vous voyez. Je... Heu... Tiens ! une ablette qui saute : c'est signe que le temps va changer. Ma grand-mère disait qu'à l'approche de l'orage les hirondelles volaient au ras du sol. Est-ce que la vôtre connaissait, au vol des oiseaux, la menace de la pluie ?

— Ma grand-mère, comme toutes les femmes noires, pénétrait le mystère des choses et le secret des cœurs.

— Tenez-vous d'elle ce don précieux comme d'elle vous tenez le goût des plantes ?

— Le sang des Blancs qui court en moi n'a pas permis au miracle de s'accomplir.

— Le sang des Blancs ! Mais, s'écria Jasmine, croyez-vous donc que nous sommes privés du sens des signes et des présages ? Nous avons eu Merlin l'Enchanteur, la fée Mélusine qui était poitevine, Nostradamus qui a annoncé tout ce qui s'est passé depuis sa mort ; tout près d'ici, nous avons la Sibylle de Panzoult ; et nous avons, à Rochecorbon, la mère Manchoir qui lit l'avenir dans l'intestin des poulets qu'on lui offre. Moi-même, je lis dans les lignes de la main. En voulez-vous la preuve ? Ouvrez votre main gauche.

— Non, dit Florian avec brusquerie, laissez cela. Parlons d'autre chose.

— Si, si, j'y tiens. Je suis sûre d'obtenir des lignes de votre main les réponses que vous n'oseriez pas donner aux questions que je n'ose pas vous poser.

— Vous y tenez ! dit Florian. Voilà. »

Et il ouvrit sous les yeux de la jeune fille une paume d'un ton d'ivoire pâle légèrement teinté de rose qui faisait contraste avec le dos bronzé de la

main ; on eût dit que la peau en cet endroit avait déteint.

« Oh ! » fit Jasmine comme si elle avait reçu un choc.

*
**

Nous sommes découragés par cet incident. Tout allait au mieux malgré le cheminement du dialogue sur le terrain le plus glissant : la jeune fille, dans sa spontanéité où il semblait que se dessinât un sentiment de tendre camaraderie, avait franchement attaqué la question de la couleur, puis, saisie d'une pudeur soudaine, elle s'était repliée sur sa ligne de départ comme pour tenter une nouvelle manœuvre. Par des détours, où nous devons admirer le souple génie des femmes des coteaux de Touraine, Jasmine était arrivée à se familiariser avec un garçon dont l'aspect était fait pour surprendre une enfant de Vouvray peu habituée à la diversité des races. Et elle était tout près de prononcer les mots que, par délicatesse, elle avait jusque-là enveloppés de métaphores.

Faut-il, hélas ! qu'une surprise nouvelle l'arrête dans la voie du franc-parler ! Nous-mêmes n'avons-nous pas été frappés de cette singularité de la pigmentation qui donne aux Noirs et à leurs métis des paumes de main, des plantes de pied presque semblables à celles des Blancs ? Nous devons, un instant, nous arrêter à ce détail ; nous sommes décidés à ne rien négliger qui puisse nous fournir des lumières sur les origines du préjugé de race.

À vrai dire le Blanc, dans l'assurance qu'il a de figurer par sa personne le canon sans défaut de l'humaine beauté, refuse à ceux qui sont d'un autre type de prétendre à cette primauté. Pour nous qui jugeons très délibérément l'incident auquel nous nous sommes arrêtés, nous sommes fort à l'aise pour nous demander si la nature, en réservant le ton délicat de l'ivoire à la paume de main et à la plante de pied des Africains, n'a pas eu pour dessein de favoriser le sens exquis du toucher et de lui ménager une aire d'élection.

Mais la partie est ainsi engagée entre notre Martiniquais et la jeune Tourangelle qu'il nous faut accepter le mouvement de recul de Jasmine comme un des petits signes qui expliquent à leur façon ce préjugé de race.



« Vous vous taisez, dit Florian. Les lignes de ma main vous donnent trop clairement la réponse aux questions que vous n'osez me poser ?

— Non, fit Jasmine avec une moue gênée, mais je ne suis pas dans un de mes bons jours. »

Elle se leva en riant, fit une pirouette sur elle-même et s'écria :

« Et notre botanique ! Je vous avais promis des plantes qui portent d'humbles noms, qui habillent la terre de France d'un manteau sans prétention, comme le manteau de futaine des bergères du temps jadis. Venez, allons les cueillir ensemble et sautons d'abord par-dessus ce ruisseau, affluent de la Cisse. Une, deux et... Zut ! C'est trop large. Donnez-moi la main. »

Et elle mit sa main blanche et rose dans la main de Florian.

Ils allaient, penchés sur l'épaisse multitude des graminées d'un pré que piquetaient ici et là le blanc des marguerites, le rose des trèfles, le bleu des campanules.

« Monsieur le botaniste, comment appelez-vous cette fleur ?

— Pff ! C'est le myosotis.

— Pas du tout ! C'est l'oreille-de-souris. Vos noms savants n'ont pas de sens. Et cette herbe ? Non, taisez-vous. Moi, je vais vous le dire : c'est la langue-de-femme, voyez comme elle remue. »

Elle avait repris sa gaîté, son aisance ; la sauge des prés, la menthe, la julienne, la pimprenelle passaient de ses doigts alertes aux mains de Florian. Elle n'allait qu'au menu peuple des pâtures, faisait des leçons au botaniste sur la potentille, sur le tussilage qu'elle appelait le pas-d'âne. Elle affectait des façons désinvoltes comme on en voit à ceux qui cachent un chagrin ou s'efforcent de chasser hors d'eux-mêmes une fâcheuse obsession. Et elle chantonnait :

Raisin blanc, raisin noir, c'est toujours du raisin.

« À propos, dit-elle, pourquoi ne me parlez-vous pas de ces Français de qui vous descendez ? Où habitaient-ils ? Que faisaient-ils ? Quel était leur nom ?

— Je ne sais pas, balbutia Florian soudain désespéré. Ou plutôt... Non... Je vous en prie, laissez-moi oublier le tourment de ma vie dans l'instant si rare où je me trouve au milieu des fleurs les plus simples, sous le ciel le plus pur, auprès d'une jeune fille aux paroles sans apprêts. Pourquoi mêler l'image de ces gens-là à celle de nos deux ombres que le hasard réunit aujourd'hui sur ce que vous appelez le manteau de la France et que le sort séparera pour toujours lorsque bientôt je m'éloignerai de vous ? Ne me posez plus de questions sur mes origines. Je suis celui qui vient de la nuit, qui traverse le jour et qui retourne à la nuit. »

On eût dit que c'étaient les mots que Jasmine attendait : elle se les répétait, elle les faisait passer par ses lèvres, les glissait dans son cœur. Elle les goûtait dans ce qu'ils avaient de désespéré, parce qu'il est doux à une femme de se trouver en face d'une détresse dont elle ne doute pas qu'elle ne puisse la vaincre.

« Oui, dit-elle, vous traversez le jour et c'est pourquoi je vous regarde bien, là, en pleine lumière. Peut-être ne vous aura-t-on jamais parlé aussi franchement que je vais le faire. Je ne suis qu'une jeune fille, comme vous dites, sans apprêt ; vous, vous êtes un garçon compliqué, inquiet, hésitant et même farouche. Je vous regarde : vos joues, votre front, votre menton, votre cou sont du ton de ce bronze qui orne la cheminée de notre salle à manger ; vos yeux ont l'éclat des boules d'onyx d'un sautoir que portait ma grand-mère et vos dents, quand vous souriez, ont la blancheur des petits haricots qu'ici nous appelons « grains de riz ». Vous êtes étonné, peut-être un peu gêné ; je vous dis des choses que je ne dirais pas à un autre : c'est que justement vous n'êtes pas un autre, vous êtes un événement dans notre vie tranquille et j'ai compris en vous voyant que vous portiez plein votre tête et plein votre cœur la secrète confusion d'être cet événement.

— Mademoiselle...

— Laissez-moi tout vous dire, j'aime à mener mes idées jusqu'au bout. J'ai l'idée que ceux qui vous ressemblent sont pris entre la fierté d'un teint qu'ils partagent avec nos belles châtaignes d'automne et l'embarras de voir

ce teint se détacher en sombre sur le fond clair du ciel de France. Je vous ai prévenu que je serais franche ; la franchise est le moindre défaut des vigneronnes et de leurs filles. Écoutez-moi et regardez-moi. Si... Ah, comme il est difficile de dire avec des mots ce qu'il serait si facile de laisser entendre en se taisant ! Si... si, demain, quand vous nous quitterez, nous sommes un instant hors des regards malveillants, eh bien... »



Parle, Jasmine, parle, efface en quelques mots venus de ce que si joliment on eût jadis appelé ta simplesse, tant de pointes mortifiantes, tant d'affronts infligés aux hommes de couleur de par le monde. Nous avons vu en des villes de haute et ostensible vertu cette fleur exquise de la société tenue à l'écart de la vie commune, rejetée vers les arrières des voitures publiques, éloignée du seuil des auberges, malmenée de toute manière et en tout lieu comme les ladres du temps des cliquettes. Nous avons vécu en des îles des mers chaudes où ces mêmes sang-mêlé étaient traités en caqueux, en parias, bien qu'ils fussent tous cousins des dédaigneux par quelque ancêtre blanc commun aux pâles et aux colorés ; nous nous sommes trouvés sans parole devant ces marques de mépris qui ne répondaient à nulle trahison, à nulle vilénie, à nul acte de basse espèce de la part des réprouvés. Nous raisonnions comme si la réprobation allait chercher ses sources dans un mortel ressentiment. Mais la cause en était plus simple, hélas ! aussi plus méprisable ; c'est de la peau qu'il s'agissait, de la seule peau et de son coloris, de cette tendre et fine enveloppe du corps sous laquelle s'émeuvent les muscles, court le sang, reposent les chaudes liqueurs où baigne notre moi. Pour une différence de ton de l'épiderme, parfois aux limites de la nuance, toute une part de l'humanité se voyait rejetée, honnie par une autre part. « Ton front est bistré, le mien est noblement déteint ; quitte cette salle où je ne saurais respirer l'air que tu respires. — Mais mon cœur est rouge du même rouge que le vôtre ! — Tes joues sont basanées, les miennes sont du ton superbe de la paille ; décampe au plus vite de ce wagon et gagne à l'arrière du train celui où tu t'entasseras avec les autres basanés. — Mais mon âme a comme la vôtre la transparence et l'éclat du cristal. — Tes yeux

sont couleur d'ombre ; écarte-toi de ma lumière. — Mais le soleil brille pour vous comme il brille pour moi et ses rayons sont la joie de mes yeux quand ils sont la souffrance des vôtres ; je les regarde en face et vous baissez devant eux les paupières. Lequel de nous deux est fils de la lumière ? »



« Eh bien, acheva Jasmine, je vous embrasserai. »

Un coup de vent, qui annonçait l'orage, emporta ces mots d'une apparente fragilité. Ils s'envolèrent en faisant au-dessus des jeunes gens de larges cercles comme ceux que dessinent les pigeons éloignés de leur colombier avant de s'élancer à travers les espaces ; puis, multipliés par l'écho des nuages, ils se disperstrent. Les uns gagnèrent, au sud de l'Afrique, le pays de l'or et du diamant ; d'autres se posèrent sur une île fleurie de l'océan Indien parmi les jamroses des bords de rivières et les cocotiers des rivages de la mer ; d'autres encore s'en furent jusqu'aux plantations de cannes de la Louisiane, aux banlieues misérables des villes de Géorgie et de Virginie, aux quais de Charleston, aux rives de la Savannah et du Mississipi ; d'autres enfin touchèrent les Antilles, de la Trinité aux îles Bahamas.

Et, ce jour-là, il y eut comme un souffle de joie qui caressa le cœur de tous les sang-mêlé, métis et peau-teintée des deux hémisphères.

V

Ces deux jours passés au clair de la Touraine avaient traversé l'existence de Florian d'un coup de lumière qui ne laissait dans les sombres détours de

son âme que quelques débris de rayons. Il avait repris son travail, il penchait sur le microscope un regard que la curiosité scientifique n'arrivait pas à débarrasser des images parasites qui s'interposaient entre sa rétine et l'objet étudié. C'est de lichen qu'il était occupé, mais il semblait qu'il en fût occupé de tout autre façon que ses voisins de laboratoire.

Nous qui savons que ce végétal singulier est double en sa constitution, qu'il est fait de l'union intime, de la symbiose comme ils disent, de deux êtres de nature différente, d'un champignon blanchâtre et d'une algue verte, nous qui voyons au tronc des arbres ou bien au plat des roches ces mixtes créatures résister mieux que toutes autres aux atteintes des climats, nous ne doutons pas que la vive attention de Florian ne fût attirée par une plante telle que celle-là où il se retrouvait dans sa double personne. Apparaissaient à son regard des réseaux de filaments fragiles, transparents et du ton le plus pâle où se tenaient en position bien affirmée de fortes cellules colorées de vert sombre.

« Voilà, se disait-il, un végétal qui est à mon image : il est deux et il est un, il est double et il est unique ; pourtant s'il était doué de raisonnement, il penserait « moi » et non pas « nous » ; il est un mélange de clair et de sombre, de blancs éléments et de vertes substances et pourtant sa teinte est unie, égale, harmonieuse... »

Il pénétrait dans sa propre composition ; il se cherchait et se découvrait dans les enchevêtrements qui développaient sous l'oculaire les jeux de leurs entrelacs. Peu à peu, comme se dessinent à travers les fils de trame d'une tapisserie les personnages du carton, prenaient forme à ses yeux dans le réseau des filaments les traits qu'il supposait à ses ancêtres blancs et ceux qu'il connaissait à ses ascendants noirs. Les premiers se présentaient en une fine grisaille, floue, inconsistante, faite de plus de grâce que de vigueur, estompée en camaïeu, douce au regard, fuyante au toucher ; les seconds s'affirmaient dans un relief aux beaux contours chauds et dorés. Par un effort de la pensée il essayait de mêler les images, de les marier à la façon dont le café s'unit au lait, l'absinthe à l'eau, le bleu du ciel au vert des flots marins. Elles se rencontraient, se heurtaient et, comme si une force contraire les eût menées à sa guise, elles se séparaient aussitôt.

« Oh ! s'écria Florian en relevant la tête d'un mouvement d'impatience.

— Eh bien, monsieur Florian, lui dit le chef de laboratoire, qu'y a-t-il qui ne va pas à votre guise ? Vous avez sous les yeux, si je ne me trompe, une coupe de *Collema pulposum*. C'est un honnête lichen, de teinte brun olive, ami des calcaires d'Île-de-France. N'en voyez-vous pas les gonidies porteuses de chlorophylle mêlées aux filaments du thalle ? À elles de donner vigueur et aliment à la plante...

— Oui, dit Florian, elles apportent la force par le pigment. Le reste de la plante n'est que fantaisie dans l'enlacement et caprice dans l'inutile grâce. En somme, si le lichen était un être humain, quelle serait la part du coloré, quelle celle de l'incolore ?

— Monsieur Florian, vous savez bien que chez tous les êtres vivants la coloration des téguments est la règle et que ceux qui sont blancs relèvent d'une anomalie, d'une tare...

— D'une tare ?

— Bien sûr. Que dites-vous du bleuet blanc, de la rose blanche, de la violette blanche ? N'est-ce point un paradoxe d'origine pathologique que le bleu, le rose, le violet puissent être blancs ?

— Voyez-vous là une déchéance ?

— C'en est une. Le bleuet est bleu par nature, la violette a reçu de l'évolution d'être violette. Quand le bleuet est blanc, il est déchu de sa qualité de bleuet. On en peut dire autant des animaux : on connaît des poissons rouges qui sont blancs, des lézards verts qui sont blancs... C'est une dégradation.

— Et les hommes ?

— Comment, les hommes ?

— N'est-ce pas une dégradation pour eux d'être blancs ? Vous me dites que chez tous les êtres vivants la coloration des téguments est la règle. Chez les hommes aussi, je suppose. Qu'en pensez-vous ? Je vous écoute.

— Hé hé ! vous me prenez de court, monsieur Florian, vous me prenez de court. Mieux vaudrait poser la question à un anthropologue. Et revenons à nos lichens, à *Collema pulposum*, objet de vos observations.

— Plus tard », répondit Florian.

Et il se pencha de nouveau sur le microscope. De nouveau son regard allait parmi les filaments de l'être double, de nouveau il y voyait se dessiner des apparences de formes humaines ; rien ne se prête mieux à ces exercices formels qu'un canevas fait de l'embrouillement de lignes sinueuses : l'on y voit ce que l'on désire d'y voir, un nœud de vipères, des chiffres formant des nombres fatidiques, une pluie d'étoiles filantes, des schémas de danse sur musique de Darius Milhaud. Florian y voyait ce qu'un obsédé ne peut manquer de voir où qu'il porte ses regards habités de formes obsédantes. Ce n'étaient plus de vagues formes humaines, des ombres de noire et de blanche humanité, c'étaient les gestes, la démarche, les traits d'une jeune fille qui allait cueillant des fleurs dans un pré de Touraine, qui lui prenait la main pour franchir un ruisseau, qui...

« Qui m'a embrassé, oui, qui m'a embrassé, songeait-il en lui-même, mais c'était le baiser au lépreux, un baiser de pitié, l'aumône d'un souffle léger sur la joue d'un réprouvé. Elles sont toutes les mêmes : elles se font une victoire de toucher notre peau ; elles s'approchent de nous comme les peureux approchent la lisière des grands bois à l'heure des ténèbres, sur la pointe des pieds, le cœur battant, les genoux faibles sous le poids de la crainte ; puis, d'un élan et fermant à demi les yeux, elles se jettent dans l'accomplissement de leur coup d'audace. Belle preuve de liberté d'esprit ! Nul préjugé contre la couleur, mais on ne s'occupe que de cela, on ne parle que de cela et, pour se bien assurer qu'on n'en a pas peur, on serre la main du coloré et même on va jusqu'à l'embrasser sur la joue. »

De ce mouvement que lui connaissaient bien ses camarades de laboratoire il se redressa comme s'il s'arrachait d'un spectacle douloureux.

« Dis donc, Florian, lui demanda son voisin de travail, peux-tu me passer ton *Collema* ? Le mien est mal coloré ; j'en vois à peine les gonidies.

— Et tu te figures, dit Florian, qu'à cause de ma propre couleur mes préparations sont mieux colorées que les tiennes !

— Allons ! ne te fâche pas. Quand je parle d'un colorant chimique, de quelque fuchsine ou aniline, il ne s'agit pas de toi, mon pauvre vieux. »

Couleur, la couleur, coloré, coloration... Gardons-nous de prononcer ces mots devant nos amis teintés de sang noir. Il semble qu'ils se plaisent dans les amères délices du complexe où le mélange des sangs les a fixés, qu'ils attendent par une sorte de goût de la désespérance toute parole, tout geste qu'ils pourraient interpréter comme une atteinte à leur dignité d'homme, qu'ils accueillent le mot blessant avec la douloureuse impatience d'un saint Sébastien appelant les flèches qui le percent. Nous-mêmes craignons qu'il n'y en ait dont l'âme sera meurtrie parmi ceux qui liront la triste histoire de Florian. Ils iront, dès l'abord, chercher entre les lignes du récit les subtilités d'expression auxquelles ils connaîtraient que nous parlons de la couleur en inclinant plus volontiers vers le blanc que vers le noir, en donnant, dans la rencontre de Touraine, le meilleur de notre sympathie à la jeune Blanche des coteaux, en insistant avec une complaisance de parti-pris sur la fraîche clarté des fleurs des prés de France en opposition avec la sombre verdure des papayers et pamplemousses de la Martinique. Quelle que soit l'attention que nous mettions à bien marquer notre liberté d'esprit et combien nous laisse pantois et parfois muets de stupeur le préjugé de la couleur, nous ne sommes pas assurés qu'un mot, une virgule, un silence même ne seront pas interprétés dans un sens contraire à notre intime pensée.



Dans les jours qui suivirent, Florian passa de longs instants à la bibliothèque de la Sorbonne où on le voyait, les traits barrés de plis soucieux, attentif à des lectures dont nul bruit, nul mouvement autour de lui ne pouvaient le tirer. Il étudiait le mixte.

Mixtes étaient les corps chimiques en quoi se confondaient deux substances de nature différente ; mixtes, ces blocs rocheux métamorphiques où il jouait, enfant, aux environs de Diamant ; mixtes, les écoles où garçons et filles s'asseyaient sur les mêmes bancs ; mixtes, les compagnies de navigation aptes à transporter des choses et des gens ; mixtes, les tribunaux, les hôpitaux, les mariages, les corps de troupes. En tout, partout, dans la nature, dans la société, on rencontrait du mixte ; dans l'Olympe des Grecs les dieux étaient mixtes, nature humaine et nature divine à double fin ;

mixtes, les anges du ciel des chrétiens avec leurs bras de joueurs de harpe et leurs ailes d'oiseau.

« Moi-même, se disait-il, je suis un mixte. »

Il avait découvert au cours de ses lectures que l'on appelait mixte le verre d'eau mêlée de vin que buvait le moine lecteur des réfectoires de couvent au moment de commencer son exercice. Il aimait à se comparer à ce mélange vineux : il retrouvait dans ce breuvage de mise en train, dans cette boisson d'élan l'avantage de l'élément coloré sur l'élément incolore.

Il mena ses curiosités vers tout ce qu'on appelait mélange, mixture, mêlement ; il découvrit la miscibilité et les miscellanées ; il alla chercher dans les Écritures le mélange de l'ivraie et du bon grain, dans les Mélanges de Voltaire, de Mérimée la part de chaque genre, de chaque thème, de chaque sujet traité et comment ils se pouvaient confondre en un tout appelé mélange. Il ouvrit de petites encyclopédies de la vie pratique qui lui apprirent ce que donnait le mélange de la chaux et du sable, des cendres et de l'eau chaude, de l'huile de lin et de la craie. Il sut que les chocolatiers usaient de mélangeuses aptes à malaxer le sucre et le cacao de telle façon que la pâte obtenue fût homogène au point de la perfection ; et il se proposa de visiter une usine de cette industrie dès que la possibilité lui en serait offerte.

Par la suite on le vit fréquenter les étudiants des cours de physique auprès desquels il s'instruisait du mécanisme de la combinaison chimique. Il apprit d'eux comment les atomes appartenant à des corps simples et différents formaient une molécule et comment cette molécule venue de deux éléments étrangers avait ses qualités propres et, si l'on peut dire, sa personnalité.

« Donc, leur dit-il, un être humain né de deux races étrangères l'une à l'autre est un tout, un bloc et son moi est indivisible. En prenant de l'hydrogène et de l'oxygène, vous faites de l'eau ; l'eau est de l'eau, ni plus de l'hydrogène ni plus de l'oxygène, et rien ne peut faire qu'elle ne soit pas de l'eau.

— Pardon, lui répondaient les physiciens, elle est de l'hydrogène et de l'oxygène et il nous est toujours possible de la décomposer en ses composants. L'hydrogène et l'oxygène ont mis en commun leurs électrons ; ils se sont associés, ils n'ont pas cessé d'être.

— Et de quoi donc est faite la personnalité de l'eau ?

— Elle est le résultat d'une combinaison ; elle demeure impure en son essence.

— Une métisse ?

— Si tu veux.

— Et si elle pensait, penserait-elle « moi » ou « nous » ?

D'où naissaient de longues discussions sur le Moi. Et de quoi le Moi était-il fait ? Et si l'individu n'était pas simplement l'agglomérat des Moi de chacune des cellules le composant ? Et quel rôle jouaient en cette affaire les innombrables Moi des ancêtres ? Mais c'étaient propos d'étudiants, hypothèses et conjectures, jeux d'idées, sophismes, paradoxes et postulats. Florian décida d'en avoir, comme on dit, le cœur net et il alla interroger les psychanalystes.

Nous comprenons de mieux en mieux cet état d'inquiétude, ce malaise de soi-même où se meut au courant des jours un sang-mêlé qui se cherche dans sa double personne.

Cher Florian ! Combien peu de tes frères de sang mêlé se soucient du pourquoi, du comment de leur Moi ! Ils sont ce qu'ils sont et vont par les sentiers de la vie, indifférents aux multiples personnages, noirs, blancs, que recèle leur peau, dont la mêlée s'anime et se heurte sous leur crâne. Ce qui les occupe c'est le ton, c'est la teinte, c'est le degré de leur coloration, c'est l'apparence qu'ils ont aux yeux des autres. Ils n'ont de regard que pour leur enveloppe ; rien pour l'originale complexité de leur personne même, rien pour la diverse nature de leur âme. Ils sont les plus heureux. Puissent-ils ne jamais connaître les tourments d'un Florian !

**

Les psychanalystes sont les spéléologues de notre personne ; la lampe de Psyché au front, ils fouillent les anfractuosités, les passages étroits, les puits, les lacs boueux et les souterraines rivières de l'âme humaine, ils y dénombrent les stalactites de nos découragements et de nos lassitudes, les

stalagmites de nos élans, de nos espoirs, de nos désirs ; ils y éveillent les chauves-souris de nos secrètes hontes. Ils enseignent que le Moi est en partie à nous et en partie à eux, que la part qui nous revient, et qu'on nomme la conscience, n'est ni la plus riche ni la plus originale, que leur part au contraire, et qu'on nomme l'inconscient, abonde en révélations dont la singularité va jusqu'au saugrenu et qui donnent la formule exemplaire de notre personne.

Florian confia à l'un d'eux le soin de visiter le ténébreux labyrinthe de son double Moi et d'y répandre quelque lumière qui lui permît de voir clair en lui-même. Après l'avoir étendu sur une couche et lui avoir posé cent questions, le psychanalyste lui parla.

« Vous êtes, dit-il, le lieu d'un complexe de couleur envahi par les ombres du monde d'obscurité où je discerne l'apport des contributions subjectives des fonctions avec perturbations dues aux affects après de rudes irrutions de l'inconscient dont les contenus inaccessibles à vous-même sont projetés sur ceux qui vous entourent et aux quels vous êtes lié par un faisceau d'interindépendances inconscientes agrémentées de matériaux constituant le contenu des projects qui, par éclairs, vous relient au monde extérieur bien que vous méconnaissiez systématiquement leur nature projective en quoi vous refusez la présence en vous de l'*anima* et de l'*animus* tels que Jung les explique dans son ouvrage *Die Beziehungen zwischen dem Ich und dem Unbewussten*, encore que les images originelles archétypiques dont l'analyse de votre psyché vient de me livrer l'essentiel contredisent les tendances de votre conscience toute de concentration, limitation et exclusivisme, tant il y a que dans la description que vous m'avez faite de vos rêves, en me dévoilant de curieuses composantes personnelles, j'ai puisé, par une assimilation au conscient des contenus inconscients, les matériaux qui vont me permettre de passer outre à l'interdit des refoulements, des interprétations fausses et des dépréciations inconsidérées et de commencer le déblaiement des matériaux de votre Moi, travail pour lequel je vous demanderai une longue et persévérante collaboration dont il faut bien que vous sachiez qu'elle s'étendra sur des mois, peut-être sur des années, car votre Moi, Monsieur, est un complexe fait d'un amoncellement de contenus imbriqués les uns dans les autres, doués chacun d'un potentiel énergétique et centrés de façon émotionnelle

autour de ce dit Moi, sans oublier que le Moi peut à lui seul occuper toute la conscience et permettre à l'analyste d'accéder à une conscience que vous avez de vous-même, exclusive, mesquine et pénible, qui s'épuise dans la préoccupation et la perception de son comportement extérieur et dont le résultat est que vous êtes possédé par votre propre Moi, en l'occurrence votre Moi enfermé dans ce complexe de couleur que je vous disais il y a un instant.

— Justement, dit Florian, je...

— Permettez, je n'en suis qu'au préambule, j'en viens au développement. Il va me falloir pénétrer dans votre complexe par une série d'exercices au cours desquels je prononcerai un mot, que j'appellerai mot inducteur, dont la tonalité saisie par votre tympan et transmise aux osselets, de là au vestibule du labyrinthe osseux et aux canaux semi-circulaires, puis absorbée par le limaçon où le canal cochléaire et ses cellules auditives après l'avoir captée la livreront au nerf auditif qui l'enverra au centre psycho-acoustique, dont l'image sonore, dis-je, devra obtenir de vous en un temps très court une réaction marquée par l'énoncé d'un mot quelconque, le premier qui vous viendra à l'esprit, et qui me permettra de mesurer le temps écoulé entre le prononcé du mot inducteur et le mot induit que vous m'aurez lancé, après quoi je vous proposerai d'autres mots aux quels chacun devra trouver écho, non dans la zone des affects de votre Moi où il serait en fâcheuse relation avec un contenu émotionnel, mais à la seule surface de la conscience afin que je sois assuré d'un temps réactionnel sans perturbation et que je n'aie pas à me heurter à des reproductions défectueuses, étant donné que les associations auxquelles je me tiens le plus volontiers sont des catégories bien établies que je classe en coordinations, supra ou subordinations, contrastes, prédicats sentimentaux, prédicats objectifs, définitions, coexistences, identités, expressions composées, associations verbales motrices, associations d'activité, associations tonales et allongements complémentaires de mots, d'où il vous apparaît clairement qu'il me sera possible de pénétrer dans ce domaine de votre Moi dont moi seul ai la clé ou, pour mieux dire, les clés, puisque, chronomètre en main, j'aurai toute facilité à mesurer le temps qui s'écoulera entre l'énoncé du mot inducteur et l'expression du mot induit et même, pour plus de précision, entre la dernière syllabe de l'inducteur et la première de l'induit

et que, guidé par les secondes ou les fractions de seconde de la durée de la réponse réactionnelle, il me sera aisé de colliger certains indices de votre complexe dont la somme psychologique me fournira la base de calcul qui m'est nécessaire pour les premiers déblais qu'à tout vous dire j'estime si abondants et d'une nature si inquiétante que, dès aujourd'hui, je vais m'y attaquer en utilisant, donc, l'arme verbale que le vocabulaire met à ma disposition et aux coups de laquelle j'attends votre riposte. Je commence... »

À peine le psychanalyste avait-il lancé le premier de ses mots inducteurs que Florian pris d'une sorte de panique était déjà dans l'escalier et s'enfuyait d'un trait jusqu'à la rue Cujas où, tombant sur sa couche, il fondit en larmes : il avait pris la psychanalyse pour une science, elle n'était qu'un art et le plus confus des arts : une dialectique.

*
**

Il alla chercher auprès des biologistes l'espoir de voir clair dans sa double nature.

Ils lui firent un accueil amical, aisé, compréhensif. C'étaient des hommes aux yeux de qui la vie avait le prestige de demeurer un mystère, un des derniers — et le plus passionnant — des mystères d'un monde qui, l'un après l'autre, leur livrait ses secrets. Déjà Florian, par ses études, connaissait la matière vivante, mais il était impatient qu'on lui donnât des lumières sur l'origine même de la vie et que, l'ayant instruit de ce problème, on lui permit de se situer en tant qu'être vivant dans un monde où d'autres êtres vivants de même espèce que lui le reniaient. Il s'éleva à ces hautes conceptions qui vont chercher les origines de l'animé dans l'inerte, de l'animal dans le minéral ; il sut que les uns soutenaient ceci, que les autres affirmaient cela mais qu'en fin de compte lui, Florian, tout comme n'importe quelle jeune Tourangelle, n'était fait de rien d'autre que de molécules de protides, glucides et lipides venues de la nuit des temps et communes à tout ce qui naît, se développe, se reproduit et meurt sur la terre. Il sentait, preuves chimiques en main, la merveilleuse fraternité des êtres vivants, l'intime parenté de l'oiseau et de l'orchidée, du serpent et de la

femme, du tigre et du bacille de Koch. Son univers perdit d'un coup toutes ses frontières humaines et surtout les raciales.

Puis il s'enquit auprès de la biologie des diverses combinaisons chromosomiques qui, de l'union d'un aïeul blanc et d'une aïeule noire, avaient fini par donner un Florian. Bien qu'il n'ignorât rien des lois de Mendel ni des schémas par lesquels la génétique expliquait le subtil mécanisme de l'hérédité, il s'en fut poser des questions à un généticien de la plus grande réputation et qui le reçut avec la meilleure grâce. Ce maître de la recherche scientifique menait ses travaux dans le calme d'une demeure des environs de Paris. Perdue dans un jardin aux arbres d'apparence méditative, aux plantes de libre abandon, la maison apparut à Florian comme l'ermitage même de la philosophie, le refuge d'une sagesse telle qu'Aristote l'enseignait au bord de l'Illyssos. Une société diverse en ses aspects mais égale dans son amour de la science entourait le savant certains jours où il aimait qu'on vînt chez lui échanger des idées. Il y avait là des adolescents dans l'âge des inquiétudes métaphysiques, des hommes de laboratoire, des prêtres de l'école du Père Teilhard de Chardin, quelques rares écrivains fidèles aux disciplines de la connaissance. Les propos se croisaient à la façon des abeilles que la légende fait voler autour des lèvres de Pindare, légères mais chargées d'un miel nourrissant.

« Monsieur, lui dit Florian, vous voyez ma couleur ; avec vous je puis en parler librement. »

Le savant répondit que la botanique était un des rameaux de la biologie, qu'un botaniste était toujours le bienvenu dans une maison où l'on tentait de pénétrer le secret de la vie et que les questions posées par un botaniste seraient accueillies comme celles qu'un ami pose à un ami. Dès lors la conversation alla son train de confiance mutuelle et Florian connut un des moments les plus heureux de sa triste existence : il pouvait, à haute voix, les yeux dans les yeux, tenir devant un autre le langage qu'il tenait habituellement devant lui-même face au reflet de son miroir ; il osait dire : « La couleur de ma peau, la laine de mes cheveux... » Et il s'enquit des matériaux qu'il avait hérités de ses ancêtres blancs, de ses ancêtres noirs et dont était fait l'édifice de son corps.

« Ah ! Monsieur, dit-il quand il eut reçu la réponse, je suis donc le lieu d'un grand prodige, le rendez-vous de caractères oppositifs et contrastants.

Quelle confiance voulez-vous que j'aie en moi-même ? Comment ne douterais-je pas d'un Moi dont la complexité se perd dans des formules où je m'é gare ? Et quel est l'avenir de ce Moi bariolé si je le transmets à des enfants qui pourront me demander des comptes au cas où certains d'entre eux seraient tout à fait noirs, certains autres tout à fait blancs, quelle que soit la couleur de celle que j'aurai épousée ?

— Je puis dès à présent vous répondre, dit le savant de sa voix douce. Reportons-nous d'abord à votre aïeul blanc et à votre aïeule noire. La différence de coloration entre lui et elle, comme entre tout homme blanc et toute femme noire, tenait à une différence concernant au moins trois gènes ou facteurs indépendants que je désignerai par $A B C$ pour la femme noire, par $a b c$ pour l'homme blanc. Dans l'enfant né de leur union se trouveront les trois facteurs de noirceur $A B C$ et les trois facteurs de blancheur $a b c$; il sera donc intermédiaire entre le parent noir et le parent blanc, il sera moyennement coloré. Mais lorsqu'il sera en âge de transmettre la vie à des enfants, huit combinaisons de gènes se seront formées en lui et qui seront transmissibles, soit : $A B C$, $A B c$, $A b C$, $A b c$, $a B C$, $a B c$, $a b C$, $a b c$. Si, mulâtre, il s'unit à une mulâtresse, 64 combinaisons seront possibles entre les huit sortes que je viens de vous dire ; d'entre ces 64 combinaisons, une seule réalisera le Noir tout à fait noir : $A A B B C C$; une seule, le Blanc tout à fait blanc : $a a b b c c$; toutes les autres produiront des mulâtres, colorés à des degrés divers.

— Et, dit Florian, si le mulâtre s'unit à une Blanche ?

— Eh bien, les $a b c$ blancs se trouveront en présence des combinaisons $A B C$, $A B c$, $A b C$, etc.

— Et, reprit Florian, s'il s'unit à une femme noire ?

— Les $A B C$ noirs de la femme joueront leur chance avec les $a B C$, $a b C$, etc. du mulâtre.

— Ah ! dit Florian, quelle est ma solitude dans ce monde de problèmes ! »

Les deux hommes échangèrent un regard où s'exprimait une égale conviction que rien dans la nature n'atteignait au pathétique de la condition humaine.

Et Florian s'éloigna, répétant en lui-même sur un rythme de glas : « Les *a b c* blancs... les A B C noirs... »

ÉPISODE NOIR

I

Ô Florian ! Cher être d'abord issu d'une rêverie qui nous menait au long d'un sentier d'Île-de-France, puis entendu dans sa voix, précisé dans ses formes et dans ses traits, enfin perçu dans certains détours de son âme secrète, Florian, nous ne t'avons plus revu depuis le jour où tu t'éloignais de la maison du sage et reprenais le chemin des rendez-vous avec ta solitude.

Nous nous informons de toi auprès de l'heure qui fuit et de l'air du temps. De ces sûrs messagers nous apprenons que te voilà sorti de tes études, paré de diplômes et pris dans le courant d'un travail ajusté à tes goûts.

L'heure qui fuit t'a rencontré sur les chemins de la Touraine, allant saluer comme pour un adieu la famille vigneronne qui naguère t'avait amicalement reçu. Peut-être connaissons-nous plus tard les raisons qui te guidèrent à retourner vers les coteaux de la Loire.

L'air du temps... Quoi ! Est-ce possible ? Ce serait trop beau, trop réussi, comme arrangé d'avance. Mais ne faut-il pas s'attendre au jeu le mieux mené de la part d'un personnage né de l'espoir que l'on a de le voir se prêter au développement d'un thème de choix délibéré ? Oui, l'air du temps nous apporte la preuve que ce jeu-là est possible et le rideau se lève sur le décor de nos désirs.

**

La nuit montait comme une noire vapeur du sol humide de la forêt ; elle sortait de la racine des lianes, s'élevait au long des câbles verts jusqu'à la cime des hauts arbres ; elle rampait par endroits dans un fouillis de basses plantes, dans un enchevêtrement de feuilles plates et de courtes tiges d'où elle se dégageait avec peine pour joindre les parts d'elle-même déjà en montée vers le ciel. C'est chaque soir un dur effort pour les ténèbres tropicales de s'extraire d'un humus dont toute parcelle est le lieu d'un pullulement végétal peuplé d'une multitude animale et de se hisser au faîte des géants solitaires.

Aux premiers signes du crépuscule, si bref en Côte d'Ivoire, Florian avait laissé son travail pour gagner la forêt voisine.

« Afrique, Afrique, soupirait-il, prends-moi, prends de moi la part qui te revient. Tout ce qui de toi vit dans mon sang, je te l'offre pour qu'à ton tour tu me le révèles et me l'expliques. »

Il était dans la fièvre des heures nouvelles ; l'Afrique le brûlait à l'âme autant qu'à la chair. Il la tenait, son Afrique, il l'embrassait, il la fou lait.

Depuis huit jours qu'il était à Abidjan il attendait ce tête à tête avec la bien-aimée comme l'Instant de sa vie. Il avançait, le souffle court, les chevilles incertaines par un couloir de verdure trop étroit pour contenir les élans de son émoi ; il s'arrêtait, il humait l'air saturé de lourde odeur de sève ; il repartait, fouillant des doigts la tenture végétale des côtés de la piste, saisissant des feuilles à poignée, les portant sous ses narines.

« Afrique, disait-il, tu sens la chaleur de la vie, tu es la fille de chair de la terre et du soleil. »

De toute part la forêt s'éveillait aux amours et aux combats de la nuit. Il fallait de chaudes ténèbres aux noces des crapauds, des caméléons et des chauves-souris ; il fallait les nocturnes complicités de la jungle aux coups de crocs des panthères sur la nuque des proies fuyantes, aux approches des reptiles vers un dernier battement de cœur.

Florian tremblait, frémissait, par moment chancelait, par moment butait contre des ombres. La gorge serrée par une angoisse inconnue de lui-même, le front martelé de coups illusoires venus de branches en forme de bras, de feuilles à gestes de gifles, il perdait peu à peu le sens du temps et du lieu. Il entendit d'abord un murmure de rampements, de craquements, comme un chuchotement de mousses mêlé de confidences de larves ; des souffles glissaient au ras du sol, des sifflements fusaient dans les épaisseurs rameuses, sourds et retenus comme des appels de complices au seuil d'un crime ; des lianes s'entrelaçaient dans un doux bruit de molles étreintes, d'autres se dénouaient de fatigue, en silence. Puis il y eut des plaintes dont il ne savait si elles étaient de plaisir ou de douleur, des cris où semblait passer l'infini désespoir d'une vie soudainement happée par la mort. Il y eut aussi l'ardente stridulation d'une tribu de cigales groupées au pied d'un tronc géant et jetant la nouvelle de leurs fêtes nuptiales aux coins et recoins des fourrés. Dans les marigots ourlés de grenouilles coassantes les silencieux crocodiles attendaient l'heure où la soif amènerait à portée de leur mâchoire les gibiers repus de chair et de verdure. Les fourmis par myriades se lançaient à fin bruissement de pattes vers des entreprises de guerre et de pillage. Et les moustiques, petite chanson aux ailes, allaient leur léger train de danse à la recherche d'un repas de sang.

« Afrique, ma bien-aimée, murmurait Florian, ô ma mystérieuse, quelles sont tes ténèbres que tout mon être appelle et reçoit et absorbe ! »

Avançant à tâtons, il n'avait plus pour le guider que les étincelles éparses des noctuelles et, par endroits, la lueur laiteuse d'une moisissure fluorescente.

« Afrique, soupira-t-il, ô mon amour ! »

Il s'allongea sur le sol et posa la joue contre le tiède humus fait de poussière de bois, de débris de feuilles et doux comme une peau. Les yeux clos, les lèvres offertes aux caresses de l'air, il se perdait dans un irréel où seul le nom de l'Afrique gardait une apparence de forme et une ombre de son.

Piqué par les moustiques, mordu par les fourmis, enveloppé de présences malfaisantes, il recevait avec bonheur tout ce dont il plaisait à l'Afrique de le faire souffrir : semblable aux mystiques que leur Dieu favorise en les marquant de plaies, il acceptait comme une faveur les cruels assauts de la brousse. La souffrance faisait partie de son union avec la terre des ancêtres.

« Afrique, dit-il en se levant et en prenant la piste du retour, toi, terre africaine, tu me parles, je t'entends, toi que je porte dans mon sang, terre de mes aïeux noirs. »

Et il quitta ce lieu de communion dans l'extase du néophyte admis aux mystères d'un culte.



Le lendemain, lorsqu'il parut au laboratoire de botanique de Yopodoumé, ses camarades le plaisantèrent sur les marques de piqûres qui le défiguraient.

« Oh ! dit-il, les caresses de l'Afrique sont autrement ardentes que celles de l'Europe. »

Yopodoumé, où Florian avait pris ses fonctions de stagiaire dès son arrivée en Côte d'Ivoire, assied son groupe de cases au bord d'une lagune telle qu'en nos vagabondages d'imagination nous ne saurions en évoquer de plus riche en enchantements. Penchés sur le miroir de l'eau dormante, les cocotiers lui font un cadre de svelte grâce ; les rives de la crique au fond de

laquelle elle étend ses jardins et ses pavillons sont le lieu d'une cohue de fougères géantes, de pandanus à longues lanières, de palmiers, d'ochracées à fleurs jaunes ; des tourterelles y font à longueur de jour leur plainte de velours. D'étroites pirogues chargées de régimes de bananes vont et viennent poussées à la pagaie par des Noirs chantants. L'air y est parfumé aux narines, sucré à la langue, comme un sirop qui serait devenu vaporeux.

« Les caresses de l'Afrique ! dit à Florian un de ses camarades, ils n'ont que ce mot-là aux lèvres dans les premiers temps de leur séjour. Après quoi ils déchantent. Mais je n'en ai pas connu qui poussent, comme tu le fais, le plaisir d'être caressés jusqu'à offrir leurs jambes, leurs bras et leur visage à la trompe des anophèles et aux mandibules des manians.

— C'est, dit Florian, que pour ceux-là l'Afrique n'était qu'un continent sur la carte du monde. Tour moi, elle est la sève de mon sang, l'argile de ma chair et la chaux de mes os.

— Écoute, Florian : ne dois-tu pas mal de cette sève, de cette argile et de cette chaux à l'Europe ? Ce que je te dis là, tu sais, c'est en camarade.

— Nous parlerons de l'Europe plus tard », dit Florian avec vivacité.

L'arrivée d'un Martiniquais dans le petit groupe des botanistes de Yopodoumé n'avait changé en rien l'harmonie de l'équipe. Ni sa couleur ni le côté farouche de sa nature n'avaient troublé le cours de leurs travaux. Il fallait que le nouveau venu eût de lui-même fait allusion au mélange de son sang pour qu'ils y eussent prêté quelque attention. Une même ardeur au travail, un même goût pour la recherche scientifique maintenait entre eux une entente que scellait un même stoïcisme devant les malfaisances du climat.

Le directeur du centre, Lucien Blanchon, était de cette espèce d'hommes de savoir pour qui la vie ne trouvait son excuse que dans les occasions qu'elle offrait de la forcer dans ses secrets, de la traquer dans ses plus inviolables défenses.

Parmi les garçons de l'équipe, l'un s'appliquait à améliorer le rendement de la patate douce, du manioc, de l'igname, toutes plantes vivrières étrangères à l'Afrique, indispensables aux Africains ; un autre étudiait les principes nutritifs des graines de nénuphar et des pousses de rôniers ; un troisième débrouillait et classait la flore de la lagune. Florian fut chargé,

pour ses débuts, de dresser un tableau des plantes épiphytes de la Côte d'Ivoire. Les épiphytes sont, comme on sait, les végétaux qui vivent fixés au tronc et aux branches des arbres sans en être les parasites.

« Ainsi, lui dit Lucien Blanchon, vous vous familiariserez avec une double végétation, celle des supports et celle des supportés.

— Ne croyez-vous pas, dit Florian en serrant les poings, qu'un être qui se fixe dans une société qui n'est pas la sienne soit, lui aussi, un épiphyte ? Qu'il soit supporté, c'est-à-dire admis à contre-cœur ? Qu'il ait une sorte de dette envers ceux qui le supportent ? Qu'il souffre de devoir aux autres appui et protection ? Qu'il songe passionnément à se libérer ?

— Monsieur Florian, dit Lucien Blanchon, en prêtant aux végétaux le raisonnement humain on va loin. Pour moi, j'estime qu'un épiphyte ne déchoit pas plus à mener sa vie au tronc d'un vigoureux parasolier qu'un botaniste à accepter le soutien de l'État pour mener à bien ses travaux.

— Ce n'est pas tout à fait ce que je voulais dire en posant ma question », murmura Florian.

Ils parlèrent des orchidées et fougères épiphytes. Florian ne se tenait pas de connaître la parure végétale de l'Afrique ; il la voulait plus riche, plus somptueuse que celle de l'Europe. Il poussait Blanchon à convenir que rien ne surpassait en force et en splendeur la forêt africaine, en éclat et en parfum les fleurs d'Afrique et qu'il ne pouvait être question de mettre en parallèle des fleurs de France qui s'appelaient oreille-de-souris, pas-d'âne ou langue-de-femme avec des strophantus et des ochnacées dont les formes et la beauté étaient à l'échelle de la majesté africaine.

« Ce n'est pas ici, dit-il, que l'on irait effeuillant des pâquerettes ou bien cueillant des violettes à sécher dans un livre comme font en France les jeunes filles au cœur frêle. »

Le soir, pour regagner Abidjan où il occupait un logis provisoire, Florian traversait la ville des Noirs. Son enthousiasme africain se manifestait par de longs arrêts parmi la foule où il retrouvait par-ci par-là des visages lui rappelant ceux de ses cousines, de ses amis de Diamant. « Ah ! se disait-il, comme ils sont plus nobles ici, et plus purs et plus vrais aussi ! »

En ce quartier populeux et désordonné tout l'émerveillait : rien ne lui semblait plus beau que le romantisme des cases faites de débris de caisses

d'emballage, de plaques de tôle rouillée, de feuilles de bananier et de piquets de bambou ; il aimait d'être bousculé par les porcelets mêlés aux jeux des enfants, frôlé par les belles filles noires allant la tête chargée d'une cuvette émaillée, d'un bidon de fer blanc ou d'une calebasse. Il eût désiré de parler leur langue, de leur dire qu'elles étaient l'image d'une vérité devant laquelle il n'était lui-même que mensonge et duperie.

« Noires, elles sont noires et ne sont que noires, se disait-il, pures dans leur pureté, sans défaut dans leur noir, filles d'une race dont nul mélange n'est venu troubler la couleur. »

Il aimait leur rire d'un clair éclat, leur regard de coquette à la fois caressant et moqueur et cet air provocant et fuyant qu'elles prenaient dès qu'on avait les yeux sur elles. Elles étaient le symbole ravissant d'une humanité demeurée en deçà des barrières du sérieux de la vie. Mêlé à leur foule, Florian se retrouvait dans ce qu'il sentait être le meilleur de lui-même, le plus vrai de lui-même.

« Chères sœurs de mon vrai sang, murmurait-il, clair miroir de mon vrai moi. »

Mais il ne semblait pas qu'elles reconnussent en lui le frère qu'il croyait leur être.

II

À Abidjan Florian fut tout de suite recherché des Blancs et des quelques Guadeloupéens et Martiniquais qui occupaient des places dans l'administration. En ce nouvel arrivant aux manières discrètes et aux façons charmantes les uns voyaient un brideur éventuel, un danseur pour les soirées à venir, les autres espéraient trouver un frère de sang-mêlé avec lequel ils pussent égrener les potins des Antilles. Il déçut par la courtoise

indifférence qu'il montra aux avances des uns et des autres. Et bientôt le bruit courut qu'il préférait la société des Noirs à celle qu'on lui offrait.

Nous n'en sommes point surpris, nous qui avons vu Florian étreindre passionnément la terre d'Afrique, qui l'avons entendu gémir de tendresse en goûtant le parfum de la forêt des ancêtres. Ce qu'il a demandé à la France, il le demande à la Côte d'Ivoire : de se connaître dans sa double personne, dans la part de lui-même qu'il doit aux Boismarleux d'Île-de-France, dans celle qui lui vient des guerriers noirs de la savane africaine. Convenons que nous n'eussions point pensé qu'il fût d'emblée si ardemment acquis à celle de ces deux parts dont on dit que les hommes de sang mêlé ne se targuent pas le plus volontiers. Et cette ardeur vaut que nous nous demandions pourquoi elle est si rare et pourquoi Florian en a été saisi dès son contact avec la terre d'Afrique.

Nous connaissons beaucoup d'hommes de sang mêlé. Nous les rencontrons à tout instant dans la société blanche ; ils y occupent parfois les plus hautes fonctions, ils siègent au parlement, ils brillent dans la médecine et au barreau, ils sont ingénieurs, poètes, fonctionnaires, professeurs. Ils mènent la vie française aussi naturellement que s'ils étaient de pure ascendance bourguignonne, picarde ou poitevine ; ils pensent blanc, ils agissent blanc ; il semble qu'on les étonnerait et même les heurterait si on s'informait de l'intérêt qu'ils portent à leurs origines noires. Tout homme de bonne éducation sait que nul franc échange d'idées n'est possible avec eux, que le tabou qui pèse sur la couleur de leur peau ne permet auprès d'eux ni libre abandon de l'esprit ni limpide effusion du cœur. En leur compagnie on se tient, quoi qu'on en ait, dans le « comme si » ; comme si l'on ignorait qu'ils descendent des nègres, comme si la plupart d'entre eux n'avaient pas pour ancêtres de malheureux esclaves achetés à valeur de chair humaine par les planteurs de la Louisiane, du Brésil, des Antilles ou de la Guyane. De même que nous aimons à dire : « Moi, dont l'arrière-grand-père était laboureur en Saintonge... » de même on aimerait les entendre parler d'un arrière-grand-père esclave dans une plantation de Pointe-à-Pitre ou bien d'un aïeul Pahouin, chasseur aux forêts du Gabon. Ce serait à eux de faire le premier pas, à eux de tirer orgueil de leur ascendance noire. Il n'est pas

venu à notre connaissance qu'un Alexandre Dumas fils, fêté, choyé, admiré de ses contemporains, se soit inquiété d'aller chercher quelqu'un des traits de son caractère, quelqu'une des sources de son talent du côté de la jolie fille noire que son arrière-grand-père Davy de La Pailleterie lui avait donnée pour arrière-grand'mère. Cette jeune esclave de Saint-Domingue était-elle fille d'un Baoulé, d'un Ashanti, d'un Somba ? Portait-elle dans son sang — et donc Dumas fils dans le sien — les vertus d'un guerrier Bariba, les dons d'un musicien Djedjé ? Ce ne sont pas des questions qu'il semble qu'il se soit posées.

Nous saisissons sans peine que les préférences marquées par Florian aux Noirs d'Abidjan aient détourné de lui les sympathies des autres sang-mêlé : il faussait le jeu.



Il se lia d'abord avec les évolués ; il trouvait dans leur société l'avantage de s'y exprimer en français et de touchantes ressemblances avec les bacheliers de Fort-de-France. C'étaient des Noirs à diplômes, à certificats, à témoignages de satisfaction et qui maniaient la seringue de Pravaz ou le porte-plume à réservoir — généralement piqué dans la laine de leurs cheveux — ou les fiches de standard téléphonique, ou encore qui occupaient des fonctions assises dans un bureau à registres, classeurs, fichiers, timbres humides et corbeille à papier. Certains étaient maîtres d'école ; d'autres, employés des postes ; d'autres, députés.

Toutefois il comprit vite que ce n'était point chez eux qu'il aurait contact de cœur et d'esprit avec l'Afrique qu'il cherchait. Ils n'avaient d'autres manières que celles qu'ils imitaient des Européens, d'autre esthétique qu'une pauvre propension à orner l'intérieur de leur case de vues chromolithographiques de l'Opéra de Paris ou de la tour Eiffel, à le fleurir de roses en tulle gommée, à l'animer des voix d'un phonographe. Et leurs femmes renonçaient au pagne bien drapant pour la robe étriquée, collante aux formes et de pauvre cotonnade, sortie des standards de la confection métropolitaine.

« C'est tout comme à Diamant », se disait Florian.

Mais par eux il apprenait la langue du pays ou, du moins, un des dialectes les plus généralement parlés en Côte d'Ivoire. Chaque soir, au retour de Yopodoumé, il prenait sa leçon ; son maître était un employé des postes appelé Kouamé et qui venait du pays de Tenkoaogo.

Ô délices ! Chaque mot de la langue *bisa* était comme un doux fruit dont il goûtait et la chair et le suc. Il lui semblait qu'en le prononçant il rejoignait ses lointaines origines, qu'il découvrait la clé de l'âme des ancêtres. Comme un enfant — et se plaisant à l'être — il répétait en comptant sur ses doigts les chiffres que Kouamé lui enseignait : *dinné, hira, karko, si, sourou, sod, sabrà, singé, néahô, bou*. Il fallut qu'il modelât ses lèvres et sa langue à toute une phonétique qui leur était nouvelle, qu'il allât chercher au profond de sa gorge des gutturales dont il aimait qu'elles fussent inconnues des Blancs. Il répétait certains mots à haute voix pour se donner à croire qu'en les prononçant il les tirait du sommeil où ils étaient enfermés depuis les temps de l'esclavage aux îles. L'enseignement de Kouamé semblable à une chaude averse qui donne vie aux grains en attente dans la terre, faisait germer en lui les semences en sommeil de la langue ancestrale.

« Di n'di... Da n'da... Mon père, ma mère... Combien de fois ceux de qui je viens ont-ils murmuré ces sons doux comme des tintements de cloche ! »

Il s'appliquait à donner un tour amical aux vifs et légers monosyllabes de la langue *bisa*. Comme il n'y avait rien qui ressemblât à notre mot amour, à notre verbe aimer dans le dialecte des gens de Tenkodogo, il apprit à faire des phrases où il était question de miel, de fleur, de chanson et de feu, ce qui donnait assez bien une image de la passion amoureuse. Après quoi il se fit enseigner des proverbes, contes et devinettes de la forêt. Les animaux y jouaient le premier rôle : le porc-épic y était plein de malice, le singe hâbleur et trompeur, la fourmi indiscreète et la vipère coléreuse. En pratiquant l'art de conter des histoires il espérait gagner la faveur des esprits simples et des cœurs purs, les seuls qui lui parussent valoir qu'il les fréquentât dans l'avenir.

Quand il se sentit habile à s'entretenir avec les gens de cet esprit et de ce cœur, son ami Kouamé lui trouva dans la ville noire une case où il pût

mener l'existence de ses rêves en dehors de ses heures de travail à Yopodoumé.

C'était une hutte de forme rectangulaire faite de ce pisé qu'en Afrique on appelle banco, cou verte de palmes sèches, au sol de terre battue, n'ayant pour ouverture qu'une porte faite de trois planches mal ajustées. L'intérieur sentait la fumée, les feuillages du plafond étaient poisseux de suie. Il n'y avait aucun meuble.

« C'est ravissant ! » s'écria Florian.

En pénétrant dans cette pauvre case nue et enfumée il se montrait exact au rendez-vous que lui avait fixé son rêve.

**

Instant émouvant, enveloppé d'un quelque chose qui nous met mal à l'aise, nous que rien n'a préparés à une pareille détermination de la part de Florian. Ce même jeune homme que nous avons vu errer en quête de ses ancêtres dans les salons lambrissés d'une noble demeure du temps le plus français des siècles de la France, que nous nous rappelons au château des Fontaines posant la main sur les crémones où s'était posée la main des aïeux à perruque poudrée, à mollets de soie, ce même jeune homme, le voilà au seuil d'une hutte misérable, tâtant de la main les murs de boue séchée où se sont appuyées les mains des Baoulé, quêtant dans le vide de ce lieu d'indigence les ombres d'un passé qu'il sent vivre en lui.

**

Le lendemain, disant adieu à la ville européenne, il aménagea sa case à la manière baoulé : deux ou trois escabeaux taillés dans du bois de meleba, une table basse à quatre pieds inégaux, une cuvette creusée en plein acajou, et comme couche quelques peaux d'antilope avec une sorte de baldaquin à monture de bambou portant un tulle de moustiquaire. Rien n'était assez primitif — assez *vrai*, disait-il — pour mériter d'avoir une place dans son

cher intérieur ; les récipients pour l'eau de la toilette étaient d'argile travaillée à la main et décorée de symboles peints à la plume d'oiseau ; la natte jetée au sol était faite de fibres de bananier.

Sa première nuit le transporta dans un état qui tenait de l'extase et du malaise. Étendu sur sa couche d'antilope, étouffant de chaleur et de manque d'air, il n'était présent à lui-même que par sa suffocation ; le meilleur de son être courait dans le dédale des cases d'alentour, se mêlait au rythme des tam-tams, participait au piétinement des danses, riait aux devinettes des conteurs. La nuit des tropiques était dans la ferveur de son accomplissement. Ce que le morne jour sous un ciel sans mystère n'avait point réussi à éveiller, la nuit le suscitait de la terre et des eaux dans un concert de sombre joie, dans un tumulte de cadences délivrées des chaînes de la lumière. Et les ténèbres ancestrales s'animaient en Florian comme si dans les arcanes de sa double nature la part de l'ombre l'emportait sur celle de la clarté. C'était sa propre nuit qui se mêlait et se confondait à la nuit africaine.

Il est vrai que les mêlées orgiaques dont l'homme a de tout temps subi les appels trouvent sous les constellations des tropiques leur décor, leur climat et leur aire d'épanouissement. Avant que de parler l'humanité a dansé sur des rythmes d'expression passionnelle ; elle a, pendant les siècles des siècles, mimé la joie de vivre, le plaisir de l'amour, la douleur de la mort ; par le mouvement des chevilles, des genoux et des hanches, par la cadence des bras et de la nuque elle a dit l'essentiel de ce qu'elle avait à dire : que la vie était fécondité, que des esprits jaloux armés de sortilèges lui en voulaient d'être force et santé et que, les ténèbres leur étant favorables, c'était de nuit qu'il fallait les combattre par la danse et le chant. Ainsi dansaient les hommes sur un fond sonore de frappements et de cris modulés au temps où la parole ne leur était pas encore venue comme instrument de relation ; ainsi dansèrent plus tard les Assyriens de Teglatphalasar et d'Assurbanipal, les Perses, les Égyptiens et les Crétois ; ainsi piétinèrent, bondirent et se cambrèrent les bacchantes dansant la thiasse et la cordace ; ainsi d'âge en âge se perpétua l'expression passionnelle par les rythmes et les cadences des vaudou, des chicha, des bolero, des samba et de tous les jeux de jambes et de bras où l'homme se retrouve dans son innocence et dans sa vérité.

D'heure en heure, jeté par le ravissement hors des ténèbres de sa case, Florian prenait sa part des danses. Les rythmes sous leur martèlement avaient anéanti les dernières images qu'il portait en lui de la France aux tendres et frêles horizons ; il n'était plus qu'un Noir parmi les Noirs, un Baoulé de la forêt, un danseur piétinant, ivre de forces obscures et de secrètes frénésies.



Ses camarades de Yopodoumé n'entendirent rien à une décision qu'ils tenaient pour la fantaisie d'un nouveau venu impatient de couleur locale, excité — malgré ses origines martiniquaises — par les premiers effluves de l'exotisme.

« Monsieur Florian, lui dit Lucien Blanchon, ces jeunes gens ont de vous l'opinion qu'ils auraient d'eux-mêmes s'ils avaient agi comme vous. C'est une manière commune à beaucoup de néophytes de tendre à se confondre aux mœurs des peuples qui leur sont nouveaux. On prétend que ceux qui y cèdent en reviennent vite et qu'il est peu d'exemples d'une adhésion définitive à l'étrange, au pittoresque et, pour tout dire, à l'exotique. Gauguin à Tahiti, Alain Gerbault à Moorea... Oui, je sais bien que ceux-là moururent où les chaînes qu'ils s'étaient données demeuraient attachées. Mais on en citerait cent autres qui se dégagèrent par lassitude, par déception ou par assouvissement d'un mode d'existence auquel leur passé ne les destinait pas. »

Florian laissait dire.

Sa journée se passait dans l'étude et le classement des plantes épiphytes, dans la sèche atmosphère de la recherche scientifique. Il s'astreignait à fixer son esprit sur les alignements et les accolades des tableaux synoptiques ; il faisait à la façon d'un robot classeur des fiches à numéros, à signes abrégés ; il synthétisait, il ordonnait, il réduisait à quelques chiffres et caractères d'écriture les orchidées en parure d'amour et les fougères poudrées de fécondité. Il était le Florian des examens et des diplômes, un Florian issu de la raison raisonnante de vingt générations de Français d'Île-

de-France, un homme à la connaissance de qui deux et deux faisaient à jamais quatre, le blanc était à jamais le contraire du noir, l'intelligible valait seul à jamais qu'on s'y arrêtât et qu'on s'en nourrit l'entendement. Il trouvait à ces exercices de la pensée des plaisirs nets et précis, taillés à angle droit et parfois isocèles, de la nature de ceux qu'éprouverait un cristal doué à faire en sa transparente matière des associations d'idées. Il était entouré de raisonneurs de même nature, fils les uns et les autres du pays de la logique et de la vérité vraie, qui se tenaient sans effort et sans trouble dans un univers défini par les nombres et qui allaient à travers les jours et les ans de la vie dans les certitudes apaisantes de la mathématique.

Mais, le soir, lorsqu'il passait le seuil de sa case de palmes et de banco, la porte qu'il poussait s'ouvrait sur le pays de l'indéchiffrable où rien n'avait plus de sens de ce qui dans la journée paraissait le plus clair. Tout y était sans contours définis, à formes floconneuses, à teintes mitigées : un univers bâti sur des données venues de l'illogique et de l'inconséquent. Celui qui s'y engageait avait accès au monde de l'absurde où deux et deux ne pouvaient en aucune façon faire quatre, où nulle voie ne pouvait en aucune façon mener à l'indiscutable et à l'évident.

C'est le pays de l'invisible : ceux qui n'ont d'yeux que pour voir ne sauraient rien y voir ; c'est le pays du silence : ceux qui n'ont d'oreilles que pour entendre ne sauraient rien y entendre.

Comment y suivrons-nous Florian, aveugles et sourds que nous sommes ? Nous devons abandonner dès les premiers pas notre impatience d'explication, nos *pourquoi*, nos *comment*, nos *combien*, nos *quel*, nos *que* et nos *quoi*. Nous n'aurons plus lieu de dire : « Prouvez-moi que... » Il nous faudra accepter la vérité sans preuve, renoncer à l'évidence de fait. Aristote ni Descartes n'auront place dans notre aventureux détour. Et que le fleuve remonte à sa source, que le fruit de l'arbre se forme avant la fleur, que le poisson nage au-dessus des eaux, que la pluie s'élève de terre pour tomber sur le ciel, seront autant de choses que nous aurons à recevoir pour vraies sans avoir à les connaître évidemment être telles.

III

Chaque jour, au retour de Yopodoumé, Florian passait près d'une mare encadrée de grands arbres et qu'animait un peuple de laveuses. Il s'asseyait entre les buissons sur lesquels les femmes étendaient les linges à sécher ; il s'emplissait les yeux du spectacle de cette foule rieuse, mêlée d'enfants barbotants, de baigneuses en ablutions ; il s'enchantait de tant de naturel dans les usages et les plaisirs de l'eau.

« La jeune fille blanche de Touraine et ses amies vont-elles jamais s'ébattre dans le courant de la rivière pour la joie de s'envelopper d'eau ? se disait-il. Et les enfants Boismarleux, au temps des jeux de la jeunesse, les voyait-on nageant, plongeant et s'ébrouant dans l'étang des Fontaines ? Ici est la simplicité des mœurs ; ici brille la vérité. Dans les mêmes époques qu'aux Fontaines de dures éducatrices enseignaient le maintien et donnaient le vernis de l'esprit aux filles de la maison, ici sous les ombrages, parmi la danse des papillons et les appels des touracos, les petites Baoulé n'apprenaient rien d'autre que la libre expression de leur plaisir de vivre. »

Un soir qu'il s'éloignait de ces parages il vit sur le chemin de la mare une jeune fille parmi les laveuses qui regagnaient leurs cases. Elle marchait avec la grâce des canéphores, portant sur la tête une charge de linge, les reins creux, les hanches balancées sous la blanche cotonnade du pagne. Ses jeunes seins étaient comme deux fruits offerts aux rayons du soleil sur la tige de son torse étroit. Ses traits avaient la beauté noble des femmes baoulé à laquelle son âge ajoutait une touche de vivacité ; ses yeux d'agate brûlée riaient à l'angle des paupières ; ses lèvres étaient couleur de laque atténuée d'un léger bistre ; ses narines s'ouvraient aux parfums du soir dans un mouvement de plaisir. Et sa peau brillait sous les derniers rayons du jour comme un sombre velours tissé par la nature.

« C'est elle, s'écria Florian, ce ne peut être une autre. »

Il la suivit de loin et observa la case vers laquelle elle se dirigeait. Puis il courut chez son ami Kouamé.

« C'est elle, lui dit-il, elle est l'étoile de mon ciel, l'eau fraîche de ma soif, le chant de mon silence. Et je la veux pour femme. Va, Kouamé, va trouver son père, parle-lui, demande-la pour moi en mariage. Presse-toi, reviens vite ! Songe, ami : depuis deux siècles je l'attends. »

Kouamé n'entendait rien à ces étoiles, à ces eaux fraîches et à ces siècles d'attente, mais il savait que les sang-mêlé n'avaient pas des choses courantes de la vie une vue qui correspondît à celle qu'il en avait. Il partit ; il ne revint que fort tard dans la nuit.

« Eh bien ? dit Florian, parle, parle donc ! »

Kouamé, avec une lenteur réfléchie, expliqua comment la jeune fille s'appelait Afoué Aou...

« Aou ! s'écria Florian, quel nom d'amour ! »

... Comment elle était promise en mariage à un nommé Koffi Kouadio, douanier à Grand-Bassam, comment ce jeune homme avait déjà versé de grosses avances sur la dot et comment le mariage devait avoir lieu dès que la somme totale aurait été réglée et que divers cadeaux auraient été faits.

« Mais, ajouta-t-il, le père connaissant que tu peux l'acheter à un prix plus élevé est disposé à te la vendre.

— L'acheter ? Acheter Aou ?

— Trois touques d'huile, vingt poulets, un chapeau de feutre, dix porcelets sevrés, une couverture, deux gilets de cellular et une somme de 25 000 francs, tel est le prix qu'il demande d'Afoué Aou. Ce n'est pas cher car elle parle un peu le français. »

Tel était le prix, telle était la coutume.

« Mais, dit Florian, Aou est mon amour, Aou n'a pas de prix. Elle sera à moi ou je mourrai. »

Déjà il pensait à un enlèvement ; il voyait la scène du rapt : le rendez-vous secret pris par les deux amants, le départ dans la nuit vers la forêt complice, la case parmi les lianes et les hautes fougères où ils cachaient leur amour, les fruits, les racines dont ils se nourrissaient... En un instant les Roméo et les Werther de ses lectures lui apparurent, ombres pâles, traits tourmentés, le regard porté vers un trouble avenir ; ils étaient les héros d'un

destin malheureux. Il était lui-même au seuil du plus grand tourment et, par un retour soudain des influences européennes, il s'y plaisait.

« Tu veux mourir, lui dit Kouamé, pourquoi veux-tu mourir ?

— Si Aou n'est pas à moi, je mourrai.

— Alors, dit Kouamé, tu ne mourras pas puisque Aou est à toi.

— Comment ? Que dis-tu ?

— Je dis qu'elle n'est pas chère et qu'avec vingt poulets, dix cochons, trois touques d'huile, un chapeau, deux gilets, une couverture et de l'argent tu l'auras.

— Je n'ai pas d'argent et...

— Zobi le Syrien te le prêtera.

— ... Et Aou n'est pas un objet qu'on achète. Aou est mon Afrique, elle en est la chair et l'es prit. C'est par elle que je veux refondre mon âme à l'âme des ancêtres. Tu comprends, Kouamé, me retrouver pur et vrai en elle et par elle, voilà ce que je veux.

— Pour les porcs et les poulets compte sur Zobi, pour l'huile aussi. Pour l'argent, il te l'avancera au taux du quart pour cent qui est le taux de l'amitié.

*
**

Nous sommes les témoins du débat qui se livre en Florian. Dans les arcanes de son hérité blanche veillent les images de l'amour telles que les a fixées toute une littérature inspirée de chevalerie et de galanterie. Nous voyons se dessiner à traits légers et teintes transparentes un Tristan voguant avec Yseult sur la mer d'Irlande, une Geneviève de Brabant cachant dans la forêt le crime dont elle est innocente ; nous percevons le murmure des violes d'amour et des téorbes sur fond de rossignols ; nous sommes enveloppés d'un brouillard de soupirs et de larmes. Tout Africain qu'il se sente redevenu depuis son arrivée au pays baoulé, Florian ne conçoit pas l'amour sans son cortège de héros douloureux et d'éléments pathétiques. D'une fille baoulé qu'il n'a fait qu'entrevoir, le Florian issu des

Boismarleux jure qu'elle est l'étoile de son ciel et le chant de son silence ; elle est sa Juliette, sa Chimène, sa Virginie ; elle est l'héroïne d'un drame qu'il se construit avec les accessoires d'un romantisme venu des brumes de l'Occident. Mais Florian l'Africain, comment va-t-il se mouvoir dans ce climat de vague à l'âme ?



« Alors, dit Kouamé, tu veux que j'aie voir pour toi Zobi le Syrien ? »

Florian voulait, Florian ne voulait pas. Jamais son double sang n'avait été à ce point partagé. Aimer, c'était mériter le cœur de la femme élue, ce n'était pas l'acheter comme une vile marchandise ; mais aimer, c'était aussi acquérir sans lutte et sans peine un être de plaisir et d'utilité.

Pendant qu'ils s'entretenaient ainsi, Florian et Kouamé virent entrer dans la case un vieil homme singulièrement accoutré d'une multitude d'amulettes et qui les salua d'un discours modulé sur un ton de complainte. Kouamé lui marqua aussitôt un grand respect auquel la crainte semblait mêler. Il s'adressait à lui à voix murmurante, tenant les yeux baissés et le torse incliné.

« C'est Kakou Goli le féticheur », dit-il dans un souffle à Florian.

Kakou Goli fixa sur l'ami de Kouamé des yeux dont le regard était si pénétrant que Florian se sentit transpercé comme par deux lames de feu. En même temps il était envahi d'un trouble qui lui faisait les chairs et les os étrangers à lui-même, la pensée en mouvement dans un crâne trop étroit et le sang jeté comme un torrent à travers un corps dont il n'était plus le maître. Plus longuement le regard du féticheur s'attardait à le pénétrer, plus Florian avait l'impression de devenir autre, non que cet état nouveau ressemblât à l'ivresse, au contraire, cet être qui se substituait à son Moi de toujours avait une claire notion de l'instant présent, il en recevait les messages et il les analysait mais avec un jugement qui n'avait plus pour terrain de développement la personne du Florian précédent.

Une fois installé dans cet être nouveau, il n'eut plus à balancer entre les oui et les non qui se partageaient sa volonté. Son univers était positif ; tout

ce qui s'y manifestait avait de nets contours et de franches couleurs. La première image qu'il vit s'y dessiner fut celle d'Aou, on n'en saurait douter. La jeune fille lui apparut telle qu'en sa ravissante réalité ; il la voyait dans sa grâce de fleur noire, corolle offerte au soleil, à la joie, à l'amour. Elle était là, devant ses yeux, marchant de son pas de biche sur un sentier qui ne pouvait pas ne pas mener au bonheur. Il tendit les mains, il avança d'un pas.

« Aou ! » s'écria-t-il.

Et se tournant vers Kouamé :

« Cours chez le Syrien », dit-il.

Comme il demeurait seul avec Kakou Goll, le féticheur sans prononcer une parole sortit de son boubou une poignée d'herbes sèches et la mit bouillir dans une casserole sur le foyer de la case. Et le silence s'établit entre eux jusqu'au retour de Kouamé.

« Tu as l'argent, dit Kouamé en rentrant, tu auras les cochons, les poulets, tout, et tu auras Aou.

— Ah ! dit Florian, ma vie commence en cet instant. »

Et le féticheur lui tendit un bol de liquide qu'il avala lentement, à petites gorgées comme s'il n'eût point douté que le breuvage n'eût le caractère d'un philtre bienfaisant.



Le lendemain il se rendit chez les parents d'Aou accompagné des porteurs de présents. Une foule de personnes l'attendaient dans l'enclos étroit qui entourait la case. Toute la famille de la jeune fille espérait de ce métis en place qu'il prodiguât aux uns et aux autres les mille avantages, faveurs et privilèges que son sang blanc lui permettrait d'obtenir de l'administration. Il y avait là les oncles, les tantes, les cousins, les cousines, les amis des oncles, les amis des cousins et les amis des amis, tout un monde accouru à la nouvelle du mariage.

Il y avait aussi Aou, Aou dans un coin de l'enclos mâchonnant une brindille de bois. Aou n'alla pas vers Florian ; Aou glissa vers lui un regard

de côté comme on mesure l'adversaire avant de l'affronter ; Aou ne connaissait de Florian que sa qualité d'enchérisseur qui annulait l'achat dont elle était l'objet de la part de Koffi Kouadio ; Aou était une marchandise tout comme un régime de bananes ou un couffin de café vert ; Aou irait à l'homme qui avait donné d'elle le prix agréé par son père.

« Bonjour, bonjour, disait Florian, bonne santé à vous tous ! »

Il courait d'un parent à l'autre, bousculant le protocole de la coutume, embrassant les grand-mères, frappant de bonnes tapes d'amitié dans le dos des oncles et des cousins, mêlant dans ses exclamations la langue baoulé aux litanies de la joie française.

« Instant merveilleux ! Comble du bonheur ! Vous voyez en moi un homme qui... un homme que... »

Tout en jetant son bonheur aux échos de la palissade de bambou, il remettait au père de la jeune fille le prix de son achat. L'un des porteurs sortit de deux vastes corbeilles dix porcelets hurlants ; un autre déballa les poulets pris dans un filet de jonc ; puis ce furent les gilets, la couverture, le chapeau, dont l'homme se coiffa aussitôt avec un air de grande fierté. Pour Aou, Florian avait apporté un bracelet d'argent ciselé. S'adressant à elle, il lui dit en baoulé :

« Fleur de mes yeux, miel de mes lèvres, Aou, porte cet anneau à ton poignet comme je porte la liane de ta beauté autour de mon cœur. »

Il s'approcha d'Aou, lui mit le bracelet au bras et, la saisissant par les épaules, l'attira à lui pour lui baiser les joues. Au contact de ses lèvres la jeune fille recula avec effroi pendant que les autres marquaient leur étonnement par des murmures ou par de vives paroles échangées entre eux. Ils convenaient que les manières des Blancs étaient singulières et qu'il valait mieux ne pas chercher à comprendre pourquoi la bouche de ce jeune homme allait happer sur les joues de la jeune fille une nourriture qui ne s'y trouvait manifestement pas.

Florian prit pour de la pudeur ce qui n'était que de l'épouvante et il n'en aima que davantage cette enfant d'une Afrique où il voyait toutes les vertus qu'il déniait désormais à l'Europe.

Mais dans l'impatience d'entraîner sa jeune épouse au tête-à-tête du mariage il brusqua la cérémonie et, ayant payé au père la somme d'argent

due pour le marché, il fit signe à sa femme et s'éloigna avec elle comme on voit l'acquéreur d'une jeune bête de somme quitter le champ de foire en emmenant son bien. Elle avait placé sur sa tête un petit ballot où était tout ce qu'elle possédait : un pagne de rechange. Et elle marchait derrière Florian en se tenant à distance de soumission et de respect.

Il faisait nuit lorsqu'ils arrivèrent à la case nuptiale. Florian avait couvert de pétales de fleurs le sol en terre battue ; il s'était appliqué à donner à la pièce un air d'heureux accueil : des guirlandes de feuillage ornaient les montants de la moustiquaire, la lampe-tempête de l'éclairage était suspendue aux palmes du plafond par une liane fleurie.

Aou, silencieuse et soumise, s'assit sur ses talons au milieu de la pièce et disposa quelques bois secs entre les deux pierres du foyer.

« Que fais-tu ? dit Florian. Viens près de moi sur la couche et entends les paroles que ta beauté fait fleurir sur mes lèvres. »

Elle répondit qu'étant sa femme elle devait d'abord préparer la nourriture du soir et qu'il lui fallait une marmite, de la farine de mil et des condiments pour la sauce.

« Qu'est-ce que tu dis ? s'écria Florian. Le mil, la sauce ! Aou, écoute-moi : c'est toi ma nourriture. Tu es le fruit délicieux vers lequel va ma faim, la source fraîche où ma soif depuis toujours désire s'étancher...

— Tu ne veux pas le mil ? dit Aou. Alors, tu veux la mangue, la papaye. Attends : je vais demander à la voisine...

— Mais non ! Tu es ma douce mangue, toi, et ce soir je ne veux pas d'autre nourriture que toi. »

Il la saisit dans ses bras, serra contre son cœur le mince et souple corps et approcha ses lèvres des lèvres de la jeune femme.

« N'da ! N'da ! » s'écria-t-elle en lui glissant des mains et en se blottissant dans un coin de la case.

Une fois de plus elle s'effrayait de ce geste d'amour qu'elle prenait pour un mouvement de voracité et dont les matrones ne lui avaient point enseigné qu'elle aurait à le subir. Qu'elle fût la mangue de son époux elle n'en doutait pas et se voyait déjà engloutie à belles dents. Il est vrai que les

Baoulé n'ont point pour habitude de se servir de leurs lèvres pour un autre usage que celui du boire et du manger.

« Elle est timide et farouche comme la gazelle de la savane, se disait Florian. Les baisers mêmes lui font peur. Chère petite Aou ! Comme elle est différente des demoiselles de Touraine ! »

Il alla s'asseoir auprès d'elle et de sa main la plus douce lui caressa les mains, les bras, les épaules, en lui contant des histoires où il y avait une gazelle et un lion, où le lion était amoureux de la gazelle et où la gazelle dans sa timidité craignait l'amour du lion. Pendant qu'il parlait ainsi en la caressant elle s'endormit. Il la porta sur la couche, s'allongea auprès d'elle et pendant toute la nuit, au son lointain des tambours de tam-tam, il songea à la délicatesse de sentiments de sa petite épouse noire.

Le lendemain matin, dès qu'il fut parti pour Yopodoumé, Aou courut chez les voisines pour leur conter comment son mari avait voulu lui manger le visage en commençant par les lèvres et comment il lui avait ensuite épluché la peau des bras et des épaules avec les doigts comme on fait aux patates douces avant de les mettre à bouillir.

IV

Ô nuit des tropiques ! Heurts du ciel et de la terre dans le tonnerre des échos forestiers ! La chevauchée ardente des nuages menait son galop sous le fouet des éclairs. La tornade déchaînait ses fureurs rugissantes sur la jungle en détresse. Les ténèbres déchiquetées laissaient aller leurs lambeaux au courant furieux des bourrasques.

« Je t'aime », murmurait Florian penché sur le visage d'Aou.

Les grands arbres s'abattaient ; les lianes se tordaient, se nouaient, se déchiraient dans les spirales du vent et leurs gémissements sifflaient en longs jets de souffrance dans le vacarme des éléments.

« Je t'aime, douce peau noire, fine pelure du fruit de mon rêve. »

Les eaux du ciel tombaient lourdement, par paquets, écrasant tout ce qui s'offrait à elles en planes surfaces, en résistances rigides, creusant les pistes de crevasses boueuses, noyant mille existences animales vouées au plaisir des heures.

« Je t'aime, Aou, dans tes yeux qui me voient, dans tes oreilles qui m'entendent, dans tes mains qui me touchent. »

À ce moment un faisceau d'éclairs frappa à grand vacarme un haut meleba voisin de la case ; des branches dans leur chute atteignirent la couverture de feuillage et la pluie pénétra dans la pièce.

« Je t'aime, disait Florian les bras noués à la fine taille de la jeune Baoulé, tu es l'écho des battements de mon cœur, la réponse de ma pensée, le miroir de la paix de mon âme. »

Aou sauta de la couche pour mettre à l'abri de l'eau le beau pagne que Florian lui avait offert. À la lueur verte des éclairs elle courait dans la case, riant de glisser sur le sol boueux, de se heurter aux bambous des parois, et son rire sonnait clair dans la fureur des éléments. Puis elle s'allongea de nouveau auprès de Florian.

« Demain, dit-elle, tu me donnes une robe toute pareille comme madame Gouverneur. »

Le français qu'elle parlait chantait aux oreilles de Florian une chanson nouvelle dont il recevait la musique sans toujours bien saisir le sens des mots qu'elle accompagnait. Et il répondait un oui qui n'était qu'une caresse de ses lèvres ajoutée à celles de ses mains.

À cause des torrents de pluie qui ravinaient le sol autour des cases les rats entraient par troupes dans la pièce et les cafards grimpaient au tulle de la moustiquaire en agitant leurs antennes dans un mouvement de panique.

« Petite Aou, murmurait Florian, nous irons dans la forêt et là je te couronnerai d'orchidées, je te tresserai une ceinture de fibres de palmier.

— Demain, disait Aou, tu me donnes des lunettes noires avec du blanc autour et un casque comme la manière blanche. »

À ce moment la tornade heurta de ses terribles forces molles les planches de la porte et pénétra dans la case, malmenant toute chose, culbutant les

calebasses, faisant de la moustiquaire une loque torse et misérable.

« Sur ta douce peau, disait Florian, je respire l'haleine de la brousse, la chaude odeur des fougères.

— Et tu me donnes aussi, disait Aou, une petite boîte en or comme elles en ont, les Blanches, avec de la poudre dedans et un verre brillant qu'on voit sa figure dessus. »

L'eau, le vent, les débris de la toiture, enveloppaient leurs corps et leurs paroles. Mais nulle violence du ciel et nul roulement des eaux n'avaient pouvoir de rendre aux incidences de l'heure ces deux êtres évadés hors d'eux-mêmes. Les osmose de l'amour menaient leurs mystérieux échanges entre Florian et sa jeune femme noire : d'elle il recevait les éléments d'une Afrique dont nous savons que chaque parcelle de son être était affamée ; de lui elle prenait peu de chose, juste ce qu'il fallait d'européen pour l'assurer quelle serait bientôt vêtue comme la femme du gouverneur.

Au matin, dans le calme revenu, Aou riante et causante se mit à réparer la case comme il convenait à sa condition d'épouse. Elle malaxait des pieds et des mains la boue jaune du banco, plaquait le mortier sur les brèches et laissait sur l'ouvrage la trace de ses doigts en sillons minces et sinueux.



Pendant ce temps Florian au laboratoire de Yopodoumé se livrait aux travaux de l'esprit, marquant ainsi qu'il avait acquis le sens très africain du partage des activités : la femme au labeur manuel, l'homme aux spéculations de l'esprit.

Comme ses camarades le savaient sensible aux allusions les plus discrètes touchant sa vie privée, nul ne se laissait aller à lui parler de son mariage aussi longtemps qu'il n'en soufflerait mot. On lui trouvait un air de n'être plus lui-même. Lui qui dans ses débuts au laboratoire avait montré de grandes facilités à éclaircir le mécanisme de fixation des épiphytes à leur support végétal, délaissait ce genre de recherche pour se limiter aux classifications. Son humeur même se transformait : il devenait doux, facile, rieur ; il perdait l'habitude de mener ses jugements sur la corde raide de la

logique ; ses propos se rapportaient à l'immédiat, à un papillon qui passait dans le jardin et dont il disait que c'était un papillon au lieu d'en supputer le genre et l'espèce. Parfois il quittait son travail, allait s'asseoir au bord de la lagune et se plaisait à fredonner à mi-voix des airs cadencés comme ceux qu'on entendait chanter aux piroguiers. Ses amis ne doutaient pas qu'il ne subît l'influence des Noirs au point de prendre leurs manières d'être, leurs gestes et, par une sorte de mimétisme, jusqu'au noir de suie de leur peau.

« Il tourne au noir », disaient-ils de lui.

De fait, ils assistaient à un phénomène d'africanisation comme on voit aux vieux missionnaires de Chine leurs yeux se brider et leur teint tourner au jaune.

« Il paraît, lui dit Lucien Blanchon, que vous avez trouvé logement au quartier indigène. Permettez-moi de vous mettre en garde contre deux dangers : l'eau de boisson et le féticheur. L'une vous farcit de parasites ; l'autre vous bourre de charmes et de sorts dont il est aussi difficile de se défaire que des parasites. »

Florian écoutait, souriait et passait. Il appartenait désormais à un monde où la science ne pénétrait pas, où les forces en action étaient hors du contrôle de l'homme, où rien ne pouvait rien contre rien. Et il y connaissait un tel bonheur que les conseils de Blanchon lui apparaissaient comme une invitation à désertier le paradis de son choix. Dans l'univers qu'il habitait tourbillonnaient des forces qui voulaient le vouloir et pouvaient le pouvoir des hommes. Pourquoi se fût-il inquiété de s'opposer à elles quand il était vaincu d'avance ?

« L'eau, disait-il à Blanchon, pour qu'elle me soit nuisible, il faudrait qu'une force venue du dehors lui donnât la vertu de me nuire. Je ne me connais pas d'ennemi ; je n'ai rien à craindre.

— Mais, disait Blanchon, les larves d'helminthes qui pullulent dans les eaux, croyez-vous qu'elles attendent un ordre de je ne sais quel esprit du mal pour, absorbées par vous, se développer dans votre tube digestif ?

— Je le crois.

— Voilà une curieuse réponse de la part d'un licencié.

— C'est, dit Florian, que vous développez votre pensée entre les quatre murs nus de la raison et que la mienne prend son vol au large de l'univers. Le monde où je me tiens n'est pas le vôtre : je suis pensé et je suis agi alors que vous pensez et vous agissez ; vous êtes un, je suis multitude ; vous êtes enfermé dans les limites de vous-même ou, pour mieux dire, dans un espace et dans un temps mesurables et définis, moi je mène mes jours dans un monde sans définition... Monsieur, vous m'entendez : sans dé-fi-ni-tion.

— Je vous entends bien.

— Un monde en soi ; un monde non pensé par l'homme. »

Blanchon était trop curieux de toute chose et de tout être pour contredire ce langage où il devinait l'exaltation d'un néophyte de la mentalité primitive. Il demanda à Florian de sa voix la plus douce comment il comptait poursuivre ses travaux à Yopodoumé en se tenant dans un monde sans définition. Florian répondit, en usant de la dialectique européenne, qu'on pouvait à volonté sortir de ce monde-là et prendre pied dans celui des nombres, des règles et des systèmes comme l'oiseau du ciel, ivre d'azur, se pose par instant sur la branche.

« Nous, ajouta-t-il, nous sommes doués à percevoir le réel sec et nu des déserts de la logique aussi bien que l'irréel foisonnant de l'irrationnel. »

Il regardait Blanchon d'un air de défi. Dans ce *nous* il faisait tenir la fierté de porter dans ses veines le sang d'une race en familiarité avec les choses de l'impensable qu'Aristote ni Descartes n'avaient point approchées ; il y mettait aussi l'émoi que l'image d'une Aou noire et chaude dans ses bras entretenait à l'arrière-fond de son jugement. Son visage rayonnait d'un ardent et double amour : amour de l'Afrique des ancêtres, amour de celle en qui il étreignait cette Afrique.

« J'ai trouvé le bonheur dans la purification, dit-il, ne tentez pas de m'en détourner. »

Au bout de deux mois, Blanchon, que tant d'innocence touchait au cœur, pensa qu'il était bon qu'il jouât le jeu de ce jeune homme pris dans le drame du partage des sangs.

« Je vous offre, lui dit-il, une mission en forêt, un séjour de quelques semaines dans une région riche en épiphytes du côté de Bakoué. Vous y camperez à votre gré ou bien vous logerez dans tel village de votre choix ; bref, vous en ferez à votre guise pourvu que vous me rapportiez des matériaux d'étude.

— Monsieur, s'écria Florian, vous m'ouvrez les portes du bonheur. Comme je suis heureux ! Comme Aou va être heureuse !

— Aou ?

— C'est ma femme. »



« Aou, Aou, dit Florian en regagnant sa case le soir, sois joyeuse, nous partons demain pour un pays où notre amour sera dans son décor, où nous nous aimerons au chant des calaos, au parfum des fleurs de marante.

— C'est une ville avec des lumières là que tu dis ? demandait Aou. Avec des grands cinémas où il y en a des jolies Blanches sur des images qui bougent ? Et la robe d'Aou comme madame Gouverneur, tu l'achètes pour que Aou est belle au pays là que nous allons ?

— Non, Aou, je t'y vêtirai de belles feuilles de baigna et je te ferai un collier de baies sauvages.

— Un collier ? Oui, oui, tu donnes un collier pour Aou comme il en a Zobi, en boules d'or, grosses, grosses. »

Elle riait, elle frappait dans ses mains, martelait le sol de la plante de ses pieds nus. Elle cueillait dans l'immédiat les fruits de ses désirs. Mais Florian comptait sur la forêt pour la ramener à un naturel que le voisinage d'Abidjan enveloppait d'impuretés européennes.

« Dans l'ombre des fougères, lui disait-il, tu n'auras besoin ni de robe ni de collier : tu iras vêtue de ta douce peau plus douce que la soie la plus douce, parée des bijoux de tes yeux, de tes dents, de tes seins, plus rares que tous les diamants, les perles et les ors du monde. »

Ils s'étendirent sous la moustiquaire où chacun se laissa aller à bercer les images de son bonheur : Florian, les grands arbres à lianes au pied desquels on se retrouve dans la simple vérité de la vie ; Aou, les salles de cinémas où apparaissent en ombres mouvantes les faux semblants du progrès mécanique.

Le lendemain un camion des Ponts et Chaussées, qui se rendait à Daloa, chargea Florian, Aou et leur léger bagage. La route, tout en flaques et en ornières, jetait l'un vers l'autre en des chocs de violence les deux voyageurs assis à côté du chauffeur. Aou était à la joie : le bruit du moteur enchantait son oreille, l'odeur de l'essence était douce à ses narines. En posant son pied nu sur la tôle maculée de cambouis du lourd véhicule, elle pénétrait pour la première fois dans ce monde de féerie dont elle n'avait jamais cru que les portes s'ouvrissent jamais à ses désirs. Ses regards allaient du chauffeur noir aux cadrans et manettes du tableau de bord ; les coups de klaxon que l'homme jetait à tout instant et sans motif l'exaltaient comme un tam-tam « manière de blanc » et elle frappait dans ses mains dans l'espoir de faire naître une cadence, de marier ses reins, ses épaules, ses chevilles à cette fête de la course et du bruit. Quand les cases d'un village apparaissaient au loin de la route, le chauffeur forçait la vitesse, précipitait les hurlements de son klaxon ; les enfants accouraient dans une bousculade d'enthousiasme, se rangeaient sur les bords du chemin et poussaient des clameurs en agitant les bras. « Ahé ! Ahé ! Ahé ! » Ils célébraient la mécanique, le bruit, la poussière ; ils acclamaient le progrès. Aou leur répondait, les mains jetées vers eux avec un tel élan que les poignets avaient du mal à les retenir de leur échapper.

Pendant ce temps, Florian songeait aux beaux jours que le destin lui préparait. Ce que le parc des ancêtres blancs lui avait refusé, la forêt des ancêtres noirs le lui prodiguerait. Il allait vers Bakoué comme aux sources mêmes de son sang. Il faut imaginer une fougère exotique grandie dans les serres d'un jardin fleuriste et soudain transplantée dans la forêt chaude de ses origines pour saisir l'émoi qui enfermait dans son étau la poitrine du jeune homme. À peine pouvait-il souffler, à peine son cœur trouvait-il place pour battre au rythme de l'impatience.

Ainsi le camion bringuebalant et mugissant emportait dans ses flancs le double rêve qui, depuis la nuit des âges, tourmentait l'inquiète pensée de

l'homme : rêve d'espoir vers de nouveaux prétextes à brûler les étapes de la course des instants ; rêve de regret vers un passé riche de paradis à jamais perdus. Une fille noire, une enfant du pays baoulé se grisait de rythmes de soupapes et de vapeurs de pétrole ; un garçon, venu des horizons de l'Île-de-France par le détour de la mer des Antilles, se jetait avec passion dans l'impossible retour à la vie primitive.



Après des heures de cahots et de bruit de ferraille, le chauffeur arrêta la voiture auprès d'un marigot où il puisa de l'eau pour son radiateur. C'était un lieu de calme et de beauté où se croisaient des vols de papillons aux lents battements d'ailes ; dans les hauts arbres qui l'encadraient une tribu de singes jetait des cris de gorge qui pouvaient être de joie, de colère ou de moquerie ; ils étaient le seul élément de trouble de cette solitude.

Florian saisit Aou dans ses bras et fonça son regard dans les yeux plissés de la jeune femme. Il l'avait entraînée au bord de la mare ; il s'était adossé au tronc d'un arbre dont la haute colonne s'élevait jusqu'au plafond du ciel plombé.

« Aou chérie, disait-il, j'ai faim de ton âme claire, j'ai faim de ta vérité.

— Faim ? » dit Aou.

Elle se détacha vivement des bras qui l'étreignaient, courut vers le camion et déballa le matériel de cuisine qu'elle avait emporté. Puis elle creusa la terre avec une des cuillers de bois et prépara un foyer où elle disposa quelques brindilles sèches et des éclats d'écorce ; d'un linge elle sortit deux ou trois poignées de fécule de manioc qu'elle jeta dans une écuelle de terre et qu'elle pétrit avec de l'eau. Lorsque la pâte fut prête, elle alluma le feu et commença son travail de cuisson.

« Ah ! se disait Florian, comme elle est vraie ! Elle est la fille ravissante de la nature qui nous entoure, de ces arbres de noblesse, de ces lianes de grâce ! »

Il la considérait dans ses gestes qui répétaient les gestes des ancêtres ; elle s'était agenouillée, assise sur ses talons, la plante claire de ses pieds

offerte à la lumière ; et quand elle se penchait vers le foyer pour souffler sur les braises, ses jeunes seins étaient comme deux calices modelés dans la cire brune de sa poitrine pour recevoir la rosée du printemps de la vie.

« Petite Africaine de mon Afrique, comme je t'aime ! » lui disait Florian allongé auprès d'elle.

Elle riait et, par jeu, cherchait, du souffle de ses joues gonflées par l'effort, à envoyer de la cendre sur le visage de Florian.

Pendant ce temps le chauffeur, assis à l'ombre du camion, avait ouvert une boîte de conserve d'où il tirait de ses doigts de cambouis une chimie alimentaire due aux bonnes attentions des Ponts et Chaussées envers leur personnel roulant. Aou jetait vers lui de furtifs coups d'œil : la boîte de fer-blanc illustrée d'une image en couleur l'attirait vivement, non qu'il y eût dans cet attrait un appel à la gourmandise mais elle s'y laissait aller comme à un de ces objets magiquement sortis de la main des Blancs et vers lesquels se portait l'élan de sa vraie nature.

Quand elle en eut fini avec les boulettes de manioc et qu'elle les eut servies à son mari, elle courut vers le chauffeur qui lui emplit la main d'un mélange de poisson et de matière huileuse. Elle mangea le poisson et, recueillant l'huile au creux de l'autre main, elle s'en enduisit le visage, le cou et les épaules par jeu de coquetterie. Elle s'était emparée de la boîte, la tournait en tout sens, l'admirait dans son métal brillant et les vives couleurs de son étiquette. Puis elle l'emplit d'eau du marigot, en but de longues gorgées et, l'emplissant de nouveau, elle la posa sur sa tête et vint l'offrir à son mari pour le désaltérer. Venu de la main de celle qu'il aimait, ce mélange d'huile et d'eau boueuse fut agréable à Florian quoiqu'il eût préféré boire l'eau de la nature au creux même de la main d'Aou.

Le chauffeur s'était endormi. La chaleur accablait toute chose. C'était l'heure où le serpent se lovait dans le sommeil de ses anneaux, où le caméléon prenait la couleur de l'hébétude ; plus de meuglements de crapauds-buffles, plus d'appels de touracos ; le peuple des cigales arrêta ses fritures. On eût dit que la forêt se recueillait dans l'attente de la tornade dont les premiers tonnerres grondaient au loin.

Avec un tampon de mousse, Florian dégraissait Aou de l'huile dont elle s'était ointe.

« La fleur du vanillier, disait-il, n'a pas besoin d'autre parure que celle de son parfum. »

Aou, lui échappant des mains avec un éclat de rire, défit vivement le pagne qui lui ceignait les reins et se jeta à l'eau du marigot. De ses paumes jointes elle s'aspergeait la tête et les épaules ; elle plongeait les bras jusqu'au fond vaseux de la mare et en ramenait une boue jaune dont elle se frottait la poitrine ; puis elle se rinçait à grandes giclades.

Florian, dévêtu à son tour, l'avait rejointe. Son corps de topaze brûlée paraissait pâle auprès des chauds reflets que jetaient les épaules et les reins de la jeune baigneuse.

« Aou, lui disait-il, les gouttes de l'eau brillent sur toi comme les étoiles sur le fond de la nuit. »

Mais Aou n'avait de cesse qu'elle n'eût attaqué son mari à coups d'éclaboussures, manœuvrant pour le surprendre de dos, le cernant de paquets d'eau boueuse, se donnant à ce jeu comme s'il eût été le seul but du voyage.

« Viens, lui dit Florian, allons nous reposer sous les fougères. »

Ils sortirent de la mare. Le ciel roulait de bas nuages violacés, ourlés de jaune sale, gonflés de vapeurs malsaines, fonçant, comme de gros frelons furieux, les dards de leurs éclairs dans la chair même de la terre.

« Aou, étendons-nous dans cette alcôve de verdure et offrons nos corps aux dieux de l'orage. Que leur force vienne nourrir la force de notre amour ! »

Les premières frappes d'eau s'abattirent sur les jeunes gens et bientôt la tornade dans sa violence désordonnée et les déchirements de ses tonnerres prit possession de ce lieu de paix et de silence. Aou, tirant à elle et arrachant de larges feuilles aux plantes voisines, en couvrait son corps blotti contre celui de Florian et cachait son visage au creux de l'épaule du jeune homme. Elle tremblait, elle gémissait doucement.

« Je t'aime dans la force des dieux, dans les appels de leur puissance, lui criait Florian l'étreignant avec rage. Tu es mon Afrique dure, violente, âpre et cruelle. Tu es la chair de l'orage, le cri de la foudre. Je t'aime. »

Aou se faisait si petite que la pluie atteignait seulement d'étroites parcelles de son corps. Les paroles de Florian n'étaient à ses oreilles qu'un bruit perdu dans le vacarme des éléments ; mais comme leur ton était celui de la colère, elle se repliait sur elle-même en attendant que les éclats de la tornade et ceux de son mari fussent passés.

« Je t'aime, Aou, poursuivait Florian, j'aime en toi ma fierté d'homme noir ; je garde pour moi ma honte d'homme blanc. J'aime en toi mes libres ancêtres d'avant l'esclavage. Et mes mains se nouent avec amour autour de tes poignets et de tes chevilles, toi qui descends des hommes dont les poignets ni les chevilles n'ont connu de chaînes. »

Et il lui serrait tantôt les bras, tantôt les jambes dans l'étau de ses doigts tandis que les feuilles dont elle avait tenté de se protéger se répandaient autour d'elle la laissant ruisselante de pluie.

Cependant des appels de klaxon parvenaient jusqu'à eux à travers le vacarme des éléments. Aou, d'un coup de reins, se dégagea des mains de Florian et se vêtit comme elle put de son pagne trempé. Florian de son côté se couvrait de son mieux. Ils étaient l'un et l'autre silencieux et graves : il semblait que les dieux du tonnerre les eussent réellement visités et que la dure Afrique invoquée par Florian les eût marqués du signe de sa sombre grandeur. Ils allaient enveloppés d'éclairs, courbés sous les claques de l'eau.

« Dieux de l'Afrique ! murmurait Florian, révélez-vous à moi par Aou. Que cette enfant de vos cieux soit auprès de moi la messagère de votre volonté et qu'en son âme limpide je lise ce que vous désirez de moi ! »

La tragique violence de la tornade le transportait dans un univers où la puissance céleste tenait à sa merci les pauvres forces de la terre. Lui-même se constatait dans sa faiblesse et goûtait avec une joie mystique l'abandon qui le livrait corps et âme à cette jeune et belle créature, fille du tonnerre et de la forêt, de l'eau, du vent et de la boue, fille des dieux.

Ils arrivèrent au camion.

« Oh ! dit Aou d'une voix caressante, tu veux donner à Aou un beau parapluie comme il en vend, Zobi ? »

V

Comme nous voilà étrangers au Florian que nous avons connu en Île-de-France et en Touraine !

Celui-là nous était familier par un je ne sais quoi dans le langage et les façons en harmonie avec les horizons du pays de ses ancêtres blancs. Il se mouvait dans un monde qui était le nôtre, se retrouvait par furtives impressions dans le parfum des fleurs de nos prairies, dans la voix d'une jeune fille des coteaux de la Loire. Il cousinait avec nos alouettes, nos vignes, nos blancs nuages. En le regardant dans les yeux nous lisions en lui des sentiments que nous connaissions pour les avoir rencontrés chez les Tristan, les Werther, les des Grieux de nos lectures. Ses études mêmes, il les avait menées avec des qualités de précision et de clarté dont ses maîtres attendaient qu'elles lui ouvrirent une carrière d'homme de science. Il était nôtre ; nous n'étions séparés de lui que par la couleur de la peau, encore que beaucoup d'entre nous eussent volontiers changé de teint avec lui.

Quoi ! Celui qui, d'un pas léger, courait les sentiers de Vouvray, est-ce le même que nous voyons assis dans la poussière d'un village baoulé au seuil d'une pauvre case de palmes et de bambous et qui tire l'âcre fumée d'une courte pipe en terre tandis que sa femme pile le mil dans un mortier en bois d'émien ? C'est le même corps, ce n'est pas la même âme. On dirait que les tornades à grand vent et grande eau ont chassé hors de sa personne les dernières survivances de la France originelle. Afrique, Afrique ! Quelles sont tes magies qui d'un licencié de Sorbonne font un homme du village de Bakoué en tous points semblable aux autres hommes de Bakoué ?

En quelques jours Florian avait atteint, par mimétisme et par amour, à se confondre avec les Baoulé qui l'entouraient. Il est vrai que ses narines étaient plus fines et ses lèvres moins épaisses que celles des gens du pays mais, vêtu comme le plus pauvre d'entre eux d'un étroit lé de cotonnade passé entre les cuisses et noué à la taille, il se confondait avec l'ensemble des habitants et ne cherchait en nulle manière à se distinguer d'eux.

Les cases du village étaient assises dans une clairière encadrée d'irokos dont les fûts gigantesques semblaient s'élever du sol pour soutenir le lourd

plafond de plomb du ciel tropical. Coiffées d'un chaume qui débordait sur leurs flancs de banco, elles formaient un vaste cercle autour de la place nue où trottaient des cochons noirs, picoraient de maigres poulets et allaient et venaient les femmes porteuses de Calebasses. Celle du chef était semblable aux autres et celle de ses femmes ne se signalait ni par la grâce de son aspect ni par l'élégance de son intérieur. Nul village, mieux que Bakoué, n'offrait l'image de l'unité des mœurs dans l'égalité des besoins. Entre les cases on voyait de hauts bananiers aux longues feuilles déchirées par le vent, quelques pieds de tabac et d'étroites plantations de manioc que protégeaient contre les porcs des piquets et des tiges de bambou. Poulets, cochons, légumes et fruits, tout l'essentiel de l'entretien de l'existence se mouvait ou se développait à portée de la main de chacun : point d'effort à mener en quête de nourriture, point d'autres déplacements que ceux de la chasse et de la pêche qui étaient parties de plaisir, joutes d'adresse et jeux de ruse.

En un tel lieu où le jour et la nuit coulaient leur cours hors des calendriers et des horaires, le temps était fait d'une mêlée d'instant sans la moindre ordonnance, d'une confusion de laps et de moments qui se disposaient en tout sens sur le chemin du soleil. N'eût été l'alternance des ténèbres et de la clarté du jour, nul rythme n'eût marqué la marche de ce que nous appelons les heures. Les systèmes de civilisation venus des inventeurs de la mathématique et de ses catégories ont enfermé l'activité de l'homme dans un réseau où elle se dessèche et se déshumanise. Le monde d'impératifs où vit une grande part de l'humanité est faussé par l'exactitude, la précision, la régularité, la justesse et la méthode, toutes entités contraires à l'épanouissement des qualités propres à l'individu.

Bakoué, dans sa solitude forestière, échappait à la plupart de ces mortelles atteintes.

Ce soir-là il y avait tam-tam de pleine lune. On fêtait la blanche lumière qui empêchait les mauvais esprits de mettre à profit les ténèbres pour découvrir leurs victimes et les accabler de leurs affreux desseins. Hommes, femmes, enfants étaient en état de grâce. À l'approche de la danse les muscles longs de leurs bras, de leurs jambes se tendaient pour l'élan, frémissaient dans l'impatience de la détente. Les lèvres étaient entrouvertes

sur des dents que séchait l'émoi religieux ; les yeux brillaient de la fièvre de la foi.

Au centre de la place un feu de branches avait été allumé auprès duquel étaient groupés les batteurs de tambour. Frappant au moyen d'une dure et souple liane les lèvres du cylindre de bois creusé en caisse sonore, ils préludèrent avec une lenteur retenue, sorte d'introït aux ébats sacrés. Mais telle était l'ardeur de la foule que, sur ces premiers rythmes, quelques-uns commencèrent à battre le sol de leurs talons en se groupant les uns derrière les autres ; c'étaient des enfants, garçons et filles. Ils semblaient les plus impatients de se rendre aux appels des tambours et leur file s'ébranla dans un mouvement de pas heurtés qui les faisaient à peine progresser. Les femmes à leur tour apparurent, l'une suivant l'autre dans un tel corps à corps qu'au rythme de la danse les seins des plus jeunes frappaient à molles touches le dos de celle qui les précédait. Et bientôt ce furent les hommes qui prirent la file de la cadence, marquant leurs pas d'un choc bref de la plante des pieds tandis que les femmes accentuaient les saccades de leur croupe tout en ployant peu à peu les genoux. Les bras pendaient sur les flancs comme des membres morts ; les têtes étaient penchées en avant, l'air somnolent, le regard perdu. Et l'ensemble de la ronde se mit à chanter une mélodie sur trois notes d'un accent mélancolique et parfois désespéré.

Florian, du seuil de sa case, suivait passionnément des yeux la ronde dont le rythme hoquetant le pénétrait jusqu'aux jointures. Il se sentait aux chevilles, aux genoux et aux hanches des esquisses de mouvements saccadés. Les tambours du tam-tam le frappaient au cœur, lui martelaient les nerfs. La monotone mélodie lui chantait au gosier. Soudain il s'élança, se joignit à la ronde et, frappant le sol des pieds, bras ballants, tête penchée, il dansa. Il dansait à la lune, il dansait aux rayons bénéfiques qui éloignaient le mauvais sort. À mesure que le rythme s'échauffait, un vide enivrant lui faisait la tête creuse : son crâne était comme une bulle qui s'élevait vers les ténèbres lunaires.

Assise dans un coin d'ombre, Aou d'un air boudeur considérait la ronde : ni le battement des tambours ni l'obsédante mélodie ne la tiraient de sa maussaderie. Ce n'était pas à une danse comme celle-là qu'elle avait rêvé de se donner lorsqu'elle partait avec son mari vers un inconnu qu'elle peuplait des images de ses désirs ; c'était à ces mouvements qui

ressemblaient à ceux de l'amour et qu'on menait entre les bras d'un homme comme les boys disaient que c'était la façon des Blancs quand il y avait tam-tam chez M. Gouverneur. De voir son mari à peau claire tourner en rond avec les gens de Bakoué lui donnait de l'amertume aux lèvres et de la colère entre les sourcils.

Par moment, une des femmes de la danse tombait à terre, se tordant et bavant, grattant le sol de ses ongles, donnant tous les signes d'être visitée par un démon. Une autre tombait à son tour ; parfois c'était une enfant. Les tambours redoublaient de violence dans leur vacarme. Le sorcier se penchait sur les convulsionnaires, leur criait à l'oreille quelque formule magique ; elles se relevaient et reprenaient leur place de maillon dans la chaîne mouvante tandis que d'autres roulaient dans la poussière.

Florian, dans le peu de conscience qu'il avait encore de lui-même, eût aimé que sa femme se joignît aux danseuses, qu'à leur exemple elle piétinât en offrant aux rayons de la lune un dos ruisselant d'une sueur sacrée et allât rouler au sol dans les mouvements de la frénésie. Mais elle demeurait immobile et silencieuse et il se disait qu'ainsi elle se pénétrait mieux de la sombre beauté de la fête.

Jusqu'à ce que la lune fût allée se coucher dans son lit de fougère et de mousse derrière la forêt, la ronde tourna sur elle-même, le chant se répéta dans son ardente monotonie, les femmes tombèrent en convulsions et Florian battit de ses pieds en sang le sol des ancêtres. C'est alors que l'ivresse où le rythme et le chant avaient mis les danseurs produisit ses effets : dans les ténèbres revenues les hommes retrouvaient les femmes et maints couples se joignaient non point dans la fureur de la passion mais dans l'extase d'un religieux vertige.

Florian, comme les autres, était visité des dieux de la cadence et de la mélodie et le sol sautait sous ses pieds et la forêt tournait autour de ses yeux. Il courut vers Aou, l'entraîna dans leur case.

« Viens, lui disait-il, viens, chère étoile de mon amour, toi dont je voyais le cœur briller dans l'ombre tandis que la lune, moins fidèle, abandonnait ceux qui dansaient et chantaient pour elle.

— Quand il y en a tam-tam chez M. Gouverneur, disait-elle, tu dances avec Aou qu'elle a une jolie robe en soie bleue.

— Demain, disait Florian, quand la lune sera de retour, tu danseras pour moi et ta robe sera faite de rayons bleus plus fins que la soie la plus fine. »



Nous ne doutons pas que la recherche des épiphytes ne se ressentît du mode de vie qu'on menait à Bakoué. Dans les premiers jours Florian avait parcouru la forêt accompagné d'un garçon habile à escalader les troncs et les branches où vivaient les plantes recherchées. Il conduisait ses expéditions sans méthode, flânant et rêvant, négligeant les sites favorables à d'abondantes récoltes, s'attardant au contraire au pied d'un arbre pour écouter pendant de longs instants le chant d'un calao. Ses curiosités allaient plus au mystère des choses qu'aux lois de la biologie. Adossé au tronc d'une haute fougère, il s'abîmait dans cette contemplation de l'univers invisible où se plaisent les mystiques et où lui-même s'abandonnait à d'abstraites visions qui l'entraînaient fort loin des synopsis et des classifications. Ni la Martinique ni la France, l'une avec ses horizons marins, l'autre avec son clair azur et ses paysages ordonnés, ne lui avaient donné de pénétrer dans le monde des dieux. Ce n'est pas au grand large des mers, au grand jour des plaines à blé que l'on entre en amitié avec les êtres qui peuplent le mystère. Le monde du mystère a pour lumière une trouble opalescence qui noie le relief et le contour ; il sent la vapeur du sous-bois, le dessous d'écorce morte, le creux de mousse ; nul mouvement d'air ne l'agite et nul bruit n'en perce le silence. C'est pourquoi il est plus facile de percevoir les dieux ou de les deviner dans la glauque pénombre des forêts de l'équateur qu'au franc jour des terres de civilisation. Chassés des Gaules défrichées, des Olympe et des Parnasse déboisés, la forêt chaude est leur dernier refuge.

Que d'instants sans limite Florian passait dans leur société ! L'esprit des plantes, ce dieu qui se tient en puissance dans la racine, la tige, la feuille ou la fleur des végétaux, lui devenait de jour en jour plus familier, tantôt néfaste et tantôt bienfaisant, soit qu'il usât de ses poisons dans un mortel dessein, soit qu'il guérît les malades par la vertu de ses secrètes chimies. Il savait qu'en chaque bête comme en chaque plante, comme en chaque chose,

il y avait un esprit. Ce n'était pas ce qu'on lui avait enseigné en Sorbonne. Il avait vécu jusqu'alors dans un monde sans âme, sur une terre où la raison expliquait tout avec l'automatisme d'une machine à donner les réponses. Il lui plaisait désormais d'échapper à ce monde raisonnable pour pénétrer dans un univers livré à des esprits que nul n'expliquait en Sorbonne mais que chacun connaissait fort bien à Bakoué.

Il se lia avec le sorcier du village. C'était un vieux féticheur du nom de Dié Booussou que son pouvoir de vie ou de mort rendait à la fois admirable et redoutable. Fidèle à la coutume, il était vêtu d'une large ceinture en écorce de befouain ouaka teintée d'ocre rouge. Ses yeux brûlés par la fumée des cases étaient petits et clignotants mais leur regard pénétrait jusqu'au cœur de ceux qui avaient affaire avec lui. Nul ne l'approchait sans crainte, nul ne doutait qu'il ne disposât du bon ou du mauvais destin de chacun. Il connaissait les herbes dans toute la gamme de leurs poisons et de leurs remèdes ; par leur moyen il donnait la fécondité aux femmes stériles, il faisait venir le lait aux seins flétris d'une vieille quand la mort d'une jeune mère laissait le nouveau-né sans nourriture, ou bien il aidait à mourir celui qui avait désobéi à la loi du tabou. Il était le guide et le conseil de quiconque avait à décider quoi que ce fût ; il était à lui seul le vouloir et le pouvoir de tous les habitants de Bakoué.

Florian prit l'habitude de le consulter à tout propos et surtout en ce qui touchait à son amour. Il comptait sur Dié Booussou pour détourner Aou du désir qu'elle avait de se coiffer du casque européen, de se poudrer le visage, de porter des lunettes noires ou bien d'aller danser en robe de soie bleue au bal du Gouvernement, non qu'il craignît de la voir succomber à ces grossières tentations mais il la voulait pure de toute image de ce qu'il tenait pour une décadence du goût.

Dié Booussou le pria de lui apporter la tête d'une vipère verte tuée au moment où le soleil se trouverait au zénith. Après plusieurs jours de chasse et de guet Florian apporta la tête de l'animal à Booussou qui l'enferma dans une masse d'argile moulée en forme de papaye et arrosa le tout du sang d'un poulet sacrifié.

« Va, dit le féticheur après avoir piqué trois plumes du poulet sur l'un des pôles de la boule, place la chose au seuil de ta case et veille que ta femme

l'enjambe sans la toucher chaque fois quelle passera la porte. Ainsi elle demeurera dans le chemin de la coutume baoulé. »

Florian plaça la boule emplumée devant l'étroite entrée de la case et attendit qu'Aou revînt de la rivière où elle était allée laver le linge.

« Oh ! s'écria-t-elle en voyant l'objet et en l'envoyant rouler de la pointe du pied, tu veux faire le jeu avec Aou comme ils font les Blancs en tapant la balle ? »

Florian retourna chez Booussou, les tempes battantes, le cœur serré à la pensée que ce sacrilège pouvait attirer le malheur sur Aou. Il fallut procéder à une pratique expiatoire pour apaiser la colère de celle que le féticheur appelait la « mère du serpent », saupoudrer l'objet de farine de mil, prononcer des incantations en l'honneur des dieux bakoué, trancher la gorge à deux poulets dont un noir et l'autre jaune que Florian dut se procurer sur l'heure et que Booussou, le soir, mangea du meilleur appétit, enfin creuser un trou loin du village pour y enfouir la boule profanée sans que quiconque, hors Booussou, connût le lieu de cet enfouissement.

Mais Aou était triste. Elle demeurait à l'écart des autres femmes, refusant de fumer la pipe avec elles et de rire aux histoires que contaient les vieilles. Dans la monotonie des heures de Bakoué elle portait sa pensée vers Abidjan où l'air retentissait du klaxon des autos, où l'on voyait les Blancs et les évolués avec leur femme assis sous de belles lumières à vider des verres et fumer la cigarette en parlant fort pendant que l'air autour d'eux était traversé de musiques et de chansons sans qu'on aperçût les instruments ni les chanteurs. Elle pensait surtout aux boutiques pleines de bagues, de montres, de lunettes, de souliers blancs, de flacons de parfum et de rouge à lèvres. À Bakoué les seuls bruits qu'on entendît venaient de l'aigre chant des coqs, du grognement des porcs et du pilon des pileuses de mil. Les femmes ne s'occupaient à rien d'autre qu'à donner le sein à l'enfant attaché à leurs reins, à laver le linge à la rivière, à cuire la farine sur le feu de bois dans les cases où la fumée faisait pleurer les yeux et sentir mauvais les cheveux. C'était un drôle de mari que son mari noir à peau claire ! Tous les maris noirs à peau claire étaient fiers que leur femme se promenât en robe, en casque et en lunettes ; qu'elle eût un boy pour porter le panier lourd de boîtes en fer blanc achetées au marché ; qu'elle habitât une grande case dure et couverte de tôle où, pendant la nuit, il y avait des bulles de lumière

pendues au bout d'un fil et du vent frais soufflé par une roue qui tournait toute seule. À Bakoué son mari lui faisait porter un pauvre pagne de coton laissant les seins nus et elle le soupçonnait de désirer la voir en pagne d'écorce comme les femmes de la forêt. Et leur case avec ses nattes, ses calebasses et son odeur de fumée où pendant le jour il faisait nuit n'était rien d'autre qu'un abri pour le sommeil et pour l'amour.

Florian, de son côté, s'inquiétait du visage soucieux de sa femme. Il ne découvrait plus sur les traits d'Aou le reflet de l'Afrique telle qu'en son cœur il la portait ; il n'entendait plus dans la voix d'Aou la musique de la voix des ancêtres. S'il la comparait aux femmes de Bakoué, il lui trouvait un air de coquetterie, des manières dans les gestes et la démarche que n'avaient point les autres, mais, comme il était amoureux, il se disait qu'Aou étant la plus jolie avait de bonnes raisons d'être ce qu'elle était. Toutefois l'amour ne le détournait pas de jeter un regard sur les jeunes femmes du village qui allaient, l'enfant au dos, cueillir les feuilles de tabac ou déterrer les racines de manioc, riant comme riait Aou aux premiers jours de leur mariage, heureuses de leur état, dansant aux tam-tams, indifférents aux coutumes des Blancs et fières avant toute chose de donner de beaux enfants à leur mari.

Après l'échec de la boule de vipère, il pria Booussou d'exorciser Aou par un autre procédé magique qui la délivrât de ses aberrations. Booussou recourut au procédé de divination où il était infailible et qui consistait à interroger des lacets de cuir ornés d'objets de toute espèce sur ce qui n'allait pas et sur ce qu'il fallait faire, sur le mal et sur le remède, bref sur la conduite à suivre en face d'une jeune personne qui préférait les danses lascives des Blancs aux piétinements rythmés des tam-tams baoulé. Il s'assit au centre de sa case, étendit devant lui une peau d'antilope, puis il sortit d'un sac de cuir une dizaine de lacets dont chacun portait enfilés en son milieu soit deux olives en écaille de tortue, soit une corne d'antilope naine, soit deux ongles de cette même antilope, soit deux dents de chien, soit encore une bague de cuivre ; puis il saisit en un faisceau l'ensemble des lacets, en frappa vivement la peau étendue devant lui et, les enfermant dans une de ses mains, il tira au moyen de l'autre main deux des lacets qu'il plaça sous ses yeux. Quand il les eut considérés de l'air d'un astrologue consultant les astres, il découvrit que la jeune femme était poussée par un

mauvais esprit à faire prochainement un grand voyage, qu'elle l'ignorait mais que déjà elle s'y préparait par un désir de lunettes, de bijoux et de robes de soie et que, pour la déposséder de cet esprit mauvais, il lui fallait porter, attachée à un collier de perles bleues, une amulette faite d'un sachet de cuir où serait enfermée une pincée de terre rouge de Bakoué.

« Ainsi, dit-il, l'esprit de la terre du village chassera hors de ta femme l'esprit du voyage. »

Et il commença d'apprêter l'amulette selon un rite très compliqué qui exigeait la solitude et le secret.

Pendant qu'il se donnait à ce travail magique, Florian, assis devant la case, regardait la plus jeune des filles de Booussou qui revenait de la rivière portant sur la tête une charge de linge. Elle paraissait âgée de onze à douze ans ; ses hanches ondulaient sous le poids de la charge, ses seins brillaient au soleil comme deux coupes de bronze. Elle sourit à Florian avec la claire franchise de l'innocence.

« Ah ! se disait-il, c'est ainsi qu'Aou m'est apparue, mais Aou est la plus belle de toutes. »



Le soir, Florian offrit à Aou l'amulette qu'il avait fixée à un collier de petites graines rouges par lui amoureusement cueillies la lisière de la forêt.

« Porte cette amulette, lui dit-il, elle éloignera de toi les mauvaises forces qui te poussent hors de la voie des ancêtres. »

Dans l'esprit de Florian le voyage obscurément désiré par Aou ne pouvait être que celui du retour à Abidjan.

« Elle veut revoir Abidjan et la boutique de Zobi. Elle a treize ans : ce sont des enfantillages. »

« Toi, dit-elle, toujours pareil comme les hommes de la forêt, pas comme les hommes avec la cigarette, le verre plein le vin qui fait boum, les lumières qui ça fait des étoiles dans la case... »

Elle jeta le collier à terre, le piétina dans un bruit de graines qui éclataient, puis elle alla se blottir dans un coin de la hutte où elle passa la nuit les dents serrées sur le silence de la colère, les yeux grands ouverts sur l'univers de ses désirs.

VI

Cependant à Yopodoumé Lucien Blanchon s'inquiétait du silence de Florian : pas le moindre message, pas la moindre nouvelle par les routiers qui chaque semaine traversaient Bakoué. Pensant qu'après six semaines de séjour le jeune stagiaire de botanique avait suffisamment étudié les épiphytes de la région, il lui fit tenir un mot le priant de regagner Yopodoumé avec ses collections et ses notes.

Nous n'irons pas chercher Florian et Aou à Bakoué. Nous imaginons le chagrin de l'un et la joie de l'autre. Nous les voyons montant dans un camion, l'un s'arrachant à un monde peuplé d'esprits où il se sentait au chaud de la confiance et de la protection, l'autre livrée avec délices à la bonne odeur de l'essence de pétrole qui est celle du voyage, du changement, de l'espoir.

« Eh bien, monsieur Florian, dit Lucien Blanchon, où sont vos récoltes ? Où sont vos notes ?

— Heu, fit Florian, l'esprit des épiphytes...

— Que dites-vous ?

— L'esprit des épiphytes est si varié qu'il ne m'est pas possible de vous faire un rapport sur l'ensemble. En chacun, qu'il fût fougère ou orchidée, j'ai connu qu'il y avait une force vitale qui se traduisait pour nous, humains, en vertu bienfaisante ou désagrément de corps, en exaltation de l'âme ou tourment de l'esprit. Je pourrais vous dire que telle plante fixée au tronc de tel arbre est aussi marquée dans sa personnalité que telle créature humaine,

qu'elle est douce au cœur de celui que l'amour fait souffrir, que telle autre au contraire est malfaisante à ce même cœur, non qu'elles agissent par ces chimies où vous croyez tenir l'explication de leur efficacité, mais bien par la force vitale qui leur est propre. Ah ! Monsieur, dans la connaissance que vous avez des mousses, des champignons, des phanérogames et des cryptogames, vous êtes limité par la définition de ce que vous appelez le genre et l'espèce. Vous ne vous inquiétez pas des individus, des mille milliards de milliards d'individus du monde végétal dont chacun a sa nature propre et son génie particulier. Ce cocotier qui penche sur la lagune sa tête lourde de noix, vous l'appellez *Cocos nucifera* : c'est comme si je vous donnais pour nom, à vous, monsieur Blanchon, celui d'*Homo sapiens*. Si l'on suivait votre manie de classement, il faudrait que chaque être et chaque chose eussent un état civil qui marquât très précisément l'individualité de l'être ou de la chose désignés, il faudrait que ce cocotier-ci fût tenu pour un arbre ayant une personne qui n'est pas celle de cet autre cocotier. Une telle vérité saute à l'esprit. Et vous voulez que je vous apporte de Bakoué la liste des épiphytes observés ! Mais, Monsieur, cent existences comme la mienne seraient nécessaires pour venir à bout de ce travail, d'ailleurs à mes yeux inutile.

— Votre discours, monsieur Florian, eût ravi Leibniz, lequel soutenait que le monde était un agrégat d'âmes, un composé de monades capables de perception et de désir. Mais, plus hardi que lui, vous douez la matière, inerte ou vivante, d'une force guidée par une volonté. Belle vue de l'esprit, Monsieur ! Toutefois, elle ne saurait passer le seuil de ce laboratoire.

— Parbleu ! dit Florian, elle ferait voler en poussière vos herbiers. L'esprit étouffe entre ces quatre murs ; l'esprit des plantes y est en un affreux malaise, enfermé dans vos fichiers, écrasé entre les feuillets de vos collections. Savez-vous qu'ainsi maltraité il peut se venger cruellement et que de grands malheurs peuvent s'abattre sur Yopodoumé ?

— Savez-vous aussi, monsieur Florian, que mon esprit — qui n'est, hélas ! que cartésien — pourrait être amené à prendre des mesures qui auraient un fâcheux effet sur votre présence en Cote d'Ivoire ? Car enfin l'activité d'un sorcier ou, si vous préférez, d'un mage dans mon laboratoire ne s'accorde guère avec les travaux de la recherche scientifique. Je vous

avais dit : méfiez-vous de la magie noire. Vous ne m'avez pas écouté et c'est là votre drame.

— C'est là ma délivrance. »

**

Il n'est pas douteux que Florian ne s'engage dans une voie où nous avons peine à le suivre. Formés comme Blanchon à l'école de la raison nécessaire, habitués à systématiser notre connaissance du monde sensible et à nous tenir en toute chose à la méthode de Descartes, nous nous éloignons de ce mulâtre dont le sang noir l'emporte de jour en jour sur le sang blanc. Il pénètre dans un monde imaginaire où nous nous sentons lourds et obtus, maladroits, gauches et, pour tout dire, dans une curieuse position d'infériorité. Qu'il soit doué à percevoir le message spirituel d'une fougère, d'un serpent ou d'un caillou, nous le donne pour un de ces initiés, toujours surprenants, toujours déconcertants, que nous rencontrons de temps en temps sur nos routes cartésiennes.

Nous préférons rejoindre sa jeune épouse noire qui, loin de nous échapper, vient à nous dans l'enthousiasme des plaisirs neufs que lui offre notre civilisation de moteurs et de boîtes en fer blanc.

**

Pendant que Florian et Blanchon se heurtaient dans un débat où, depuis que le langage existe, se heurtent les zéloteurs de la dialectique, Aou promenait dans le quartier européen d'Abidjan sa fierté d'être l'épouse d'un homme plus clair de peau que son père et ses frères.

On la voyait flânant dès le matin parmi la foule du marché à l'heure où les Européennes, suivies de leur boy, faisaient achat de fruits et de légumes. D'un coup d'œil elle captait l'expression d'un visage, comment la femme

blanche fronçait les sourcils dans un mouvement d'humeur, comment ses minces lèvres peintes en rouge prenaient forme de sourire, de mépris ou de lassitude. Elle s'appliquait à marcher sans onduler des hanches et, s'exerçant à la raideur de la démarche, elle avait honte de ses pieds nus. Mais c'est surtout de toilette qu'elle était occupée : elle enviait celles parmi les Européennes qui portaient, comme les hommes, une courte culotte blanche et se coiffaient d'un casque. Rien ne lui semblait plus souhaitable que d'aller par la ville en tenant à la main un sac en peau de crocodile d'où l'on pût sortir négligemment un mouchoir, des billets de banque, un bâton de rouge, une boîte de poudre à visage ou un porte-plume à réservoir. Elle observait aussi les gestes et les façons de ses modèles : la légère inclination de la tête pour répondre à un salut, le mouvement du pouce sur la molette du briquet pour allumer la cigarette...

Dans ce pays où il n'y a ni vitres aux maisons ni glaces aux devantures, ceux qui demeurent dans de pauvres cases ignorent le reflet de leurs traits et ne connaissent d'eux-mêmes que leur ombre au soleil. L'eau des mares ou des rivières est si trouble qu'on ne saurait s'y mirer. En se mariant Aou découvrit son propre visage sur l'étroit miroir de Florian et il lui fallut plusieurs jours pour s'assurer que les yeux qui l'y regardaient étaient ses yeux à elle. Mais, dans le désir qui la brûlait d'imiter les Blanches, elle cherchait par la ville un miroir où elle pût s'étudier dans ses gestes nouveaux. Quand elle voyait s'arrêter devant quel que bureau une des autos du gouvernement toujours si lustrées, si brillantes, elle se hâtait vers la voiture et, tournant autour de la carrosserie, elle observait sa silhouette dans le vernis des panneaux et son visage aux glaces des portières.

Un jour qu'elle flânait près de la boutique de Zobi, elle aperçut au fond du magasin un haut miroir devant lequel une Blanche faisait un essayage. Elle en perdit le souffle. Quand donc, à la même place, Aou se regarderait-elle essayant une robe, souriant à sa beauté nouvelle, tournant la tête pour voir son dos et ses reins qu'elle n'avait jamais vus ? Quand enfermerait-elle ses seins dans deux petites poches de soie rose au lieu de les montrer à tout le monde comme l'exigeait son mari, comme faisaient les femmes de la forêt ? Même ses voisines du quartier noir, dès qu'elles étaient mariées, les cachaient sous leur pagne pour ne les remettre à l'air que lorsqu'elles seraient des vieilles avec de longues outres plates leur pendant sur le ventre.

Et, autour de la taille, on disait que les Blanches portaient un filet de caoutchouc qui empêchait leurs hanches de se balancer dans la marche. Et les boys contaient aussi qu'aux soirs de grande fête chez M. Gouverneur elles enveloppaient leurs jambes dans une gaine de soie si fine qu'on eût dit une autre peau ajoutée à la vraie... En pensant à cette féerie de l'élégance blanche la tête lui tournait, le cœur lui battait et une force enivrante la poussait à franchir le seuil de la boutique de Zobi.

« Dis donc, madame Florian, faisait Zobi moitié caressant moitié grondant, ton mari il en doit beaucoup d'argent à Zobi.

— Ça pas vrai, disait Aou. Jamais mon mari donner à Aou pas autre chose que collier de graines et amulette de terre.

— Oui, mais avec l'argent de Zobi il s'est fait un beau cadeau pour lui.

— Ça pas vrai. Mon mari il en a pas la boîte à musique dans la case, pas la pendule avec les petits bras qui tournent, pas rien qui tu vends et qui fait cadeau pour lui mon mari.

— Et toi, n'es-tu pas un bon cadeau qu'il s'est fait ?

— Zobi, qui tu dis ça mauvaise parole ! Toi pas mon père, toi pas vendu Aou !

— Oui, mais moi j'ai prêté l'argent à ton mari pour t'acheter à ton père. C'est comme s'il t'avait achetée à moi. »

Pareil marché n'intéressait pas Aou : que l'argent de son achat eût été aux mains de Zobi avant de passer dans celles de Florian puis dans celles de son père la laissait indifférente. Ce qui lui importait c'étaient les belles choses qu'elle avait sous les yeux et que son mari sans peine pouvait lui offrir puisqu'il avait payé Aou beaucoup plus cher que ne valaient ces robes, ces lingeeries, ces lunettes, ces casques et ces parfums. Elle promenait ses doigts sur le brillant faux cuir des sacs à main, elle jouait avec les ardillons des sandales, elle se grisait d'images où elle se reconnaissait dans l'apparence de celle qu'elle désirait d'être.



Vers ces temps-là le bruit se répandit dans la ville noire que M. Gouverneur allait donner une fête de nuit dans son palais. Tout ce qui comptait dans Abidjan, quelle que fût la couleur de la peau, était invité. On disait que madame Kobanké, la plus jeune des femmes du député, porterait une robe de satin jaune dont l'éclat rehausserait son teint de pure Baoulé. On disait aussi que les dames noires se mettraient du rouge aux lèvres et de la poudre aux joues, qu'elles se parfumeraient au 5 de Chanel et que les plus riches iraient jusqu'au 765 de Jean-Marie Farina. Pour la coiffure seulement elles ne pouvaient espérer d'atteindre à l'élégance des Européennes : rien ne distinguerait leur chevelure de celle de leurs maris. Aussi prirent-elles la décision d'accentuer la féminité de leur tête en ornant leurs oreilles de pendants et leur cou de colliers jetant le plus de feux possible ; elles vidèrent les vitrines des Syriens et les maris contractèrent des dettes pour plusieurs années ; mais, pour les Noirs, l'avenir est un mot que ne précise aucune réalité.

« Ho, ho ! » faisait le chœur des matrones de la ville noire devant les préparatifs de toilette des invitées.

Elles tiraient sur leur pipe avec exaltation et envoyaient devant elles des jets de salive à trajectoire d'enthousiasme.

Yopodoumé était invité. Habitué aux réceptions du Gouvernement, les botanistes ne parlaient guère de celle-là, mais quand Florian reçut l'invitation aux noms de monsieur et madame Florian, il décida qu'il s'abstiendrait.

« Si c'était un tam-tam, se disait-il, de quelle joie y courrais-je avec Aou ! Ah ! qu'irions-nous faire dans cette mêlée sans âme d'où l'esprit des ancêtres sera absent ? »

Dans la ville noire toutes les matrones voisines de la case de Florian savaient qu'Aou était invitée au bal de M. Gouverneur.

« Ho, ho ! » faisaient-elles dans la fumée de leur pipe.

Et elles tenaient une palabre où elles se demandaient si Aou irait au bal en pagne ou si son mari lui donnerait une robe aussi belle que celle de madame Kobanké.

« À Bakoué, disait l'une, il l'habillait en écorce de befouain ouaka.

— Et, disait une autre, il lui mettait au cou un collier de graines sauvages et un talisman contre la marche sur le chemin du retour.

— Et, disait une troisième, il voulait lui fendre les lèvres avec ses dents pour y placer des plateaux de bois comme aux femmes du pays sauvage.

— Et, disait une autre, le jour où il l’a achetée à son père il a commencé par lui manger les joues.

— Oui, disait une cinquième, c’était pour la rendre laide et la garder pour lui. »

Sur le seuil de sa case Aou attendait Florian. Depuis le matin elle connaissait par les boys du palais l’incroyable nouvelle, et tous les esprits de la joie, de la fierté, du faste et de la gloire faisaient dans sa tête le bruit de mille cigales. Le paradis des dieux blancs allait s’ouvrir à elle avec ses jardins sans fourmis ni serpents et sa case si grande que toute la ville noire tiendrait dedans. Et elle serait tout comme une Blanche parmi les Blanches, ses pieds enfermés dans deux petites boîtes de cuir brillant, ses jambes prises dans des filets de soie plus fins que les plus fines toiles des araignées bisakora, le cou et les poignets cerclés d’or et de pierres étincelantes... C’était surtout de sa robe que sa pensée était occupée : serait-elle jaune comme celle de madame Kobanké ? Bleue ? Rouge ? Verte ?...



À Yopodoumé, pendant ce temps, Florian lisait et relisait une lettre reçue de France.

Cher monsieur Florian, vous aviez promis de nous écrire, de nous parler de cette Afrique pour laquelle vous partiez avec tant de joie. Auriez-vous oublié la Touraine et vos amis de Vouvray ? Mon père serait curieux d’apprendre si vous avez réussi les hybridations qui vous tenaient si fort à cœur et que vous vous promettiez de tenter dès votre arrivée en Côte d’Ivoire. Pour moi, je pense bien souvent, très souvent même, à nos conversations et à cette promenade au bord de la Cisse où je donnais aux fleurs des noms qui vous faisaient sourire, vous, le savant. Il y aura de cela

bientôt un an. Parfois j'y retourne et je m'assois sous les saules. Je revois votre air farouche et votre façon de détourner les yeux quand je vous parlais de vous. Je vous ai dit alors ce que je pensais des idées qui vous rendaient si malheureux. Je n'ai pas changé d'opinion, vous le savez puisque pendant les courts instants que j'ai pu passer seule avec vous avant votre départ pour l'Afrique, je vous ai répété que vous aviez tort de vous croire un étranger parmi nous, qu'il n'y avait d'étrangers les uns aux autres que ceux qui rien tendaient pas la même chanson en écoutant chanter l'alouette ou qui ne percevaient pas le même parfum en respirant le même brin de chèvrefeuille.

Est-ce que, en Côte d'Ivoire... Ah ! que c'est difficile de vous poser pareille question... Devinez ce que je veux vous demander. Je suis jalouse et votre long silence n'est pas fait pour me rassurer. Eh bien, tant pis ! Comme vous êtes à l'autre bout du monde, je vais oser vous parler comme je n'oserais le faire ici. Est-ce que vous vous sentez moins étranger parmi les gens de la Côte d'Ivoire qu'auprès des habitants de la vallée de la Loire ? Est-ce que... Oh, qu'il m'en coûte d'écrire ces mots ! Est-ce que, parmi les jeunes filles d'Abidjan, vous avez trouvé cette âme sœur que vous me disiez n'avoir pas rencontrée à Diamant ni à Fort-de-France et dont j'ai bien compris que vous ne l'aviez pas non plus rencontrée en Touraine ?

Vous ne me répondrez pas, j'en ai la certitude. Mais vous saurez que dans un coin de la France, au fond d'un jardin qui, ce matin, sent bon le seringà, une amie pense à vous.

J.

Quelques pétales glissés dans la lettre achevaient de sécher et, jaunis par le voyage, n'exhalaient plus que le faible parfum d'un jardin très lointain.

« Ho, ho ! fit Aou quand Florian apparut vers la fin du jour. Aou bon content, toi bon content ! »

Elle expliqua d'une voix essoufflée, et mêlant le baoulé à des bribes de français, comment toute la ville noire savait quelle était invitée au bal du Gouverneur, comment il lui fallait tout de suite une robe de satin jaune pareille à celle de madame Kobanké, du rouge pour peindre ses lèvres, des souliers pour enfermer ses pieds, des filets de soie pour ajouter une peau à la peau de ses jambes, et comment Florian et elle danseraient en se tenant les bras dans les bras et l'un contre l'autre à la manière blanche, et comment...

« Quoi, dit Florian d'une voix triste et lasse, tu n'as donc de cesse que tu ne t'éloignes de ton Afrique ! Tu refuses le tam-tam et tu désires le bal des Blancs. Eh bien ! oui, nous irons chez le Gouverneur. Puisse le spectacle de cette soirée te guérir à jamais des illusions auxquelles tu te plais ! »

Et il passa la nuit sur une natte éloignée de celle d'Aou.

VII

Florian était riche des économies que lui permettaient son mode de vie primitif et la pure simplicité des toilettes de sa femme.

« Prends cet argent, dit-il à Zobi, c'est le prix que j'ai payé pour l'achat de ma femme et que tu m'as avancé par le canal du postier Kouamé.

— C'est, dit Zobi en glissant un regard de côté vers Florian, qu'il y a z'intérêts et z'intérêts des intérêts.

— Paie-toi.

— Et, poursuivit le Syrien, il y a z'aussi la petite commission pour celui qui a trouvé les poulets et les cochons.

— Qui est-ce ?

— C'est Zobi.

— Prends donc la commission.

— Et z’aussi il y a les gilets, la couverture et le beau chapeau en feutre de Milan.

— Tout cela est compris dans la somme que je te verse.

— Oui, mais depuis que j’ai fait la livraison il y a z’eu la hausse sur le coton, la laine, le feutre.

— C’est bon ! dit Florian, vole-moi, use de ce que tu crois être ma candeur. J’aime à être volé, j’aime à être trompé, j’aime tout ce qui me tire du rêve où j’étais tombé, tout ce qui me désenchante et me désensorcelle. Que te faut-il de plus ? Tiens : voici de l’argent, de l’argent encore. Ma femme va venir ; elle doit se parer et se vêtir pour le bal du Gouverneur. Tu lui fourniras le nécessaire et même le superflu, le dernier cri de la mode européenne. Ah, ah ! Oui, le dernier cri, tu comprends, des choses qui hurlent... »

Il s’enfuit et rattrapa tout juste devant la poste la jeep de service qui, chaque matin, le menait à Yopodoumé.

Ce jour-là on ne le vit guère au laboratoire. À tout moment il abandonnait ses fiches et ses échantillons et allait s’étendre au bord de la lagune au pied d’un cocotier qu’il avait pris depuis longtemps pour confident.

« Hélas ! disait-il à l’arbre, les esprits m’abandonnent. Les dieux en qui j’avais mis ma foi et mon espoir s’éloignent de moi. Ils m’avaient fermé les yeux sur ce que je ne voulais pas voir et mes yeux se sont ouverts. »

Au loin, perdus dans les lourdes vapeurs de l’eau stagnante, on devinait les chantiers du nouveau port d’Abidjan ; le bruit sourd des béliers fonçant les palplanches dans la vase se mêlait au roucoulement des tourterelles ; du sillage d’un canot à moteur naissait une longue vague en V qui jetait le désordre dans la douce glissade des pirogues.

« Ô mon Afrique ! disait Florian, ils t’ont violée ; ils te pénètrent jusque dans tes plus secrets détours, jusque dans les retraites où tes dieux se tenaient prêts à venir au secours des humains ; ils ont traqué l’esprit des plantes et l’esprit des bêtes, ils l’ont capté, séché en herbier, mis en cage, piqué sur des épingles, noyé dans le formol des bocaux. Voilà que leurs machines à massacrer les arbres se sont introduites dans la forêt, que leurs *straddle trucks* soulèvent les troncs gisants des bienfaisants parasoliers, des

acajous nés pour des siècles de sereine domination et qu'ils vont les livrer à l'affreuse mâchoire des dérouleuses. »

Il poussa un soupir qui se perdit à travers les hautes fougères et les palmiers de la brousse voisine et s'en alla s'étendre dans le linceul des mousses.

« J'ai cherché dans l'âme d'une jeune et pure Baoulé ton âme, ô mon Afrique ! Mais Aou, innocente créature, ne rêve qu'à s'évader hors de la voie tracée par les ancêtres ; elle fuit la simplicité des mœurs, les rythmes sacrés des danses de pleine lune, le pagne de fibres d'écorce ; elle n'a de regards que pour le clinquant de la pacotille européenne et de désirs que vers les artifices de beauté des femmes blanches. J'étais en quête d'une race pure à laquelle l'une des deux races qui sont en moi pût se mêler et se confondre ; je l'ai trouvée, je me suis mêlé et confondu à elle, mais elle était pervertie et si le corps avait conservé l'harmonie de ses lignes et sa grâce à laquelle nulle autre race ne saurait atteindre, l'âme était infestée de germes étrangers. »

Il se retourna, le visage vers le sol.

« Afrique ! Afrique ! soupirait-il en posant sa joue contre la terre, fallait-il que tu me trahisses comme m'a trahi l'Europe ! L'être double que je suis sera-t-il à jamais partagé entre deux déceptions ? »

Et il demeura ainsi pendant un long moment.



Le soir du bal était arrivé.

Dans la case de Florian les matrones s'empressaient autour d'Aou ; la mère de la jeune femme était là. Chacune s'affairait à une besogne dont aucune n'avait la pratique. Zobi avait fourni une robe de soie d'un vert tirant sur le lézard, longue avec une petite traîne. Le difficile était de savoir comment pénétrer dans cet étroit fourreau et surtout comment introduire les bras dans les deux ouvertures de côté quand la tête avait passé par celle du haut. Toutes parlaient à la fois et riaient de bon cœur : c'était fête en ce coin de la ville noire. On décida d'aller chercher la femme de Kouamé ; les

femmes d'évolués déjouent mieux que les autres les étranges astuces du vêtement des Blanches. Madame Kouamé n'eut point de peine à expliquer la manœuvre et Aou apparut toute de long vêtue, les hanches effacées, les seins invisibles mais devinés, sa petite tête ronde et crépelée de grains de café émergeant comme d'une verte liane une fleur de bronze.

« Ho, ho ! » fit le chœur des vieilles.

Agenouillée devant elle, madame Kouamé l'aidait à introduire dans la fine gaine des bas ses pieds dont la plante sèche et cartonneuse se pliait mal à la manœuvre. Ni jarretelles ni jarretières ! Zobi n'avait pas pensé à tout. On ficela le nylon au-dessus du genou avec un lien fait de fibres de bananier. Pour les souliers, ce fut une difficile affaire ; toutefois, la coquetterie n'en est pas à un miracle près et, après quelques efforts, Aou se trouva étroitement chaussée.

« Ho, ho, ho ! » fit le chœur des vieilles émerveillées qu'une Baoulé pût enfermer ses pieds en un si juste étui.

Dans le miroir de Florian Aou se voyait par morceaux. La parcelle d'elle-même qui l'étonna le plus fut l'étroit et mol vallonnement qui naissait entre ses deux seins à l'échancrure du corsage : habituée à sa poitrine nue, elle fut prise d'une panique de pudeur et porta vivement ses mains sur cet aspect nouveau de sa personne.

Quand elle fut habillée et parée, le moment vint où madame Kouamé, le bâton de rouge entre deux doigts, entreprit de carminer les lèvres de l'invitée du Gouvernement. Les lèvres des femmes noires sont d'un gris satiné comme on voit à l'écorce des jeunes meleba. Affirmées dans leur beau relief, elles demeurent discrètes dans leur coloris. Quand Aou apparut marquée d'une large plaie sanglante au bas du visage l'enthousiasme des matrones se déchaîna.

« Ho, ho, ho, ho ! » faisaient-elles en frappant le sol de leurs pieds et en battant des mains.

Le rouge, c'est le sang, et le sang est toujours motif à exaltation dans les pays où, depuis le fond des âges, les dieux en furent assoiffés.

Aou, ainsi balafree du symbole sacrificiel, devenait aux yeux des vieilles l'image de l'heureuse victime offerte aux dieux des Blancs. L'une d'elles alla chercher unealebasse de bière de bananes. une autre du tabac frais ;

l'on but et l'on fuma et l'on palabra tandis que madame Kouamé achevait la beauté d'Aou en éteignant d'un nuage de poudre le brillant de ses joues.

Cependant, Florian assis au seuil de la case, étranger à la joie générale, portait sa pensée vers une vieille demeure française aux fenêtres fleuries de géraniums et de pétunias où vivait au courant des jours une jeune fille heureuse d'être ce qu'elle était et qui n'allait point chercher ailleurs qu'en son pays ses manières de vivre et ses habillements.

*
**

Quand la nuit fut venue, la file des autos se rendant au palais dessinait un serpent aux anneaux éblouissants qui paraissait sortir des ténèbres africaines pour se donner aux fastes de l'Europe. Les étoiles du ciel étaient descendues sur la terre enveloppant de leurs constellations la case magnifique où le grand chef blanc accueillait les élus.

La voiture où Florian et Aou avaient pris place s'arrêta devant le large escalier au haut duquel monsieur Gouverneur et madame Gouverneur recevaient leurs invités. Aou n'avait jamais posé le pied sur un pareil assemblage de pierres plates assises les unes au-dessus des autres ; se tenant, comme la coutume le voulait, derrière son mari, elle s'appliquait aux mêmes mouvements des pieds et des jambes qu'elle voyait faire à Florian et goûtait une première ivresse à s'élever de plus en plus au-dessus des voitures qui arrivaient au bas des marches.

« Monsieur et madame Florian ! » annonça d'une voix superbe un grand boy qui se tenait à quelques pas devant le Gouverneur.

Aou vit la main blanche de madame Gouverneur se tendre vers sa main noire et la serrer d'une douce étreinte ; elle vit la main de monsieur Gouverneur répéter le même mouvement d'accueil. Ce fut comme si des bracelets de plaisir se fermaient autour de ses poignets et remontaient lentement jusqu'à ses coudes ; en même temps une boule de fierté, venue du fond de sa poitrine, lui fermait le gosier : elle crut étouffer et dut avaler plusieurs fois sa salive pour reprendre son souffle.

Les salons avec leurs mille lumières et les éclats de leurs lambris, avec leur sol si plat et si uni qu'en le foulant on croyait marcher sur de l'air, les salles qui se perdaient en de mystérieuses profondeurs d'où naissait une musique plus grisante que la bière de bananes, cet ensemble aux formes et aux proportions sans rapport avec les cases où elle avait vécu transportait Aou dans un monde dont elle ne doutait pas qu'il ne fût le séjour habituel des chefs blancs. Dans les premiers instants elle s'attachait aux pas de son mari : perdue dans cette forêt humaine bruissante et mouvante, elle craignait de s'y égarer. Les hommes étaient vêtus de blanc, beaucoup portaient des ornements d'or sur les épaules et sur les manches ; leur poitrine, à hauteur du cœur, était couverte d'amulettes en forme d'étoile suspendues à des rubans de vive couleur. Les femmes... Eh bien, il n'y avait point de différence entre elles et Aou : même robe, mêmes souliers, mêmes bas, même rouge aux lèvres ; toutefois, elles ne cessaient de parler et de sourire entourées d'hommes qui leur souriaient et leur parlaient alors qu'Aou demeurait grave et silencieuse auprès de Florian triste et muet.

« Voici Florian avec sa femme, disaient entre eux les botanistes de Yopodoumé. Comme ils sont bien assortis ! Comme elle est jolie ! Et comme on comprend qu'il la tienne cachée dans sa case enfumée ! »

L'un d'eux s'approcha du jeune ménage.

« Nous serions heureux, dit-il, d'être présentés à madame Florian. »

Florian d'un air contraint nomma ses camarades à sa femme et vit les yeux d'Aou s'illuminer de joie. Mais la conversation fut courte et se réduisit en général à un échange de sourires. Comme, dans un des salons, quelques couples dansaient, l'un des jeunes gens s'adressant à Aou lui demanda si elle voudrait lui accorder une danse.

« Non, non, dit Florian brusquement, elle n'aime pas la danse et je l'ai vue à Bakoué se tenir à l'écart du cercle des danseurs. »

Mais, au geste du jeune homme tendant les bras vers elle, Aou avait compris ce que l'on voulait d'elle.

« Moi, dit-elle, bon content faire tam-tam blanc avec toi. »

Et elle s'abandonna au bras du jeune homme qui la saisit par la taille, lui prit une main qu'il enferma entre ses doigts et l'entraîna dans un rythme auquel elle se laissa aller avec une grâce toute naturelle.

« Vous dansez à ravir, lui disait-il.

— Toi danser bon meilleur que sauvages Bakoué, répondait-elle.

— Votre mari aime-t-il la danse ?

— Lui toujours danser tam-tam pareil comme sauvages Bakoué. Toi bon danser manière blanc. »

Menée par son danseur sur un rythme lent de musique argentine, Aou n'était plus Aou, elle était une femme blanche à peau noire, à cheveux crépelés, en qui battait un cœur étranger à l'Afrique.

Lorsque la musique se tut ils allèrent au buffet. On s'y pressait si fort, Noirs et Blancs y étaient dans une telle confusion de propos échangés, de politesses souriantes qu'un témoin des temps d'aujourd'hui y eût pu voir l'image des temps de demain. Madame Kobanké en satin jaune, un diamant au doigt et des perles au cou, s'entretenait avec le Gouverneur, chacun tenant une coupe de champagne à la main ; un officier noir, Martiniquais comme Florian, tendait une assiette de sandwiches à une jeune femme toute pile et blonde dans sa robe de mousseline blanche. Aou, avant d'accepter quoi que ce fût des mains de son cavalier, jetait un rapide regard vers les autres, inquiète des gestes à faire pour tenir entre ses doigts une menue fourchette ou le pied d'une coupe à champagne. Quand elle fut assurée d'y être habile, elle prit l'assiette garnie que lui passait son danseur et la coupe que lui tendait un des boys serveurs, et elle se trouva dans un grand embarras. Une jolie fille n'est jamais gauche et l'on vit Aou se tenir immobile, le verre d'une main, l'assiette de l'autre, semblable à une statuette de l'offrande jusqu'au moment où elle osa porter la coupe à ses lèvres et la poser vide sur la table du buffet.

*
**

Sur la terrasse du palais Florian regardait les étoiles.

Blanchon s'approcha de lui.

« Que disent les astres ? demanda-t-il d'une voix enjouée.

— Que je dois quitter ce pays au plus tôt, dit Florian.

— En quoi, dit Blanchon, je suis tout à fait d'accord avec eux.

— Voyez, dit Florian en désignant les baies par où l'on apercevait la foule des invités, il n'y a plus d'Afrique.

— Vous voulez dire que l'Afrique de vos illusions ou, si vous préférez, de vos désirs, est en voie de s'unir à l'Europe et que ses coutumes, ses mœurs, sa magie et ses dieux se perdront bien tôt au creuset d'une civilisation où toutes coutumes, toutes mœurs, toutes magies et tous dieux de par le monde viendront, dans un avenir plus ou moins proche, les rejoindre. Ah ! mon ami, nul n'échappera à l'unification du globe, pas plus les Baoulé que les habitants du Monomotapa. Le spectacle que nous avons sous les yeux n'est que le prélude de la pièce dont l'action est commencée avec comme scène la terre, comme personnages les peuples. Noirs et Blancs évoluent sous ces lustres en un coude à coude égalitaire, parlant la même langue, portant les mêmes vêtements. Je m'en réjouis. Je m'en réjouirais davantage si au lieu du coude à coude se dessinait franchement un cœur à cœur où l'on verrait se préciser les prémices du grand jeu qu'il faudra bien que joue l'humanité pour sortir des malheurs qui depuis dix mille ans l'accablent.

— Pourquoi dix mille ans ?

— Parce que, pour autant qu'on le sache, voilà dix mille ans que s'entre-déchirent les peuples de la terre sous prétexte que les uns sont noirs de peau et les autres, blancs ; qu'il y en a qui ont le nez busqué ou les yeux bridés quand il est dit qu'il faut qu'un nez soit droit et que les yeux soient bien ouverts ; que certains ont un indice crânien tel et tel, que d'autres l'ont différent ; bref, que le genre humain est fait de races et que ces races sont inter-impénétrables, que l'une est supérieure à l'autre et la doit dominer, que l'une a toujours raison quand l'autre a toujours tort...

— Ah ! Monsieur, dit Florian, il y a en moi deux races qui se contredisent et se combattent. Elles ne sont pas loin des entre-déchirements dont vous parlez.

— Quoi ! Que dites-vous ? Mais il n'y a pas de races, mon ami, il n'y a pas de races ! Il y a tout au plus des adaptations de l'être humain aux conditions du milieu soit, par exemple, par la pigmentation plus ou moins foncée de la peau, par l'élargissement ou l'étrécissement des narines ; il

s'agit bel et bien d'incidences géographiques, il ne peut être question de différences biologiques. Il n'y a pas plus de différence entre un homme à peau noire et un homme à peau blanche qu'entre un homme coléreux et un homme doux et facile. Excusez-moi de faire allusion à votre personne et de m'introduire dans votre économie privée. Je vais vous dire ce que vous êtes : vous êtes un rendez-vous de climats ; ce sont des climats qui se heurtent en vous et non ce que vous appelez des races.

— Il est vrai, dit Florian, qu'un peu de ciel bleu d'Île-de-France se glisse parfois entre les sombres nuages du ciel d'Afrique qui s'étend habituellement sur mon âme. »

De la terrasse où les deux hommes échangeaient ces propos on voyait fulgurer les orages sur la forêt lointaine. Le roulement des tonnerres se mêlait à la plainte des saxophones de l'orchestre ; les éclairs traversaient de leurs brutales lueurs les illuminations du parc. Les couples de danseurs qui s'approchaient des larges fenêtres se détachaient en ombres sur le fond lumineux des salons et l'on ne distinguait plus les Africains des Européens en ces groupes unis qu'entraînait la musique.

« Vous vous cherchez sous les tropiques, poursuivait Blanchon, comme si votre vérité était d'ici et de nulle part ailleurs. Elle est, comme en chacun de nous, de partout avec quelques particularismes dus aux apports des ancêtres. Croyez-moi : allez respirer l'air du vaste monde et c'est encore en France que vous en tirerez la meilleure synthèse. »

Florian se taisait, l'esprit en déroute, le cœur en panique. Il songeait à Aou dansant aux bras d'un Blanc et buvant du champagne ; il se voyait regagnant sa case avec une épouse noire désormais imprégnée des philtres de l'Europe.

« Réfléchissez, lui dit Blanchon, et mettez dans votre réflexion cet appoint important que j'ai prévu votre départ, que je vous ai fait réserver un poste éventuel au laboratoire des Hybrides à la Faculté de Paris et que le prochain avion part après-demain. »

Il laissa le jeune homme en tête à tête avec des éléments de méditation semblables aux noirs nuages illuminés d'éclairs qui ourlaient l'horizon.

Florian, descendant les degrés du large escalier qu'il avait gravi une heure auparavant avec Aou, alla se perdre dans les allées du parc.

Autour de lui tout se mêlait ; il ne voyait, ne sentait et n'entendait que mélanges. Les ténèbres se mêlaient aux lueurs sulfureuses de la foudre, les épousaient en des noces de splendeur aux grandes orgues des tonnerres ; la lourde odeur du sol en fermentation se mêlait au parfum des ylang-ylangs et de cette confusion naissaient des effluves de vertige : les accents assourdis de la musique de danse se mêlaient aux gémissements des hauts bambous frissonnants sous les caresses brutales de la tornade.

« Ah ! se disait-il, dans la nuit comme dans le jour tout se mêle et s'épouse. Les harmonies de la nature sont faites de l'alliance des contrastes. La lumière n'est valable que par les ombres qu'elle engendre ; le chant du calao se fond avec le silence de la forêt et les larmes que je verse en cet instant de douleur et de joie sont bien la preuve de l'accord des contraires.

Il pleurait.

Et, à travers les ténèbres tragiques qui enveloppaient les lumières de la fête, ses regards se portaient vers un point de la terre où, à pareille heure, les étoiles scintillaient au-dessus d'une vigne où chantaient les grillons. Leurs rayons, que nul épais nuage n'arrêtait, traversaient les rideaux de tulle d'une fenêtre fleurie et allaient se poser comme des baisers du ciel sur les joues blanches et roses d'une jeune fille endormie.

« Jasmine, ô Jasmine ! » murmurait-il.

Un violent tourbillon s'empara de ce nom léger et le jeta dans les espaces où nulle parole de nulle voix humaine ne se perd.

VIII

Nous nous plaisions à suivre Aou dans le courant des jours. Nous étions séduits par la beauté de cette adolescente baoulé, par la grâce de ses gestes sans artifice, la gentillesse de son langage réduit à la seule expression de ses naïfs désirs. Son univers était aux dimensions d'un jardin abondant en

fleurs de coquetterie et fruits de gourmandise qu'elle était impatiente de cueillir. Nous allions même à jalouser Florian d'avoir pour compagne de ses nuits cette sœur de la liane enlaçante et nouante.

Nous eussions éprouvé de la peine à la voir souffrir de l'abandon où la laissait Florian si nous n'avions appris que la séparation s'était passée au mieux : un objet d'échange ne souffre pas lorsqu'il passe de main en main. Ramenée par Kouamé à la case familiale, elle fut accueillie avec joie quand son père comprit que le mari n'exigeait point la restitution de ce qu'il avait versé pour la dot, ni l'argent, ni les poulets, ni les porcs, ni le chapeau, ni le gilet.

Mais comme elle ne revenait pas portant un enfant dans son sein ou sur son dos et que sa valeur en était d'autant diminuée, Koffi Kouadio, douanier à Grand-Bassam, accouru à la nouvelle de son retour, l'obtint aussitôt en mariage pour un prix raisonnable.

« Aou bon content, se disait-elle en suivant son nouveau mari. Koffi Kouadio, lui évolué, lui donner à moi casque manière blanche, jolies belles lunettes, beaucoup les colliers, beaucoup les anneaux... »

Elle allait de son pas dansant, la tête chargée d'un ballot où étaient sa robe de bal, ses bas et ses souliers.

Et elle souriait à l'image d'un casque blanc et d'une paire de lunettes noires.

*
**

Dans le même moment, Florian, le regard détourné du hublot de l'avion qui l'emportait loin de l'Afrique, songeait à une prairie de France où les fleurs avaient un langage.

Et il souriait à l'image d'une aubépine et d'une centaurée, l'une lui parlant d'espérance et l'autre de bonheur.

ÉPISODE

COULEUR DE FRANCE

I

C'était jour de confitures chez les Baillargeau. Madame Baillargeau devant ses fourneaux enlevait au moyen de l'écumoire la mousse qui se formait sur le mélange de fraises et de sirop en bouillonnement dans la bassine. Jasmine alignait sur la table les pots de verre. Les chiens aboyèrent dans la cour.

« C'est le facteur », dit Jasmine en volant vers la grille.

Elle revint lentement.

« Rien, dit-elle. Le journal. Pas de lettre.

— Mais, dis-moi, ma fille, tu répètes cela chaque jour. Tu attends donc des nouvelles ? Et de qui ? Je me le demande.

— D'une ombre, dit Jasmine.

— Ta ta ta ta ! Qu'est-ce que c'est que ces histoires-là ? Prépare les pots : mon sirop perle. »

La vaste cuisine sentait la confiture chaude : des gouttes de sirop tombées sur le fourneau mêlaient un parfum de caramel à celui des fraises cuites. La haute horloge à coffre rythmait à lents battements la marche des instants. La chatte sur le seuil dormait au chaud du soleil de juin. Et les mouches ivres de sucre allaient, l'une après l'autre, finir leur allègre et brève existence sur le ruban de papier-glu qui pendait au plafond.

« Quand on n'est pas heureux, se disait Jasmine, on attend toujours quelque chose. Cela fait passer le temps. »

« Tu n'as plus besoin de moi ? demanda-t-elle à sa mère lorsque les pots recouverts d'un linge blanc eurent été mis à refroidir dans une pièce voisine.

— Où vas-tu ?

— Partout et nulle part : c'est le pays du rêve.

— Qu'est-ce que tu racontes là ? Le rêve, le rêve... Ce n'est pas le moment de rêver. Je me demande si nous aurons assez de papier-cristal pour couvrir les pots.

— Il y a un an, dit Jasmine, c'était la Pentecôte.

— Oui, dit madame Baillargeau, et les fraises n'étaient pas mûres. Tout était en retard.

— Non, maman, pas tout. L'année dernière le bonheur était en avance ; il est arrivé quand personne ne l'attendait.

— Je ne comprends rien à tes histoires. Inquiète-toi du papier et, si tu sors, va jusque chez l'épicier voir s'il peut nous en céder une main. »

Jasmine n'alla pas chez l'épicier. Elle gagna la basse-cour, se saisit d'un poulet, lui tordit le cou aussi vite qu'elle put pour étouffer ses cris et, ayant placé dans un sac le corps tout chaud et palpitant de la bête, elle prit un étroit chemin qui courait à mi-côte de la falaise et aboutissait à une mesure en partie creusée dans le tuffeau. Une vieille femme poilue du menton, édentée, boitant d'une hanche et le dos en cloche, apparut sur le seuil, s'appuyant à un bâton.

« Mère Manchoir, dit Jasmine d'une voix esoufflée, c'est moi. Pas un mot à personne !

— Fie-toi à la mère Manchouér, ma mignonne. De ma boutique il ne sort que de la vérité et du silence : la vérité c'est pour les amis, le silence c'est pour les autres. »

Jasmine tira le poulet du sac. La vieille s'en empara, le palpa et le plaça sur une dalle couverte d'écailles de sang séché.

« Il est chaud, ça va », dit-elle.

Elle décrocha un large couteau suspendu à un clou et d'un coup éventra la bête dont elle étala sur la pierre les entrailles molles et roses.

« C'est, dit Jasmine, pour savoir quand je recevrai une lettre.

— Diable à cornes, diable à queue, va-t'en foutre ! faisait la vieille en fouillant la masse des intestins. Vins, toué, mon boun ange, vins ! »

Et elle se mit à poser des questions aux anses des viscères dans un langage qui n'était compris que d'elle et des boyaux.

« Vouélà, dit-elle, il n'y a point de message pour toué...

— Êtes-vous bien sûre, mère Manchoir ? dit Jasmine penchée sur les entrailles et cherchant à y déchiffrer des symboles qui eussent échappé à la devineresse.

— Point de message écrit, poursuivait la vieille, mais des chouses coume queu dirait des signaux.

— Des signes ? Quels signes ? Cherchez bien. »

La bonne femme reprit ses formules magiques, tourna et retourna sur la pierre les boyaux divinatoires.

« Queuque chouse coume eune senteur... coume... »

Elle portait les entrailles sous son nez, en humait les relents dans toute leur gamme de fadeurs.

« Queuque chouse coume eune fleur, dit-elle soulagée de son effort de divination.

— C'est tout ? dit Jasmine.

— La mère Manchouér dit la vérité, rin de plus. »

Et la vieille se mit à plumer le poulet pour son dîner.

Le cœur lourd, le pas traînant, Jasmine quitta la cabane et rentra chez elle.



Le lendemain, aux premiers rayons du matin, la tête enfouie dans l'oreiller, elle songeait à cet après-midi de juin où, un an auparavant jour pour jour, elle allait par les prés de la Cisse, tout abandonnée à la joie de livrer son âme à un jeune homme inconnu de la veille et devenu en quelques heures son confident et son ami.

« Il était malheureux, se disait-elle, et moi j'étais confuse de me sentir si heureuse auprès de lui. Il me semblait que, seul, mon bonheur pouvait le guérir du mal qui lui rongait l'esprit. Beau comme il était, il n'avait qu'à paraître pour qu'on se sentît enveloppé d'une grâce de confiance et de joie. Et pourtant il doutait de lui-même ; il ne se lassait pas de faire des allusions à son teint, comme si cette chaude et belle couleur de la peau n'eût pas été un avantage qu'il avait sur beaucoup de gens d'ici. »

En se parlant ainsi elle voyait apparaître derrière ses paupières closes un garçon à la fois tendre et farouche assis auprès d'elle sous un bouquet de saules des bords de la rivière.

« Il était savant et c'est moi qui lui apprenais le nom et le symbole des fleurs de nos prairies. Sûrement l'Afrique lui offre-t-elle des plantes bien plus extraordinaires. Peut-être lui offre-t-elle aussi... Mais comment lui, si noble de caractère, si délicat de sentiments, aurait-il pu trouver chez les négresses de la Côte d'Ivoire la tendresse dont il a tant besoin ? Il n'est pas

possible que ces filles sauvages sachent lui parler comme il faut lui parler. Et, dans leur langue, que pourraient-elles lui dire qui le berce et le console ? »

Elle ouvrit les yeux, s'étira et, sautant de son lit, se rendit devant son miroir.

« On dit qu'il y en a qui portent des plateaux de bois dans les lèvres, d'autres qui se serrent le crâne avec des ficelles pour l'allonger en forme de courge... »

Et elle se souriait tristement dans la glace.

Nous qui connaissons le cœur des jeunes filles et qui savons de quels tourments il peut être occupé quand nul signe apparent ne marque leur présence, nous ne sommes point surpris de retrouver cette enfant de Touraine douloureusement fidèle à une conjoncture très étrangère au cours habituel des choses de son coteau. Elle a vu passer un été, un automne, un hiver, et sur la trame des saisons elle a tissé le roman d'une rencontre bouleversante. De mois en mois les scènes se précisaient dans leur dessin et leurs couleurs. Les personnages ne variaient ni dans leurs gestes ni dans leurs traits ; ils étaient deux, ils allaient dans la vie, sûrs de l'accord de leurs jugements, bravant les opinions courantes, forts de s'appuyer sur une vérité qu'ils tenaient pour la plus noble et la plus juste. Le décor seul changeait au gré des souvenirs ou des espoirs : c'était tantôt un étroit ruisseau que l'un franchissait en s'aidant de la main de l'autre, tantôt le rivage d'une île lointaine où l'on abordait dans l'émerveillement de la flore des tropiques. Mais peu à peu les images se voilaient d'incertitude ; plus rien de net et de précis en leurs contours ; le temps les recouvrait de la poussière des jours. Celles du souvenir conservaient quelque apparence d'avoir été ce quelles semblaient être ; celles de l'espoir tournaient à l'in forme et à l'indéchiffrable.

Dans l'après-midi Yasmine se rendit sur les bords de la Cisse. Elle refit le chemin qu'en compagnie de Florian elle avait parcouru, un an auparavant,

dans l'émoi de la découverte d'elle-même. Ce jour-là elle avait compris qu'elle possédait le don le plus précieux dont elle pût disposer à sa guise : celui de transmettre les vertus de sa propre nature à un homme dont l'âme était à la dérive et de tirer du désespoir par la seule contagion de la confiance en la vie ce même homme prêt à succomber au doute et au renoncement.

« Mais, se disait-elle, pourquoi ce départ brusqué pour l'Afrique ? Pourquoi cette hâte ? Pour quoi ce silence ? Qu'allait-il chercher là-bas qu'il ne pût trouver ici ? Il disait, le jour de ses adieux, que les plantes des tropiques l'attiraient. Étaient-ce bien les plantes ? Ce jour-là son regard n'était plus le même, il me traversait le cœur, il s'en allait à des distances où je me perdais. Sa voix était sourde, impatiente, saccadée. Et pourtant c'est de cette voix-là qu'il m'a dit de penser à lui, de ne pas l'oublier... Non, je ne l'oublie pas. Oui, je pense à lui. Pauvre Florian ! Pauvre petit ! »

Elle était arrivée au bord de la rivière.

« C'est ici, se disait-elle, que nous nous sommes penchés sur notre double reflet. »

Elle s'agenouilla parmi les joncs et les menthes et pencha son clair visage sur le mouvant miroir.

« Pauvre petit ! » murmurait-elle.

Et de ses doigts légers effleurant la surface de l'eau elle caressait le souvenir d'un reflet. Elle demeura là de longs instants, laissant l'imaginaire reflet reprendre apparence de visage, le détruisant sous de nouvelles caresses, jouant tristement à défaire de ses doigts ce qu'elle avait refait dans l'illusion d'un retour du bonheur.

Elle poursuivit son chemin, tirant une graminée dont elle croquait la tige, cueillant un myosotis. « Dire qu'il ne savait pas que le vrai nom en était oreille-de-souris ! » Elle chantonnait à voix tremblante :

Raisin blanc, raisin noir, c'est toujours du raisin.

Flânant, suçant des herbes, souriant aux nuages, soupirant aux souvenirs, elle parvint au bouquet de saules à l'ombre duquel ils s'étaient arrêtés, elle étendue sur l'herbe, lui adossé au tronc d'un des vieux arbres.

« C'était ce saule-là », dit-elle.

Elle se penchait pour en caresser l'écorce quand elle se redressa vivement en étouffant un cri.

« Oh ! Est-ce possible ? Quoi !... Je rêve... Jasmine, rêves-tu ? »

Elle se baissa de nouveau et se releva tenant à la main un bouquet de centaurées noué de ficelle rose qu'elle avait aperçu déposé au pied de l'arbre, encore frais d'apparence mais exhalant déjà le parfum des fleurs en voie de se flétrir.

« Est-ce possible ? répétait-elle. Faut-il croire aux présages ? La centaurée, ici, à l'endroit même où... Mon Dieu, à l'endroit où le bonheur nous a frôlés... »

Elle pressait le bouquet sur son cœur, elle en goûtait avec ivresse le parfum expirant.

« Que croire ? soupirait-elle. Quel promeneur passant par ici a donc oublié les fleurs qu'il a cueillies ? Et que ce soit justement aujourd'hui et justement au pied de cet arbre, de notre arbre ! »

Elle tournait la tête de tous côtés, cherchant une présence, un indice, des traces de pas dans les hautes herbes. Tout était silence, immobilité.

« Je suis folle », dit-elle.

Elle s'apprêtait à remettre en place ces quelques fleurs des champs qu'un promeneur distrait avait dû laisser là quand soudain elle se rappela les paroles de la mère Manchoir : « Quelque chose comme une senteur... Quelque chose comme une fleur... »

« Non, non, s'écria-t-elle, je ne veux pas y croire... »

Mais ses paroles ne suivaient pas sa pensée et, se jetant sur l'herbe au pied du saule, elle couvrait de ses baisers et de ses larmes la petite botte de fleurs au parfum mourant.

**

« Et mon papier à confitures ? lui demanda sa mère quand elle fut de retour. Hier déjà tu l'as oublié. Tu t'en vas cueillir des fleurs au lieu d'aider ta mère. Va chez l'épicier, je t'en prie, il faut que demain mes pots soient couverts. »

Jasmine monta déposer dans sa chambre le bouquet de centaurées et se rendit à l'épicerie qui se trouvait de l'autre côté du bourg.

« Mademoiselle Jasmine, lui dit l'épicier, j'ai vu hier quelqu'un de votre connaissance. Devinez qui.

— Comment voulez-vous que je sache ? dit Jasmine, la pensée éloignée de répondre à des devinettes.

— Eh bien, j'ai vendu de la ficelle au nègre qu'on avait vu passer devant chez nous l'année dernière avec monsieur Baillargeau.

— Vous dites ?

— Oui, de la ficelle rose. C'est de la ficelle rose qu'il voulait, cet homme. « Ma foi, que je lui ai dit, je crois bien qu'il m'en reste une petite pelote dans un coin. » Vous comprenez, mademoiselle Jasmine, ce n'est point que je manque de marchandise, mais de la ficelle rose ce n'est pas tous les jours qu'on en vend. J'ai fini par lui trouver ce qu'il voulait. « Et alors, que je lui ai fait, vous voilà de nouveau dans le pays. — Oh ! qu'il m'a fait, pas pour longtemps. — C'est-il que vous allez dire bonjour à monsieur Baillargeau ? que je lui ai dit. — Non, non », qu'il m'a fait. Il a payé et il est parti ; il avait l'air bien pressé. Tout de même, mademoiselle Jasmine, c'est des drôles de gens, ces gens-là.

— Et il ne vous a rien dit d'autre ? demandait Jasmine, le cœur battant, la tête en tourbillon.

— Non... Ah ! si. Il est revenu sur ses pas et il m'a dit comme ça : « Prêtez-moi donc un crayon et un bout de papier. » Il a griffonné quelque chose et il m'a rendu le crayon.

— Et le papier ?

— Bah ! il l'a chiffonné, il en a fait une boulette et il l'a jeté dans la rue. Je vous dis que c'est des drôles de gens, ces gens-là. »

Jasmine voyait la boutique tourner autour d'elle ; dans sa gorge se pressaient des soupirs de désespoir et des cris de douleur.

« Et qu'est-ce que vous désirez, mademoiselle Jasmine ? demanda l'épicier.

— Je ne sais pas... je ne sais plus... »

Elle se trouva dans la rue cherchant sur la chaussée, sur le trottoir, dans le ruisseau, dans tous les coins et recoins une boulette de papier. C'est sous une touffe de mouron à l'angle d'un mur qu'elle la découvrit. Elle la défripa et dans les cassures des plis elle lut :

Oubliez-moi.

F.

II

Dès son arrivée à la gare d'Austerlitz, Jasmine s'était rendue à l'hôtel de la rue Cujas dont, un an auparavant, Florian avait laissé l'adresse à M. Baillargeau quand l'un et l'autre correspondaient au sujet des hybrides.

« Monsieur Florian ? lui avait répondu l'hôtesse. Il y a beau temps qu'il est parti pour la Côte d'Ivoire !

— Et... et il n'est pas revenu ?

— Probable que non. Il nous avait dit qu'il partait pour des années. »

Jasmine gagna le jardin du Luxembourg, s'assit sur une chaise et réfléchit. Ses traits ne portaient point la marque de l'inquiétude ou du souci ; elle avait l'air déterminé d'une femme qui sait ce qu'elle veut et qui, le sachant, conduit son action sans s'arrêter aux anicroches et aux achoppements.

Elle tira de son sac à main un bouquet fané enveloppé d'un papier de soie, elle y épingla un mot écrit en hâte et elle repartit.

Le laboratoire de botanique de la Sorbonne était assez loin de là, rue Cuvier, en bordure du Jardin des Plantes. Elle souriait, elle parlait à mi-voix en allant d'un pas léger par les rues de la colline Sainte-Geneviève.

« Chères fleurs venues de ses mains, disait-elle, conduisez-moi vers lui. S'il n'est pas ici, il sera là-bas ; s'il n'est pas là-bas, il sera ailleurs. Il sera où il faut qu'il soit pour son bonheur et pour le mien. »

Sa confiance au destin puisait sa force dans la croyance qu'a chacun de nous de son pouvoir sur l'insaisissable ; elle ne doutait pas que cette force qu'elle contenait depuis un an ne fût capable de bouleverser l'ordre des choses. En serrant contre son cœur le bouquet de centaurées elle avait soin de tenir entre ses doigts la ficelle rose du lien : nul auxiliaire de la chance n'est inutile quand on tente l'impossible.

Elle se trouva devant la porte du laboratoire et l'ouvrit d'une main moins assurée que n'était le pas qui l'avait amenée jusque-là.

« Monsieur Florian ? dit-elle au concierge d'une voix soudain brisée.

— De quoi s'agit-il ? demanda l'autre.

— Heu... Il s'agit... C'est-à-dire que j'ai des plantes à remettre à monsieur Florian. Il est bien ici, n'est-ce pas ?

— Veuillez remplir cette fiche : votre nom, l'objet de votre visite et votre signature.

— Mais, Monsieur, dites-moi : il est bien ici ?

— Je n'en sais rien. Vous aurez la réponse quand votre fiche sera passée par le service.

— Et alors ?

— Alors ? Eh bien, ce monsieur vous recevra s'il est là et, s'il n'est pas là, on vous le dira. »

Quand on songe au pathétique de certains fragments d'heure dans le cours de l'existence, quand on se rappelle l'instant de répit que la Dubarry demande au bourreau ou bien l'imploration que Lamartine adresse au vol du temps, on mesure sans peine l'affreux tourment où la rigueur administrative plonge cette jeune fille dont la vie se joue sur un oui ou un non. Nous sommes auprès d'elle, nous vivons son angoisse ; le tremblement

de ses lèvres est sur nos lèvres et les mouvements nerveux de ses doigts émeuvent nos mains.

« L'objet de la visite ? se disait-elle devant la petite feuille de papier. L'objet de la visite ? Mais c'est son bonheur. Vais-je écrire ce mot ? Je mentirais si je ne l'écrivais pas. Plutôt ne rien écrire... »

« Monsieur, dit-elle, remettez ces plantes à monsieur Florian et la lettre que j'y ai jointe. Inutile de le déranger.

— Oh ! dit le concierge, cela lui ferait peut-être plaisir de vous voir. Depuis qu'il est revenu de voyage, il est tout chose, tout pas comme avant. Vous savez, le soleil d'Afrique, il y en a à qui ça flanque le coup de bambou. Je vous dis cela, gardez-le pour vous.

— Il est donc ici ! s'écria Jasmine. Ah ! Monsieur, quel bien vous me faites ! Comme je suis heureuse ! Parlez-moi de lui, dites-moi que son mal n'est pas grave, que sa mine n'est pas celle d'un grand malade.

— Sa mine ? dit l'autre en souriant de côté. Oh ! vous savez, ces gens-là, avec leur peau noire, on ne peut pas savoir s'ils ont bonne mine ou mauvaise mine. Mais, attendez donc, je vais lui passer votre fiche...

— Non ! les plantes seulement. Je m'en vais, je m'en vais ! »

Elle remercia et disparut dans la direction de la gare d'Austerlitz.

« En voilà une, dit le concierge, qui m'a l'air d'être pincée. Si c'est pas malheureux, une belle fille de chez nous ! »

Et il se rendit, tenant le bouquet de centaurées d'un air dégoûté, vers le laboratoire des Hybrides.

« Monsieur Florian, dit-il, c'est des échantillons qu'une demoiselle a déposés pour vous. »

Florian leva les yeux du microscope sur lequel il était penché, saisit le paquet, l'ouvrit et lut le mot qui l'accompagnait.

**

Le lendemain, il gagnait, aux environs de Paris, la maison du savant où il avait jadis reçu fort bon accueil.

« Monsieur, dit-il en saluant le biologiste qu'il trouva disséquant une grenouille, vous rappelez-vous la visite que je vous fis l'an passé ?

— J'ai très souvent et très amicalement pensé à vous depuis ce jour-là, répondit le savant. Je suis heureux de vous revoir. La connaissance des choses de la botanique occupe-t-elle toujours votre esprit ? »

Florian lui répondit que son esprit, pour le moment, était occupé de bien autre chose que de botanique et lui conta comment après avoir cherché la France et ne l'avoir point trouvée, il avait cherché l'Afrique qu'il avait perdue après avoir cru la trouver, comment il avait regagné la France pour échapper à l'horreur de voir la terre de ses ancêtres noirs abandonner la tradition et se donner à des mœurs étrangères et comment il était déchiré par toutes ces déceptions et par bien d'autres choses où son cœur autant que son esprit étaient engagés.

« J'aime une jeune fille et je suis aimé d'elle. Elle est blanche et je suis coloré. Le mal est sans remède ; il faut que je disparaisse si je ne veux faire son malheur et le mien. Ah ! Monsieur, l'opprobre est sur moi et sur mes frères de couleur. Monsieur Blanchon, à Yopodoumé, m'a assuré qu'il n'y avait pas de races, qu'il n'y avait que des climats, des influences de climat. Oui bien, mais il y a la couleur. En Afrique j'ai eu d'abord quelque fierté de ma couleur ; je la sentais en harmonie avec la brousse, la forêt, les esprits, la danse et les bêtes. Toutefois son impureté m'était une gêne parmi les Baoulé d'un noir sans mélange ; ce qu'il y avait de blanc en moi demeurait en éveil, constatait, jugeait, critiquait. Et voilà que, rentré en France, mêlé aux Français, repris par un amour que j'avais fui, ce qu'il y a de noir en moi s'éveille, constate, juge et critique. La couleur me hante, elle me poursuit. Et, face à mon avenir, face à l'avenir de celle qui m'aime, je me répète à satiété ce que vous m'avez dit des facteurs d'hérédité, des facteurs noirs, des facteurs blancs... Monsieur, je suis le plus malheureux des hommes. »

Pendant ce discours le savant n'avait cessé de fixer sur Florian un regard plein d'une sereine bonté.

« Si ma question n'est pas indiscrete, dit-il, cette jeune fille dont vous me parlez partage-t-elle votre inquiétude ? Croyez-vous qu'elle se pose des

questions de l'ordre de celles que vous ne cessez de vous poser ?

— Non, et c'est là justement ce qui m'inquiète. Du temps où je la rencontrais dans une région de France que je peux bien vous préciser — c'est la Touraine — elle ne se lassait pas de me parler de ma couleur, de m'affirmer qu'à ses yeux la différence entre une jeune fille blanche et blonde comme elle et un homme coloré comme moi était aussi insignifiante que celle qui sépare le raisin blanc du raisin noir. Ou elle parlait ainsi pour me faire plaisir, ou elle était aveuglée par je ne sais quel sentiment...

— Vous voulez dire avec Pascal que, le cœur ayant des raisons que la raison ne connaît pas, cette jeune fille, en raisonnant avec son cœur, courait le risque de s'éveiller à la vérité le jour où sa raison raisonnerait.

— C'est bien ce que je voulais dire et c'est ce que je redoute.

— Mais, poursuivait le savant, cette vérité que vous craignez qu'elle n'approfondisse, quelle est-elle sinon que vous avez des ancêtres noirs et des ancêtres blancs ? Quiconque vous approche s'en aperçoit d'emblée et, s'il n'est point sot, vous en fait compliment car on sait de toujours, et vous le démontrez par vous-même, que le mélange des facteurs héréditaires donne souvent sur le plan individuel les résultats les plus heureux.

— Ce n'est pas, dit Florian, de cette vérité-là que je crains les effets : mademoiselle Jasmine — c'est son nom — connaît mes origines et ma double nature et même, je vous l'ai dit, n'y attache guère plus d'importance qu'à la différence de coloration de deux grappes de raisin. Mais, Monsieur, une jeune fille amoureuse songe-t-elle aux enfants qui pourront naître de son amour ?

— Elle y songe, soyez-en sûr.

— Et croyez-vous que cette jeune fille y ait songé ?

— Elle comme les autres. En l'homme qu'elle commence d'aimer la femme aime déjà le père de ses enfants.

— Je veux dire qu'elle ait songé à la couleur de ses enfants ?

— Vous m'en demandez trop. Il est bien vrai que c'est sur ce point qu'en ce genre d'union on attend la femme de grand caractère. Une telle femme, si amoureuse quelle soit, devra faire preuve de hautes vertus d'indépendance d'esprit et de générosité de cœur quand elle verra naître de

sa chair des enfants de couleur. Elle leur sera d'autant plus attachée qu'ils incarneront — au sens bouleversant du mot — l'homme auquel elle s'est unie. Elle connaîtra, celle-là mieux qu'une autre, le sens qu'il faut donner à ce mot d'union dont on oublie trop souvent qu'il signifie la confusion de deux uns en un seul un, ce qui est proprement le plus beau miracle de la vie. »

Il se tut un instant et son regard semblait chercher par delà les objets qui l'entouraient l'image de cette jeune fille en qui se ferait un jour le mariage des couleurs, en qui la nature se plairait à réussir une harmonie là où les préjugés de la société humaine voyaient une opposition.

« Mon cher Monsieur, reprit-il de sa voix douce, il est beau que l'amour, dans le cas qui nous occupe, ouvre la voie à la raison. Il ne se fait de grandes choses en ce monde qu'à la force du cœur.

— Oh ! c'est bien vrai », s'écria Florian.

Il retenait ses larmes ; il balbutiait des remerciements auxquels il mêlait des soupirs et, saluant le savant, il quitta cette maison où le cœur le plus généreux était au service de la raison la plus clairvoyante.

Dès le seuil franchi, il tira le billet que Jasmine avait joint au bouquet et le relut. C'était, défripé, mais encore tout cassé de plis, le pauvre feuillet sur lequel il avait jeté le cri de son désespoir.

Au-dessous des mots *Oubliez-moi* la jeune fille avait écrit en lettres capitales *NON* et elle avait signé *Jasmine*.

III

Belle jeune fille de chez nous, ô Jasmine ! Te voilà, ce matin devant ton miroir, heureuse de ton reflet : c'est celui d'un clair visage et c'est aussi celui d'une claire conscience. Oui, tu sais que le combat est à peine

commencé, que la lutte sera dure à mener devant le préjugé, la coutume, les « ce qui se fait » et les « ce qui ne se fait pas ». Tu n'as écouté en ta décision que la voix d'un cœur simple ; tu n'as demandé conseil qu'aux fleurs des prés et aux vignes de ton père. Bien des fois on t'a vue flâner d'un air de rien dans les plantations du rosiériste Flambert, t'attardant devant les plus belles des roses, te penchant sur ces hybrides de Thé dont le parfum te semblait plus grisant dans son subtil mélange que la facile et brave odeur des roses-mousses de terroir. En toi seule, par toi seule tu as jugé ton amour et tu l'as trouvé juste. Pendant les jours et les jours d'une année tu t'es éveillée chaque matin en souriant à l'image de celui que tu avais élu pour le meilleur et le plus beau ; chaque soir tu t'es endormie en soupirant à l'espoir de faire de lui le compagnon de ton existence. En fille clairvoyante des coteaux de Touraine, tu t'es observée dans la faiblesse qui eût pu t'incliner vers un garçon tourmenté d'incertitude, égaré entre deux héritages de sang, malheureux dans les qualités mêmes qu'il devait à sa double nature. Tu as considéré d'un regard sans voile le trouble trop exquis où t'avait laissée la brève apparition d'un jeune homme qui tenait plus de la race noire que de la blanche ; tu as porté très posément ton imagination vers les horizons d'une île où ce jeune homme avait grandi dans une famille à peau de bronze et tu t'attendrissais au portrait qu'il t'avait fait de sa grand-mère négresse fumant la pipe. C'était la part de sa vie que tu aimais à évoquer d'après les récits qu'il t'en avait donnés. Mais tu rejetais avec impatience les images qui parfois t'obsédaient de ce même jeune homme égaré sur la terre d'Afrique ; tu te rappelais le chagrin de ton cœur le jour où il vint te faire ici ses adieux et où tu vis briller dans ses yeux une flamme de passion au seul nom de la Côte d'Ivoire vers laquelle il s'envolait le lendemain...

Belle jeune fille de chez nous, ô Jasmine ! Puisse la rencontre d'aujourd'hui couronner ta constance !

Nous te laissons aux brûlantes délices d'une amoureuse attente.

Nous te laissons aux apprêts du combat que ton bonheur devra soutenir contre les forces mauvaises toujours prêtes à briser les victoires de l'amour.



Ils s'étaient donné rendez-vous sous les saules de la Cisse.

Pendant la matinée l'orage avait grondé du côté de l'ouest ; le ciel roulait sur le vignoble ses menaces de grêle. La Loire, par flaqes, reflétait la crasse des nuages et ses sables avaient la pâleur des rives de l'Érèbe. Vers midi un premier éclair, en coup de fouet, cingla les hauteurs de Marmoutier.

« Tu ne nous as toujours pas dit, fit madame Baillargeau, ce que tu es allée faire à Paris l'autre jour. Ma fille, nous pouvons tout supposer. Que nous caches-tu ?

— Soyez sans crainte, dit Jasmine, je ne vous cache que le meilleur de moi-même.

— Encore une énigme ! dit madame Baillargeau. Depuis quelque temps tu ne t'exprimes pas autrement : on croirait entendre la mère Manchoir. Nous avons tout de même le droit, ton père et moi, de savoir ce que notre fille est allée faire à Paris. On peut tout supposer, je le répète.

— Tout, dit Jasmine, sauf naturellement le juste et le bon ! »

Un coup de tonnerre plus violent que les précédents secoua la maison.

« Cette fois, dit monsieur Baillargeau, c'est sur l'Auberdrière. »

Le déjeuner traînait. Le malaise, quatrième convive, jetait ses longs silences dans la conversation.

« Je sors, dit Jasmine.

— Comment, tu sors ! s'écria madame Baillargeau. Par ce temps abominable tu n'as rien à faire dehors.

— C'est très pressé, dit Jasmine. Vous saurez pourquoi plus tard.

— Baillargeau, notre fille est folle ! dit madame Baillargeau en étouffant un sanglot.

— C'est de son âge, dit Baillargeau en hochant la tête.

Jasmine monta dans sa chambre, s'enveloppa d'une pèlerine de laine à capuchon, gagna la rue et partit en courant vers les prés qui s'étendaient au bas de la colline. L'orage s'éloignait et bientôt la jeune fille fut prise dans un rayon de soleil qui semblait la guider. Elle ralentit le pas ; des cercles d'inquiétude la serraient aux chevilles, aux genoux ; l'air frais de la vallée passait ses narines et ses lèvres mais ne franchissait sa gorge qu'avec peine.

« Oh ! gémissait-elle, pourvu que l'orage... pourvu que le train... pourvu que je ne sais quoi... »

Toutes les âmes inquiètes, tous les cœurs en attente se plaisent à croire qu'un destin contraire s'applique à multiplier les obstacles sur le chemin d'un possible bonheur. Quand on attend depuis un an, jour après jour, une présence dont tout portait à croire quelle deviendrait une définitive absence, quand on est là, à deux pas d'en saisir la réalité, comment ne serait-on point emporté dans les vertiges du doute ?

« Pourvu que ce ne soit pas un rêve ! »

Elle arrivait à la prairie où elle lui avait appris que la centaurée était le symbole du bonheur. Sous le poids de la pluie d'orage les herbes et les plantes penchaient la tête d'un air consterné vers le sol détrempé.

« Mon Dieu, disait Jasmine, pourvu que ce ne soit pas un présage ! »

Jusqu'au dernier instant elle aura tremblé. Le bonheur n'est pas de ces états de fait que l'on trouve établis à point et mis en évidence, offerts par la faveur des dieux à qui s'en croit assuré. Le bonheur, ce peut être Eurydice, la main dans la main d'Orphée ; ce peut être aussi l'image de Narcisse sur lui-même penché. C'est souvent une ombre dont nous échappe la source de lumière qui la dessine.

« Pourvu... Pourvu... » disait Jasmine.

Elle aperçut le bouquet de saules.

Adossé à l'un des vieux arbres, Florian était là qui lui tendait les bras.

« Vous ! gémit-elle. Oh ! vous... »

Elle n'avait rien d'autre à dire que ce petit mot où tenait tout son univers. « *Vous*, votre apparition dans ma vie, votre retenue, vos inquiétudes et vos tourments... *Vous*, votre fuite vers la terre de vos ancêtres noirs, votre oubli, votre silence qui occupa ma solitude pendant tous les jours de l'année... *Vous*, votre retour ignoré, vos pauvres fleurs qui voulaient signifier un adieu, votre billet *Oubliez-moi* et votre lettre *Je viens, j'accours...* »

« Vous ! dit-elle encore en lui prenant les mains.

— Est-ce vous ? » disait Florian en la regardant, en mêlant ses doigts à ceux de la jeune fille.

Ils se turent. Le seul langage qui fût possible entre eux était celui des larmes mais ils retenaient derrière leurs yeux ces pleurs dont l'un et l'autre craignaient qu'ils ne trahissent une faiblesse.

« C'est nous, dit Jasmine d'une voix grave, nous, Florian, vous et moi... Dans ce *nous* je voudrais enfermer toute la peine que vous m'avez faite et toute la joie que je voudrais vous offrir, et que la peine et la joie par leur union nous donnent la force de supporter à jamais le bien et le mal, le juste et l'injuste, le plaisir des heures et l'amertume des jours.

— À jamais ? Vous dites à jamais ? murmura Florian.

— Pour la vie et au-delà de la vie », dit Jasmine.

Elle posa les mains sur les épaules de Florian, elle le regarda dans les yeux.

« Je vous aime de tout ce que je suis pour tout ce que vous êtes, dit-elle. Comprenez-moi : il y a beaucoup de présent et il y a beaucoup d'avenir dans ces paroles-là ; il y a nous aujourd'hui, il y a aussi la suite de nous demain. Ah ! je vous dis des choses que je devrais garder pour plus tard, mais elles débordent de mon cœur ; il faut que vous les receviez dans cet instant où nous engageons notre bonheur et le bonheur de... »

Elle porta son regard au loin vers les horizons du temps.

« De ceux qui nous devront la vie, acheva-t-elle en se pressant contre la poitrine de Florian.

— Jasmine, Jasmine ! »

Ils se taisaient. Ils n'étaient plus, au bord de cette rivière de France, sous ces vieux arbres et parmi ces jeunes fleurs, qu'une vérité de la nature, une affirmation de la vie. Dans le soleil revenu les plantes de la prairie relevaient la tête, les alouettes reprenaient leur chanson ; les libellules se poursuivaient, s'entre-croisaient et se joignaient de roseau en roseau ; le sol humide et chaud était le lieu de mille et mille unions de rencontre ; l'air était encombré de pollens en envol d'épousailles.

Toujours silencieux, pressés l'un contre l'autre, ils gagnèrent l'endroit où ils avaient miré jadis leurs visages rapprochés.

« Vous rappelez-vous ? dit Jasmine.

— J’y ai bien souvent pensé, dit Florian, et j’en avais gardé une cruelle blessure. Il fallait l’échec des magies de l’Afrique pour m’en guérir.

— Peut-être n’est-elle pas tout à fait refermée, dit Jasmine. Achéons-en la guérison. »

Ils s’agenouillèrent au bord de l’eau et se penchèrent au-dessus de la surface que nul mouvement de l’air ne venait troubler.

Jasmine enveloppa de son bras les épaules de Florian, Florian enlaça le cou de Jasmine ; ils rapprochèrent leurs joues et l’eau refléta un visage clair uni à un visage sombre comme on voit sur un beau fruit d’été le hâle dû au soleil et la pâleur conservée par l’ombre se confondre en un tout harmonieux.

« Nous, à jamais, murmura Jasmine.

— À jamais », dit Florian.

Laissant leurs reflets éterniser sous la lumière du ciel un instant de vérité, ils scellèrent de leurs lèvres le serment de leur cœur.

Puis ils remontèrent d’un pas égal et sûr vers la maison des parents, vers les premiers combats pour leur amour.

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](http://fr.wikisource.org)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Bzhqc

1. [↑](http://fr.wikisource.org) <http://fr.wikisource.org>
2. [↑](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr) <http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr>
3. [↑](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html) <http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html>
4. [↑](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur) http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur